SOUVENIRS D'AMÉRIQUE.

RELATIONS D'UN VOYAGE

AU

TEXAS ET EN HAÏTI,

PAR

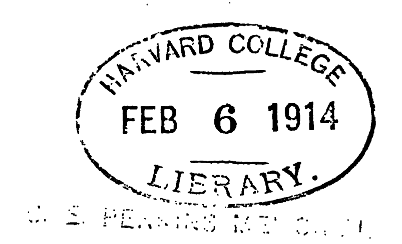
M. MARIS,

Auteur de la Nouvelle Carte du Texas,

ANCIEN CONSUL DE BELGIQUE A SAINT-DOMINGUE,
ET MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES.

BRUXELLES,
IMPRIMERIE DE M.-J. POOT ET COMPAGNIE,
Vieille-Halle-au-Blé, 31.

1863


HARVARD COLLEGE
FEB 6 1914
LIBRARY.

Dans l'intention de me rendre utile au commerce et à l'industrié en général, et surtout aux émigrants qui désireraient se rendre au Texas, j'ai jugé opportun de publier quelques pages sur ce beau pays, qui possède tant de ressources, et dont le territoire est presque aussi vaste que la France.

TABLE DES MATIÈRES.

SOUVENIRS D'AMÉRIQUE.

I

DÉPART D'ANVERS POUR LE TEXAS
PAR LA NOUVELLE-ORLÉANS.

Depuis longtemps j'avais conçu l'idée de faire un voyage scientifique au Texas, et plusieurs fois ce plan fut retardé par des causes indépendantes de ma volonté. Je ne connaissais ce nouveau pays que très-imparfaitement par quelques ouvrages de géographie et par les récits d'un voyageur digne de foi, qui l'avait parcouru pendant quelques semaines; il m'en rapportait des choses merveilleuses, vantant surtout la grande fertilité du sol; il en faisait un second Eldorado. Ces récits accrurent chez moi le désir que j'avais de m'y rendre le plus tôt possible, et je m'occupais sérieusement de rechercher un navire qui fît voile en droite ligne d'Anvers à Galveston. Malheureusement, cette occasion ne se présentant pas, je fus obligé de m'embarquer sur un bâtiment américain, en destination de la Nouvelle-Orléans. Ce navire avait entre autres inconvénients celui de transporter 270 émigrants tant Français qu'Allemands, ce qui me fit regretter d'y avoir pris passage.

De plus, il était très-mauvais voilier, et sur lest, avec des vents assez favorables, il ne fit la traversée qu'en cinquante-huit jours, après diverses péripéties causées principalement par cette masse d'individus entassés à

l'entrepont, et qui couvraient pendant le jour le pont du navire. Par conséquent le passager de chambre, dont la promenade monotone de long en large est l'unique distraction, n'avait même pas cette faible jouissance. Après avoir traversé péniblement l'océan Atlantique, nous rasâmes pour ainsi dire les îles d'Antigua, Montserrat, d'Haïti et de Cuba, et la longue-vue nous permit d'en voir et d'en admirer la riche végétation, puis nous entrâmes dans le golfe du Mexique, où, après plusieurs jours de calme plat, un bateau à vapeur appelé *Claiborne* nous vint prendre à la remorque pour nous faire remonter ensuite le Mississipi. Ce géant des fleuves n'offre rien d'attrayant à son embouchure, mais à mesure qu'on le remonte, ses rives, quoique plates encore, s'embellissent d'arbres de différentes espèces, parmi lesquels on distingue particulièrement l'oranger, toujours richement chargé de fruits mûrs.

De jolies petites habitations avec leurs moulins à sucre égaient le paysage, et des chevaux, des mules, des bêtes à cornes et des moutons parcourent les champs et les savanes; les plantations de canne à sucre sont en grand nombre; les produits s'en exportent très-facilement, et j'ai vu des navires de 500 tonneaux prendre leur cargaison entière devant la fabrique même et en touchant le bord même du fleuve. Cette vue et tout ce mouvement charmaient infiniment nos loisirs, et ce fut pour nous une heureuse compensation aux enuuis de notre triste voyage en mer.

Sur la rive gauche et au point où le Mississipi verse ses eaux dans le golfe du Mexique, on aperçoit Balize, qui ressemble à un nid d'hirondelles de mer, et qui se compose d'un groupe de petites maisons, exclusivement occupées par des pilotes et des pêcheurs. De cet endroit, à la Nouvelle-Orléans, il y a 120 milles, et pas un navire

à voiles ne saurait franchir cette distance sans le secours d'un remorqueur tant le courant est rapide et violent.

En arrivant devant la Nouvelle-Orléans, capitale de la Louisiane, peuplée de 145,000 habitants, nous pûmes juger de son importance commerciale, qui en fait la seconde ville de l'Union américaine. La rade littéralement couverte de navires de toutes les nations ressemblait à une forêt de sapins, sur laquelle serait suspendue une immense toile d'araignée. Cette vue est admirable et impressionne surtout l'homme curieux de voir de près, pour s'instruire, les grands foyers de l'activité humaine.

Au milieu de cette foule de mâts on voyait voguer une centaine au moins de steamers, tous à double cheminée, usant de bois au lieu de houille pour obtenir de la vapeur, et construits tous avec deux dunettes superposées. Les dunettes, qui s'étendent sur toute la longueur du navire, le font ressembler à une maison à un étage et plus exactement encore aux bains flottants de Paris. Ces steamers sont destinés à la navigation des fleuves et peuvent contenir des centaines de passagers. Ils occupent au port une place qui est exclusivement réservée aux bâtiments de cette espèce.

Les rues de la Nouvelle-Orléans sont toutes tirées au cordeau et portent sur des tablettes en bois les noms en français, ce qui révèle au premier coup d'œil l'origine de la ville.

Parmi les édifices remarquables, il faudrait citer plusieurs théâtres, les cafés, les hôtels, la Bourse, etc. Dans deux immenses marchés couverts on trouve tous les objets de consommation usuels. Les fruits des régions froides y sont entassés à côté de ceux qui croissent dans les régions situées entre les tropiques et l'équateur. Cette abondance est due au voisinage de l'île de Cuba, d'où

l'on transporte en quelques heures, par bateaux à vapeur, les fruits qui arrivent aussi frais et aussi succulents qu'à la Havane même, et qu'on vend à des prix modérés. En un mot, l'étranger s'étonne d'y voir figurer réunis tous les produits des deux hémisphères et de toutes les latitudes du globe. Cette anomalie ne se rencontre qu'à la Nouvelle-Orléans.

Dans tous les cafés de la ville, deux fois par jour, dès dix heures du matin et jusqu'à six heures du soir, on sert sur un long buffet des plats de viande et de légumes de toute espèce, et tout le monde peut librement y prendre gratuitement son déjeuner ou son dîner; seulement l'usage oblige celui qui profite de cette urbanité à rester debout devant le buffet et à dépenser au moins en boisson la somme d'un bitz (petite monnaie en argent valant environ 55 centimes de France), pour laquelle il a le loisir de choisir parmi les liqueurs et les vins indistinctement, Madère, Malaga et Xérès, et a la faculté de se servir lui-même et de remplir son verre à volonté. Partout l'on se sert de verres à bière de grand modèle. Ces manières singulières, excentriques, dirai-je, rendent à la Nouvelle-Orléans la vie matérielle excessivement commode et économique.

Pendant le jour on voit exposés en vente sur une seule ligne, devant les maisons des marchands d'esclaves, des nègres, des négresses et des négrillons, ayant à leur tête un chef, muni d'un bambou ou d'un fouet. Ces noirs sont d'ordinaire très-proprement soignés, afin d'attirer les acheteurs ou les locataires, car on les met aussi en location. Comme ces esclaves ont une valeur considérable pour ceux qui les possèdent, et qu'ils se vendent à des prix très-élevés, on en fait grand cas, et on leur prodigue tous les soins imaginables. Sont-ils atteints de maladie et

réclament-ils le secours d'un médecin, ils sont admirablement traités et infiniment mieux même que ne le sont en Europe les personnes qui appartiennent à la classe moyenne de la société.

Plus le prix des nègres augmentera, plus on en aura soin. C'est ici le cas de dire que le bien-être et le bonheur d'un esclave dépendent uniquement de sa valeur personnelle. Quel marchand serait assez sot pour négliger sa marchandise ! Tous les soirs, à huit heures précises, un coup de canon est tiré d'une pièce en bronze (petit calibre) posée à cet effet au milieu de la place de la Municipalité et entouré d'un simple grillage en bois. Cette détonation sert de signal aux esclaves, qui à cette heure sont obligés de se retirer dans les maisons, et ne peuvent plus dès lors, sous aucun prétexte, circuler dans les rues.

C'est également à huit heures que les watchman (veilleurs de nuit) commencent leur service et parcourent la ville en tous sens ; ces hommes sont généralement très-actifs, ne tolèrent pas le moindre bruit nocturne dans les rues, s'acquittent admirablement bien de leurs devoirs.

Comme la Nouvelle-Orléans est assise sur les lagunes, les marais qui l'entourent de tous côtés, laissant à peine dans les campagnes quelques chemins praticables pour se rendre à la ville, les promenades en dehors de la place sont presque nulles et se bornent à quelques vastes squares. A l'intérieur, le séjour de la ville est désagréable et excessivement malsain. La reine du Mississipi a de plus le malheur d'être régulièrement atteinte chaque année, pendant l'espace de quelques semaines, de la fièvre jaune, qui y fait des ravages terribles et en décime les habitants. Aussi s'y maintient-il difficilement le chiffre de la population, et le grand nombre d'Européens qui émigrent

continuellement suffit à peine pour combler les vides causés par l'épidémie.

Pendant la saison de ce fléau, septembre et octobre, les habitants les plus aisés quittent la ville pour se rendre autour du lac Pont-Chartrain, qui est situé à quelques lieues de là. Outre un grand nombre de maisons confortablement bâties, les notables y possèdent des villas entourées par de magnifiques plantations, qui font de cet asile un véritable lieu de plaisance. Au nombre des causes d'insalubrité de la Nouvelle-Orléans, il faut nécessairement compter en sus des miasmes pestilentiels qu'exhalent les marais pendant toute l'année, le climat et les variations de la température. Celui qui n'y a pas vécu pendant quelque temps ne pourrait guère se faire une idée d'une ville où l'on voit parfois apparaître dans l'espace de 24 heures les quatre saisons de l'année, et sur aucun autre point du globe le thermomètre ne monte ni ne descend aussi subitement; aussi l'étranger ne saurait-il prendre assez de précautions pour se préserver de toutes ces intempéries. Pendant mon court séjour dans cette ville, je voyais de temps à autre des Indiens parcourir les rues et les marchés, et n'ayant rien de mieux à faire je me mis en rapport avec eux, pour leur acheter différents objets qu'ils apportent et qu'ils vendent ou échangent contre les articles qui leur sont nécessaires. Bien que ces sauvages se trouvent très-souvent en contact avec la population, ils n'en sont pas plus civilisés pour cela; j'ai remarqué qu'ils sont tous très-sales et qu'ils semblent mener triste vie. Ils vivent à l'état nomade aux environs, et à quelques lieues seulement de la Nouvelle-Orléans; sans doute pour être ainsi mieux à même de troquer leurs peaux et leurs petits paniers. Je n'en ai jamais vu plus de sept ou huit à la fois.

Les femmes portaient sur le dos leurs enfants suspendus à de fortes courroies; c'est d'ailleurs la coutume parmi toutes les races sauvages qui sont encore répandues à la surface du globe. J'aurais vivement désiré visiter la tribu de ces Indiens dans leur camp, mais je n'avais pas de temps à perdre; un navire en partance pour le Texas m'appelait de ce côté. Après avoir exploré suffisamment la Nouvelle-Orléans et ses environs, je m'embarquai sur le steamer américain *République,* en destination de Galveston.

En quittant les quais, tout couverts de marchandises, je regardais encore une dernière fois cette grande ville de l'Union comme pour lui faire mes adieux; mais la *République,* s'ouvrant à grand bruit une route dans les eaux du fleuve en laissant un long sillage d'écume après elle, la déroba à mes regards.

Ce navire avait le défaut, très-excusable du reste, d'être très-vieux; sa machine laissait aussi beaucoup à désirer; aussi à peine avions-nous deux jours de mer que la chaudière se fêlait et laissait ainsi échapper de la vapeur en pure perte. Le résultat produit par ce léger accident fut tel que le bâtiment ne fila guère que cinq nœuds à l'heure et qu'au bout de huit jours seulement nous entrâmes dans la vaste baie de Galveston qui baigne la partie nord de la ville. Quelques heures après nous mouillions sur la rade, où faute d'eau nous étions obligés de rester à une grande distance du rivage. Un navire qui a un tirant d'eau supérieur à 15 pieds ne saurait même entrer dans la baie. Cependant l'industrie privée s'est empressée de porter remède à cet inconvénient en établissant des ponts en bois, qui s'étendent jusqu'à quelques centaines de mètres dans la mer. Les navires du commerce viennent s'amarrer à ces immenses embarca-

dères pour décharger leurs cargaisons, en payant selon le tarif fixé par les propriétaires du pont.

Galveston est une ville entourée par la mer. Ses rues sont larges et bien alignées. La fondation en est récente ; les premiers habitants sont venus s'y fixer en 1832 et vécurent pendant quelque temps sous des tentes avant de se construire des maisons ; ces dernières sont toutes en bois et placées sur des poteaux d'une certaine élévation, de sorte que durant les fortes marées qui inondent de temps à autre la ville, les eaux passent par dessous les maisons sans les atteindre ; plusieurs ont de beaux magasins de détail et un étage. Les habitants de toutes ces demeures ont la faculté de transporter leur maison d'une rue à l'autre, sans pour cela se déranger le moins du monde. De grosses roulettes et une dizaine de bœufs en font l'affaire. C'est excentrique, si vous voulez, mais c'est excessivement commode. La première fois que je vis rouler ainsi une maison entière dans les rues de la ville, avec tout son personnel qui durant cette opération vaquait aussi tranquillement aux affaires du ménage que si la maison eût été fixée au sol, je fus très-étonné de ce procédé ingénieux. Les rues ont un pavage naturel très-satisfaisant. C'est le gravier, mêlé de petites coquilles, qui couvre les bords de la mer. Il est dur et uni comme le macadam et a l'avantage de ne rien coûter.

Quelques personnes aisées et intelligentes ont eu l'heureuse idée de se créer derrière leurs maisons de petits jardins où poussent des arbustes, des fleurs et des légumes. Pour s'improviser ces jardins sur le sable de la mer, ils font venir par de grands bateaux plats de la terre grasse de l'autre côté de la baie ; ils en répandent quelques pieds d'épaisseur sur la surface du sol et le transforme ainsi en jardin. La ville possède quatre églises,

trois appartiennent au culte protestant, l'autre aux catholiques. On y voit un petit théâtre de quelques mètres de longueur, mais il est fermé pendant une grande partie de l'année. Parmi les hôtels, il faut citer *Treemens House, City Hotel* et *Planters Hotel.* Le premier est le plus grand et le plus renommé, mais il a un grand défaut pour les gens qui jouissent d'une bonne santé et d'un excellent appétit. On y dîne avec une célérité inconcevable, on pourrait presque dire à cheval, de sorte qu'après le repas on serait tout prêt à recommencer. Le dernier hôtel est de seconde classe et infiniment moins brillant, mais on y mange de bonnes choses et à l'aise. Les habitants exercent tous un état quelconque, et les médecins y sont relativement plus nombreux qu'ailleurs. Le rivage de la mer est pour ainsi dire l'unique promenade du beau monde; les roues des voitures y rasent les lames qui viennent se briser sur la plage. C'est original, mais assez triste; d'ailleurs une promenade sans arbres ni verdure est maussade. Le climat de Galveston laisse à désirer sous tous les rapports. La fièvre jaune y sévit fréquemment et y cause parfois de grands ravages, et les étrangers qui viennent tenter la fortune dans ce nouveau pays y paient un large tribut. A côté de ce fléau en est un autre qui, à vrai dire, ne tue pas, mais qui n'en est pas moins insupportable : ce sont les moustiques; nulle part au monde je n'en ai vu autant ni d'aussi acharnés; le jour et la nuit, ils attaquent l'homme et ne lui laissent point de repos; troisième fléau : le manque d'eau potable.

L'eau de pluie étant l'unique ressource des habitants et le climat ne se prêtant guère à l'abondance, puisqu'il n'est pas rare d'y passer trois ou quatre mois de suite sans que le ciel laisse tomber une seule goutte de ce pré-

cieux liquide, chaque maison est pourvue d'une immense cuve en bois, qui sert de citerne; mais aussitôt qu'elle est à sec, il faut faire venir à grands frais de l'eau douce de rivières très-éloignées de la ville; il est presque superflu de dire que cette eau se paie parfois à des prix très-élevés. La ville possède actuellement sept mille âmes, et doit uniquement sa prospérité à sa position avantageuse et éminemment commerciale à l'entrée de la baie. En aucun autre lieu je n'ai rencontré une population plus hétérogène: toutes les nations de l'Europe y sont représentées ou pour mieux dire fournissent leur contingent.

Après avoir passé une dizaine de jours dans cette petite ville, qui cependant est la plus grande du Texas, je m'embarquai à bord de la goëlette américaine *Texian Flower*, capitaine Farewell, en destination de Port-Labaca. Ce petit navire caboteur prenait à son bord une foule d'émigrants venus récemment d'Europe et qui se rendaient dans l'intérieur du pays, pour s'y livrer au défrichement des terres.

Pendant la traversée qui dura cinq belles journées, nous ne perdîmes pas la côte de vue. En mouillant sur la rade déserte de Port-Labaca, nous nous empressâmes de gagner la terre et de nous caser sous l'un ou l'autre toit hospitalier. Cependant tout ce monde, sauf quelques privilégiés, fut obligé de camper sur l'herbe qui couvre les abords de la place. Quant à moi, j'avais eu soin de me munir à Galveston d'une lettre d'introduction pour un négociant de l'endroit, et je fus accueilli très-cordialement. Presque tous ces pauvres gens furent obligés de passer ainsi une dizaine de jours, exposés aux intempéries du temps, et en même temps très-mal nourris, jusqu'à l'arrivée d'une douzaine de charrettes, attelées de bœufs, qui devaient les transporter dans la colonie de

Castroville. Après avoir été pendant deux jours témoin de leurs misères, et de scènes plus au moins tragiques, je quittai ce triste endroit pour me rendre vers l'intérieur du pays, accompagné seulement de mon domestique. Selon l'itinéraire que j'avais tracé, il fallut me diriger d'abord vers le Rio-Grande del Norte, fleuve de quelques centaines de lieues de longueur qui sépare le Texas du Mexique. Mon dessein était de gagner la petite ville mexicaine de Rio-Grande, située sur la rive droite du fleuve, en passant par Victoria et San Antonio de Bexar; mais ayant été prévenu à Victoria qu'une forte tribu de Comanches était campée entre cette ville et San Antonio, je fus obligé de changer ma route, et de faire un immense détour par Gonzalès et Seguin, pour éviter la redoutable rencontre de ces féroces Indiens.

II

COURSES A TRAVERS LE PAYS.

Rio-Grande possède une population d'environ deux mille âmes, pour la plupart contrebandiers et négociants. Son commerce interlope a une certaine importance, et s'opère surtout sur les armes, les calicots, les indiennes et les quincailleries de toute espèce. En quittant cette ville, je suivis la rive mexicaine du Rio-Grande del Norte jusqu'à Mondovia. Cette petite ville, également située sur le territoire de la république mexicaine, n'a guère d'importance, et ses habitants traînent une existence des plus misérables; aussi le voyageur, sans suite nombreuse, y est très-exposé à tomber entre les mains des brigands qui hantent la contrée. Ces flibustiers de terre ferme sont tous à cheval, bien armés, et mènent une vie à peu près nomade. Ils font parfois le coup de feu avec les contrebandiers pour s'emparer de leurs marchandises et sont, à vrai dire, le fléau du pays. Après avoir séjourné deux jours à Mondovia, je me dirigeai pour ainsi dire en droite ligne sur Castroville. Je franchis la

distance très-considérable qui m'en séparait à travers champs par un pays très-montagneux, abrupte et sauvage, n'ayant d'autre guide que ma petite boussole. J'avais plusieurs cours d'eau à traverser à la nage, notamment le Rio Nueces, la rivière Leone, le Rio Frio et d'autres moins importants. Ensuite, j'avais les hautes montagnes de la Guadeloupe à passer, et bien que nous cherchassions les passes les moins difficiles, nous eûmes souvent encore bien de la peine à nous frayer un passage.

Des pentes rapides, entrecoupées de gorges étroites et profondes, nous mirent dans la nécessité de monter et de descendre alternativement à des niveaux souvent considérables, et des obstacles de différente nature nous barrèrent plus d'une fois le chemin. Ce jour-là, vers midi, nous atteignîmes à un plateau l'un des plus élevés, je pense, de cette chaîne de montagnes. Le magnifique panorama qui se déroulait de tous côtés me porta à m'y arrêter, au moins 24 heures, pour y admirer tout à l'aise une des plus belles vues du monde. Quiconque s'est jamais abandonné aux fantaisies sans bornes d'un rêve de jeunesse, ou à la poursuite de l'exécution d'un vaste plan, peut seul se rendre compte des sensations qu'on éprouve lorsqu'on se trouve vis-à-vis d'un panorama aussi grandiose.

Je découvrais autour de moi une immense contrée dont la majesté était rehaussée par une variété de sites infinie. Plongé dans une muette extase, je contemplai longtemps ce sol vierge de tout art humain, vaste champ d'activité pour les générations à venir. Tout le site portait le cachet d'une sauvage solitude, terminée par des horizons immenses.

Mon imagination, stimulée par les impressions et le désir, traversait ce rideau diaphane, si admirablement

suspendu au firmament, et alors, quelle illusion! quel rêve! Entraîné, je contemplai silencieusement et longtemps ce tableau délicieux. Mon âme, enivrée d'émotions inconnues, pleine d'adoration et de respect, aurait désiré, brûlant d'abandonner son enveloppe mortelle, remonter au créateur de ces merveilles. Hélas! l'esprit humain n'atteindra jamais à ces régions célestes!

A l'aide de nos longues-vues nous vîmes au loin le Rio Nueces poursuivre sa course vagabonde à travers un paysage sans pareil sous un ciel bleu et serein. La nuit vint, la lune répandait une douce clarté, et une légère brise, embaumée d'odorantes senteurs, vivifiait tout mon être; j'étais dans un de ces instants où l'homme est heureux de se sentir vivre. Je ne quittai qu'à regret ces beaux lieux, dont les souvenirs ne s'effaceront jamais de ma mémoire. Nous arrivâmes sans encombre dans la plaine qui précède la rivière Leone. Celle-ci, sans être très-large, est évidemment le plus joli et le plus capricieux des cours d'eau du Texas. Ses eaux limpides, richement ombragées, serpentent gracieusement à travers un pays d'une beauté fabuleuse. A de courts intervalles on rencontre la vigne sauvage, qui étend ses longs rameaux grêles, tout chargés d'énormes grappes noires, jusqu'à la cîme des chênes verts et des hautes futaies, s'élançant d'un arbre à l'autre, et formant ainsi des arcs majestueux et de riches cascades de verdure.

Quand nous arrivâmes sur le Rio Frio, le soleil avait déjà disparu à l'horizon; nous fûmes obligés, faute de mieux, d'y établir notre bivac parmi les broussailles et les hautes herbes. La journée avait été chaude et fatigante pour les hommes et pour les chevaux, et une nécessité absolue nous conviait au reconfort et au repos. Hélas! nous passâmes toute la nuit dans l'insomnie et la crainte,

et voici pourquoi : d'énormes serpents avaient élu domicile dans cet endroit rustique, où une végétation abondante couvrait entièrement le sol. Ces reptiles dangereux attaquent les animaux et l'homme même. La prudence nous obligea à nous tenir sur nos gardes et à rester sur pied jusqu'à l'aube. Durant cette nuit fatale, nos chevaux ne furent pas moins tourmentés que nous-mêmes. Le cheval de mon domestique fut malheureusement mordu à la jambe de derrière par un serpent, et la morsure lui fut si douloureuse que le pauvre animal faisait peine à voir et à entendre. Ce fâcheux incident nous mit dans l'impossibilité de continuer notre voyage le lendemain. Il ne nous resta donc rien de mieux à faire que d'aller à la recherche d'un lieu plus hospitalier.

Cet endroit tant désiré, nous le trouvâmes à un demi-kilomètre de là, en amont, sur l'extrême bord du fleuve. C'était un gazon bien fourni, composé d'herbes naines, entièrement dégarni de brousailles et de plantes suspectes qui auraient pu cacher des animaux malfaisants. Nous séjournâmes environ quatre jours dans cette paisible retraite, et nul incident n'y vint altérer notre quiétude; enfin grâce aux dindes sauvages, que nous eûmes la bonne fortune de tirer dès le premier jour, nous fîmes assez bonne chair.

Pendant ces quelques jours tous les soins possibles furent prodigués par nous à l'animal blessé; ensuite, bien que la plaie fût encore loin d'être guérie, nous résolûmes de nous remettre en route pour atteindre la colonie de Castroville, où nous arrivâmes sains et saufs, mais exténués de fatigue et de privations. Henri Castro, Français d'origine, donna son nom à cette ville naissante, où les premiers colons vinrent se fixer en 1843, et où d'autres émigrants arrivèrent successivement. Elle est située dans

une belle et vaste plaine, sur la rive droite de la Medina, rivière innavigable dans presque tout son parcours, mais dont les eaux limpides sont très-potables. Pendant la saison des pluies, il n'est pas rare qu'elle prenne un accroissement de 24 pieds dans l'espace de 48 heures ; son courant devient alors très-rapide et coupe toute communication avec l'autre rive. L'église, comme toutes les maisons, est en bois ; je me trompe : il y en a une, une seule, qui est bâtie en pierres, expressément pour la famille de Castro qui ne l'a jamais habitée. La chaîne de montagnes qui borde d'un côté la plaine est en grande partie boisée, et offre en abondance aux habitants du bois de construction de différentes espèces. Quant à la salubrité, on pourrait dire sans exagération que l'air doux et pur qu'on y respire, un sol sans marécages et un ciel admirablement beau, y constituent un climat délicieux. Le gibier y est très-abondant, surtout le chevreuil, la dinde sauvage et le lapin, et la Medina, très-poissonneuse, nourrit des tortues d'eau douce d'une excellente qualité.

Les terres, que chaque famille de colons reçoit gratuitement à de certaines conditions, ont l'étendue de 320 acres. Ce sol vierge est facile à défricher ; il est aussi très-fertile et propre à fournir de magnifiques récoltes. Le maïs, le seigle, l'orge, la patate et tous les légumes en général y poussent si vigoureusement que l'on juge absolument superflu de se servir d'un engrais quelconque ; d'ailleurs l'usage de fumer les terres n'existe pour ainsi dire dans aucun pays de l'Amérique.

A l'heure qu'il est, la plupart des colons ont des poules, des canards, des moutons, des chèvres, des vaches, des chevaux et des bœufs. On se sert exclusivement de ces derniers pour les différents travaux des champs, ils

sont grands et vigoureux, et indispensables à tout établissement agricole. On donne la préférence au bœuf moustingue, parce que celui-ci est plus solidement constitué et plus dur aux fatigues que le bœuf domestique, aussi le prix d'achat en est-il beaucoup plus élevé; pour avoir un attelage de quatre beaux bœufs moustingues, il faut dépenser une somme de 60 à 90 piastres fortes. Ces animaux réclament de grands soins, surtout pendant la nuit; étant d'origine sauvage, ils ne demandent pas mieux que de s'émanciper pour retourner à leur état primitif. Nous prédisons à Castroville, dans les temps à venir, une certaine importance agricole et commerciale. Sa position topographique entre San Antonio de Bexar et Rio-Grande s'y prête fort bien, et dès sa fondation les contrebandiers en avaient déjà fait leur principal entrepôt et leur point de relâche pour leur commerce interlope avec le Mexique. J'oublie d'ajouter ici qu'une grande partie du territoire texien consiste en terrains d'alluvion et que par conséquent on n'y est nullement exposé aux tremblements de terre et aux éruptions volcaniques qui, sous la même latitude, causent souvent tant de désastres sur d'autres points du globe.

En quittant Castroville, je me rendis, sans me détourner de ma route, à San Antonio de Bexar, où je me reposai une dizaine de jours. Je repris ensuite mes courses vagabondes, que je dirigeai à travers champs, à l'aide de ma petite boussole, sur Texana, en parcourant un pays admirablement varié et vraiment digne des regards du touriste. Je m'arrêtai trois jours à Texana, jolie petite ville naissante, composée de quelques maisons et de grandes fermes. Elle est tout entière sous l'ombrage d'un grand nombre d'arbres séculaires. Bref, c'est un des endroits les plus fertiles et les plus salubres du Texas. De

Texana, je mis le cap sur Houston en passant par Egypte et Richmond.

Égypte, petit endroit situé à trois lieues et demie au delà du Colorado, est composé uniquement de quelques établissements agricoles. Il fallait trois étapes pour y arriver. La première nuit, je me reposai assez paisiblement au bord d'un ruisseau. Le lendemain, après une longue et pénible journée, étant très-fatigué, j'eus le bonheur d'arriver vers la brune à une plantation de maïs et de cannes à sucre. Tombant soudainement devant une habitation close de solides palissades, je n'y aperçus personne.

Je me mis à crier de toute la force de mes poumons pour qu'on m'ouvrît. Cinq gros chiens me répondirent par un vacarme infernal en s'élançant de mon côté. Quelques instants après, deux nègres accoururent au bruit le fusil à la main. Je leur dis que j'étais un voyageur qui demandait l'hospitalité pour la nuit, sur quoi ils me prièrent très-poliment d'attendre un instant pour que l'on allât prévenir leur jeune maître. Celui-ci ne se fit pas attendre; il me reçut aussi cordialement qu'on peut l'attendre d'un étranger, et, pendant que les noirs prenaient soin de mon cheval, le jeune planteur s'empressait de m'introduire dans sa demeure, où je lui fis voir deux lettres d'introduction pour des négociants respectables de Houston. Après les avoir parcourues, il me demanda la permission de les montrer à son père malade. Au bout de quelques minutes, celui-ci me fit prier de bien vouloir entrer dans sa chambre à coucher, où il me fit prendre place dans un fauteuil à côté du sien. Cet homme, déjà âgé d'une soixantaine d'années, me consulta d'abord sur la maladie qui le minait depuis longtemps; ensuite la conversation roula sur une foule de choses. L'Europe

ne fut pas oubliée. Pendant sa jeunesse il avait un peu étudié la médecine, et possédait quelques connaissances générales. Il parut très-étonné que j'eusse osé entreprendre seul un voyage si long et si difficile, puis il m'engagea fortement à passer quelque temps dans son habitation. « Ce sera, dit-il, une distraction pour ma famille, qui sera enchantée de faire votre connaissance. Nous n'avons que trois enfants qui n'ont jamais eu l'occasion de s'instruire beaucoup, mais qui ne manquent pas d'intelligence. Ils sont avides d'apprendre. » Après cet entretien, une jeune négresse fut chargée de me conduire dans une petite chambre dont la persienne donnait sur la galerie; j'y trouvai tout le confortable imaginable. A peine avais-je eu le temps de m'y installer que le fils de la maison vint me prendre pour souper en famille. En entrant au salon, il me présenta d'abord à sa mère, puis à ses deux sœurs; j'eus l'honneur d'être placé entre ces dernières. La dame était une Américaine corpulente, d'une cinquantaine d'années, qui jouissait encore de quelques restes de beauté. Elle était gracieuse et bienveillante. Ses beaux yeux noirs veloutés trahissaient des passions que les glaces de l'âge n'avaient pas tout à fait éteintes. En un mot, elle conservait encore le désir de plaire. Sa mise simple était d'une fraîcheur irréprochable, sa démarche fière et imposante. Après la mort de son premier mari, elle avait convolé en secondes noces avec un vieux garçon qui possédait des terres immenses et un bel établissement agricole en pleine exploitation. Les trois enfants étaient du premier lit. Les deux filles, aimables personnes, étaient d'une beauté remarquable. L'aînée, Louise, avait 22 ans; la cadette, Candide, n'en avait que 19.

Tous me questionnèrent sur une multitude de choses.

Ils furent étonnés de mes aventures de voyages, et semblèrent beaucoup s'intéresser à moi. Les jeunes filles ne se lassaient pas de m'interroger sur les costumes et les mœurs des femmes de l'Europe et riaient souvent de bien bon cœur aux réponses que je leur faisais sur ce sujet. Après le repas du soir, toute la famille alla passer la soirée, jusqu'à onze heures, dans la chambre du père, en s'asseyant autour d'un lourd guéridon couvert de livres.

Au moment où je me retirai dans ma petite chambre à coucher, la maîtresse du logis m'engagea de la façon la plus aimable à vouloir bien séjourner pendant quelques semaines dans sa maison, en ajoutant : « Ce sera pour nous tous un véritable plaisir de vous posséder. » Je répondis que je ne pouvais qu'obéir à cette invitation polie et gracieuse, ce qui causa une certaine joie à toute la famille. J'avoue que je ne fus pas indifférent au plaisir de partager pendant quelque temps cette vie intime et cette paisible félicité. Je ne pouvais trouver mieux pour me remettre tout à fait de mes longues fatigues.

Le lendemain matin, après le déjeuner, je fis avec les dames une promenade au jardin, tandis que le fils de la maison allait diriger les travaux des esclaves. En entrant au jardin, la dame à laquelle j'avais offert le bras me dit : « Vous êtes naturaliste, vous pouvez juger de mes fleurs; j'en ai beaucoup de soin; mais, hélas! la collection n'est guère considérable. L'isolement où nous vivons me rend les collections excessivement difficiles. Cependant j'aime passionnément les fleurs. Leur culture est un agréable passe-temps pour moi et mes filles. Notre existence est si solitaire et si monotone! Aussi ces pauvres enfants ignorent-elles parfaitement ce que c'est que le monde. Elles n'ont jamais vu une ville, et les étrangers sont fort rares ici. » Nous parcourûmes le jardin en tous

sens, il était plutôt grand que beau. Une pièce d'eau en ornait le milieu, et il y avait au bout une espèce de berceau à l'ombre duquel on avait placé quelques siéges. A peine y étions-nous assis qu'un négrillon vint prier Mme Preston d'aller un instant auprès de son mari. Elle s'éloigna; la conversation prit une autre tournure.

L'aînée des demoiselles étant d'un naturel gai et enjoué m'engagea tout d'abord instamment à prolonger pendant quelques mois au lieu de quelques semaines mon séjour dans sa famille. « Pendant ce temps-là, me dit-elle, vous m'enseigneriez le français, j'ai un faible pour cette langue, et la retraite où nous vivons m'empêche de trouver un maître pour m'instruire. Enfin, ajouta-t-elle en soupirant, nous vivons ici comme des loups-garous, loin du monde et de ses plaisirs, mais peut-être un jour viendra où je pourrai franchir la barrière de cette plantation pour conquérir quelque liberté. » Ces jeunes filles se plaisaient infiniment à la lecture de romans français traduits en anglais. Leur imagination en était si fort excitée qu'elles trouvaient le cercle où elles vivaient beaucoup trop restreint et parfois insupportable. Je m'efforçai de les calmer, en leur découvrant les mauvais côtés d'un monde où il y a plus d'épines que de fleurs; cependant je ne voulus pas charger le tableau, car il a aussi ses bons côtés, et il faut bien après tout en venir à le connaître, puisque l'homme est créé pour la société. Je leur dis que, quant à moi, à mon âge, j'en étais un peu las et parfois dégoûté, et que les ennuis qu'il donne ne balancent que trop les rares instants de bonheur qu'il nous offre. J'ajoutai que, si elles devaient le voir, elles trouveraient à Paris et à Londres tous les éléments possibles pour bien étudier la grande scène de la vie. Nos causeries intimes plurent beaucoup à ces jeunes personnes.

Elles profitaient de ces moments pour dire, tour à tour, toute leur pensée avec une candeur et une naïveté d'esprit bien faite pour inspirer les sentiments les plus sympathiques. Bref, la conversation était si attrayante que le temps nous paraissait s'enfuir trop vite et que c'était en quelque sorte avec regret que nous les voyions interrompre.

Nous faisions chaque jour une petite excursion, tantôt à pied, tantôt à cheval, pour visiter les environs. Les heures passaient avec une rapidité inouïe, et mon esprit se meublait de précieux souvenirs pour l'avenir. Je passai ainsi dans cette paisible retraite, au sein de cette aimable famille, une douzaine de jours, qui certes compteront parmi les plus beaux de ma vie. Enfin, il fallut se quitter. La veille de mon départ, la soirée se prolongea jusqu'à minuit. Les adieux furent touchants, et il y eut des larmes répandues de part et d'autre. Jamais le souvenir ne s'en effacera de mon âme.

Le fils de la maison me conduisit jusqu'à ma chambre, me dit qu'il voulait absolument assister le lendemain à mon départ, fixé à cinq heures et qu'il serait pour cela très-matinal. Le jour suivant, vers les quatre heures, je fus sur pied, et je m'occupai d'abord à remplir mon sadelsack de pain de maïs et de chevreuil rôti, que l'excellente dame de l'habitation avait eu l'attention délicate de me préparer. Au moment où le jeune planteur entrait dans ma chambre, il me dit d'un ton jovial : « On voit bien, docteur, que vous êtes habitué aux voyages, car il est à peine quatre heures et demie. » Je répondis que dès mon jeune âge je m'étais fait à tout, et que je préférais même la nuit au jour pour me mettre en voyage. Comme j'avais déjà fini tous mes petits apprêts, je n'attendis pas pour partir que cinq heures eussent tinté à

l'antique horloge de la salle à manger. Après avoir serré encore une fois cordialement la main de mon jeune et nouvel ami, je me mis en route pour Houston. Vers les dix heures, je passai le Colorado à la nage; ce fleuve est à cet endroit d'une largeur très-considérable, surtout pendant la saison des pluies. En arrivant sur la rive opposée, je me trouvai dans une immense forêt au travers de laquelle un chemin assez large avait été pratiqué; je le parcourus sur une longueur de deux lieues, en m'arrêtant de temps à autre pour tirer des écureuils dont les grands arbres étaient littéralement chargés. J'en remarquai de trois différentes nuances, cependant le pelage brun dominait. La vivacité et l'adresse de ces animaux est vraiment admirable; se balancer, sauter, grimper et courir l'un après l'autre paraît être leur éternel passe-temps. J'en abattis plusieurs; malgré la détonation, ils ne paraissaient nullement redouter le danger; aussi sous mon feu continuèrent-ils leurs jeux de plus belle. Le voyageur parcourt fort agréablement cette route, où il est à l'abri du soleil et en partie de la pluie, car les futaies dont la forêt est en grande partie composée se touchent au faîte, et forment ainsi, sur tout le parcours, un immense et splendide berceau.

Dans l'après-midi, j'en sortis en débouchant sur de vastes prairies, d'où j'aperçus au loin la première habitation d'Égypte, où j'allai passer la nuit dans une belle ferme américaine. Le jour suivant, vers les deux heures de relevée, j'arrivais à Richmond, beau bourg situé sur la rive droite du fleuve Brazos, dont les eaux ont une couleur rougeâtre et désagréable. Voulant continuer ce jour-là mon chemin, je ne m'arrêtai qu'une heure environ à Richmond et j'allai passer la nuit en plein champ; le surlendemain, j'arrivai sain et sauf à Houston. Cette

ville, la seconde du Texas, est située sur le Buffalo, rivière navigable pour des navires d'un faible tirant d'eau, jusqu'à soixante milles environ de son embouchure dans la baie de Galveston. Une navigation régulière à vapeur est établie depuis de longues années entre ces deux villes, dont les relations commerciales déjà très-importantes promettent un bel avenir. Houston a à peu près la même population que Galveston, mais, bâtie dans une plaine un peu boisée et assez fertile, elle est infiniment plus salubre et plus agréable que sa rivale. Cependant je dois avouer que les moustiques y sont trop abondants; du reste, pour être tout à fait affranchi de ces maudits insectes, il faudrait s'éloigner au moins d'une huitaine de lieues du bord de la mer.

Le littoral du Texas est principalement habité par une population venue des États-Unis, tandis que l'autre partie est occupée par des Mexicains aborigènes, qui y vivaient déjà avant l'indépendance, et par des Mexicains créoles. Tout le monde a le droit de s'y établir et d'y acquérir des propriétés sans accomplir la moindre formalité et sans payer la moindre dîme ou contribution au gouvernement de la république. Les passe-ports et les autres pièces d'identité sont absolument inutiles dans ce pays où la liberté individuelle est strictement maintenue.

Je conseillerais à ceux qui auraient l'intention de se rendre au Texas pour y fonder un établissement agricole, de faire l'acquisition d'un terrain avantageusement situé sur les bords du Colorado, entre Columbus et Austin, sur la rive gauche du fleuve, où pour la somme de cent piastres l'on pourrait acheter soixante à soixante-dix acres (1) d'excellentes terres propres à cultiver le coton,

(1) Un acre forme environ 8/10 d'un hectare.



la canne à sucre, le maïs, le seigle, l'orge, le riz, la patate et généralement tous les légumes d'Europe. Le fermier devrait aussi s'appliquer sérieusement à l'élève du bétail, qui est une source de richesse pour le cultivateur de cette contrée. Il aura soin de se procurer des dindes, des poules, des canards, des pigeons, des cochons, des moutons, des chiens, etc. L'émigrant cultivateur fera bien d'emporter avec lui d'Europe tous ses instruments aratoires, ainsi que les outils de charpentier indispensables à l'exploitation de tout établissement agricole ; il pourrait ainsi économiser de grosses sommes, car tous ces articles sont très-chers et souvent fort difficiles à acheter au Texas. Ensuite il devra établir sa ferme à l'instar des fermes texiennes, qui sont suffisamment fortifiées pour résister à un coup de main des Indiens. Ces fermes sont complétement entourées de solides palissades de huit à neuf pieds de haut, et l'on entretient à l'intérieur une demi-douzaine de gros chiens, capables chacun de combattre un homme. On joint à l'enceinte fortifiée un petit enclos également palissadé : c'est le *corral* du pays, où tous les jours, au crépuscule, les chevaux et les mules de l'établissement sont enfermés pour y passer la nuit ; ils y sont fort en sûreté. Si tout ce qui précède est observé convenablement par l'émigrant, et s'il joint à l'activité beaucoup d'ordre, il ne peut manquer de se créer au Texas, avec beaucoup d'aisance, une existence des plus agréables.

III

LA GRANDE CHASSE AU TEXAS.

Pendant mon séjour au Texas, je me livrais presque chaque jour aux plaisirs de la chasse, qui, du reste, est le plus vif passe-temps pour les gens de toute condition, dans cette admirable contrée où les ressources de la chasse sont inépuisables. La beauté du climat et la nature du sol contribuent largement à la propagation et à la conservation du gibier et des animaux féroces de toute espèce. Parmi ces derniers, il faut citer le lion, le tigre, l'ours, le loup, le renard et le buffle. Le daim, le chevreuil, la dinde sauvage, la poule des prairies, le lièvre, le canard sauvage, la grue, la perdrix et beaucoup d'autres animaux dont il serait superflu de faire la nomenclature, fournissent le contingent du chasseur de gibier. Je me bornerai à entretenir le lecteur de la chasse aux grands quadrupèdes, qui présente généralement plus de dangers, plus d'émotions et plus d'aventures.

C'est à l'arrière-saison, vers le mois de septembre, que

la grande chasse s'ouvre au Texas. Me trouvant fortuitement pendant cette saison de l'année dans la petite ville de San Antonio de Bexar, isolée comme une oasis au milieu de vastes solitudes où le voyageur pourrait parcourir des distances de plusieurs centaines de milles, sans rencontrer ni cabane, ni habitant, je me joignis à une troupe de Mexicains, au nombre de vingt-deux, qui chaque année allait faire la chasse aux grands animaux pendant cinq à six semaines; ces chasseurs intrépides s'éloignent parfois jusqu'à deux cent cinquante milles de leurs demeures.

Toute compagnie de chasseurs mexicains place à sa tête un chef habile, digne de sa confiance, qui dirige les opérations, et qui règle tous les différends qui pourraient surgir pendant la campagne. La troupe que j'accompagnais était commandée par un habitant de San Antonio de Bexar, nommé Andenno; c'était le type du véritable chasseur mexicain; son sang-froid et son intelligence étaient à toute épreuve. A l'âge de douze ans déjà il accompagnait à la chasse son père, qui jouissait d'une grande renommée dans le pays, et il paraissait avoir mis à profit ses exemples.

Andenno, âgé d'une soixantaine d'années, était d'une corpulence peu commune parmi les individus de son pays. En me présentant chez lui pour convenir des conditions auxquelles je pourrais être admis dans sa troupe, il fut arrêté entre nous que je ferais partie de ce corps de Nemrods en qualité de simple amateur, que je n'aurais aucune part dans les bénéfices des peaux, mais que, du reste, je vivrais en commun avec mes compagnons de tous les produits de la chasse. Il m'accordait quatre jours pour me procurer l'équipement convenable à cette longue et intéressante campagne.

Pendant ces quatre jours, j'eus soin de faire d'amples provisions de galettes de maïs, de whisky, de poudre, de balles, etc. La grande chasse est très-importante pour le Mexicain de San Antonio de Bexar; elle lui fournit les ressources indispensables à son existence.

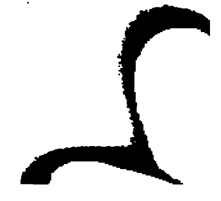
Il s'occupe principalement de recueillir des peaux, afin de les vendre au retour à des marchands de la ville qui en font un commerce assez suivi avec l'Europe.

Chaque chasseur compte pour une part dans tous les produits de la chasse. Ils se procurent également des masses considérables de *carno secco* (viande séchée au soleil). La chasse est enfin une distraction : sous toutes les latitudes, l'homme cherche son plaisir.

Le Mexicain se livre à la chasse avec ardeur. Elle est une de ses plus vives passions, il aime d'ailleurs la vie agreste et nomade et les aventures. Depuis sa tendre jeunesse il apprend à manier le fusil, à monter à cheval et à s'orienter sur ce vaste territoire, où il n'y a ni chemins, ni ponts, et où il faut franchir tous les cours d'eau à la nage. Tous les hommes faisant partie de notre compagnie étaient parfaitement équipés, montés sur de beaux chevaux *moustingues* (1) dressés à la chasse, munis d'un *sadelsack,* d'une gourde, d'un long fusil simple à silex et d'une paire de pistolets d'arçon; deux cavaliers seulement portaient, au lieu de fusils, de longues lames très-effilées.

Ayant achevé mes préparatifs et mes emplettes, j'attendis avec une impatience fébrile le jour du départ; cet heureux jour vint, c'était un mercredi. Vers deux heures du matin, la troupe se rassembla devant la maison du chef; chacun fut exact au rendez-vous. Andenno fit ses

(1) Cheval moustingue, signifie cheval sauvage dressé.



adieux à sa femme et à ses trois filles, donna le signal de départ, et aussitôt la colonne s'ébranla, son chef en tête.

La nuit était tiède et d'une beauté dont ces heureux climats ont seuls le privilége. Les étoiles suppléaient par leur éclat à l'absence de la lune, et des myriades de cycoles répandaient dans l'air une clarté douce et sereine; la nature semblait se recueillir dans le silence de la nuit et se reposer ainsi de l'ardeur du jour. La journée du lendemain s'annonçait brûlante. On se dirigea d'abord vers le nord, dans la direction du fleuve Colorado, l'un des plus grands et des plus beaux cours d'eau du Texas.

C'était un magnifique spectacle que de voir bondir dans la plaine tant de nobles coursiers, montés par des hommes aguerris au métier, prêts à braver les plus grands dangers et les privations de toute nature.

Après avoir parcouru environ douze milles, tous les cavaliers rompirent la file, et s'étendirent sur un front assez large, à une certaine distance les uns des autres; c'était le commencement de la chasse; le terrain à parcourir, à demi boisé, comme il l'est en grande partie au Texas, était éminemment favorable à la chasse du daim et du chevreuil; aussi avant l'heure de midi avions-nous déjà abattu six de ces quadrupèdes et deux renards. Nous nous trouvions alors près d'un large ruisseau très-ombragé par de beaux arbres qui le couvraient presque entièrement, de sorte que l'eau en était fraîche et claire, comme si elle sortait d'un rocher. Tout le monde, hommes et chevaux, s'y abreuva à cœur joie; l'ardeur du soleil nous avait singulièrement altérés. La halte que nous y fîmes fut d'environ deux heures, juste le temps nécessaire à la préparation de notre repas, qui consistait en

quelques beaux quartiers de chevreuil et en galettes de maïs. Pendant le reste de la journée, nous tirâmes encore quatre gros daims, et il était six heures du soir quand nous arrivâmes à l'endroit où nous devions passer la nuit. Notre bivac se fit sur une butte peu élevée, couverte de magnifiques acacias; l'air y était frais et salubre et l'eau très-potable. Une herbe excellente couvrait partout le sol; nos chevaux furent hôblés, selon la coutume du pays, après avoir été conduits à la petite rivière; puis tous les cavaliers s'étendirent pêle-mêle sur le gazon, ayant pour oreiller la selle de leur monture.

Mes compagnons de voyage étaient tous joyeux autant que braves; aussi la plus franche gaieté régnait parmi nous. La vie aventureuse et nomade qu'ils menaient pendant une grande partie de l'année, fournissait des matières inépuisables à la conversation, et je leur entendais souvent raconter des choses étonnantes, auxquelles je prêtais la plus vive attention. Ces doux loisirs se renouvelaient pour nous chaque jour après le repos de la nuit, et se prolongeaient jusqu'au moment où Morphée venait s'emparer de notre esprit, afin de réparer les forces physiques pour le lendemain.

Une seule personne veilla pendant une partie de la nuit pour la sécurité des hommes et des chevaux, qui sans cela auraient pu être surpris par les sauvages ou par les animaux féroces, double engeance très-nombreuse dans ces parages. Le lendemain, à l'aube, chacun fut sur pied; le déjeuner, qui était très-frugal, fut servi sur le gazon, qui est assurément la nappe la plus commode qu'on puisse avoir en voyage, et vers les sept heures notre digne chef cria le boute-selle d'une voix de Stentor; dans cette seconde journée, nous tuâmes huit chevreuils, un renard et trois loups dont un à robe noire; ceux-ci sont



d'une taille plus élevée que le loup brun et le loup gris. Longtemps avant le coucher du soleil nous franchîmes la rivière Cibilo, avec l'intention d'aller camper sur l'autre rive; il avait été décidé de commun accord qu'on suivrait le cours de cette capricieuse rivière en amont jusqu'à une distance de 50 ou 60 milles. Cette seconde nuit se passa aussi paisiblement que la première. Le lendemain un peu avant que le soleil parut à l'horizon, nous étions déjà en selle, tous joyeux et disposés à faire une bonne journée. Andenno, qui était ce jour-là plus expansif qu'à l'ordinaire, me dit: — Senor doctore, nous userons des balles aujourd'hui sur du plus gros gibier; des ours se tiennent dans les mamelons rocheux, couverts d'arbres et de ronces, qui bordent les deux rives de la Cibilo; nous en chasserons pour sûr avant midi. Ces paroles du chef animèrent et impressionnèrent visiblement les assistants. Bien que novice à la chasse aux ours, je fis assez bonne contenance, car j'avais déjà assisté plusieurs fois, en Afrique, à la chasse aux lions et aux tigres. Cette journée commença, du reste, sous les plus favorables auspices : le temps était magnifique et le paysage qui nous entourait était d'une beauté si admirable qu'aucune plume ne saurait la décrire; la végétation, luxuriante, splendide, portait encore l'empreinte d'une abondante rosée, qu'un soleil radieux ne devait pas tarder à sécher. J'aime la nature à son réveil; elle est alors fraîche et reposée et offre mille fois plus de charmes qu'à la chute du jour. Nous nous acheminâmes au petit pas de nos fringantes montures, à travers les arbres, les ronces et les broussailles, marchant à courte distance les uns des autres, afin de pouvoir nous prêter main-forte au besoin. Après avoir exploré pendant environ cinq quarts d'heure, non sans fatigue, ce terrain diffi-

cile, nous parvînmes à un mamelon d'une certaine élévation et entièrement boisé.

Tout à coup un ours de forte taille se dresse à quelques pas devant nous, comme pour nous disputer le passage, mais au même instant quatre coups de fusils partent à la fois. L'animal, sérieusement blessé et devenu furieux, s'élance sur nous la gueule béante, mais il perdait beaucoup de sang de ses blessures; deux autres coups de feu, tirés à bout portant, le renversent, et un cavalier se porte en avant avec sa lance pour lui donner le coup de grâce. Pendant que cette scène se passait sur notre aile gauche, les hommes de notre extrême droite avaient aperçu deux oursons qui fuyaient de leur côté; ils les tuèrent sans difficulté; ainsi nous avions la mère et les petits.

Pendant que nous étions occupés à enlever la peau de l'ours femelle et des deux oursons, l'ours mâle rôdait aux alentours; effrayé de nos coups de feu il craignait de s'approcher. Cependant, au bout d'une heure, le bruit ayant cessé, l'ours se hasarde à venir nous flairer à l'ombre des broussailles; il se trouvait à une très-petite distance de deux de nos camarades, qui, en le voyant soudain si près d'eux, furent saisis de crainte et se retirèrent avec précipitation en donnant l'alarme.

Aussitôt plusieurs hommes s'élancèrent au-devant de l'animal et lui tirèrent une demi-douzaine de coups de fusil à la fois. Il fut à peine atteint; il avait su se mettre à l'abri de nos balles en se frayant une retraite à travers les fourrés. Cependant, à en juger par les traces de sang qui couvraient le sol sur le passage de l'animal, nous dûmes croire que nos balles avaient fait plus d'effet que nous ne l'avions pensé d'abord. Toutefois, on le perdit entièrement de vue, et comme il était midi, nous prîmes



notre repas à l'endroit même. Ce fut pour nous, ce jour-là, un dîner de fête, car les deux oursons en firent les frais. Maint lecteur ignore peut-être que la chair des jeunes ours n'est pas seulement mangeable, mais qu'elle est considérée dans toute l'Amérique comme très-délicate, et qu'elle y est très-recherchée. Quant à moi, c'était pour la première fois que j'en mangeais; je la trouvais d'un goût exquis. Durant notre halte, les peaux d'ours furent étendues sur le sol, où elles séchèrent au soleil, pendant le restant de la journée. Nous espérions toujours retrouver notre ours blessé, mais notre espoir fut déçu, et, tout le reste du jour, nous ne vîmes plus aucune trace de gibier.

Après le dîner, tous les chasseurs s'étendirent pêle-mêle sur le gazon que l'on découvre par-ci par-là parmi les clairières du bois, aux bords de la Cibilo. Pendant que mes camarades se livraient ainsi au repos, j'eus la fantaisie d'aller herboriser dans les montagnes, de l'autre côté de la rivière, que je passai à gué à environ deux cents pas en amont de l'endroit où nous avions établi notre camp. Je partis sans en prévenir les Mexicains, mon fusil à la main, et portant à ma ceinture mes deux pistolets d'arçon, qui d'ailleurs ne me quittaient jamais en campagne, et mon sadelsack attaché autour du cou. Après avoir exploré à une assez grande distance les hauteurs boisées et couvertes en plusieurs endroits de ronces et de broussailles, et y avoir recueilli une certaine quantité de cactus nouveaux, dignes d'être expédiés en Europe, où l'on a bien voulu les baptiser de mon nom, je songeais à retourner au camp; mais à mon grand ébahissement je ne savais plus de quel côté me diriger, j'avais perdu entièrement la direction de notre bivac. Bref, je me trouvais là, immobile, à ré-

fléchir sur ma triste position, regardant tantôt le soleil, tantôt ma petite boussole, tantôt les nuages qui défilaient au dessus de ma tête. Enfin il fallut bien finir par prendre une décision quelconque, et je me dirigeai d'abord vers le sud-est, à travers un terrain excessivement difficile, où je devais faire maints détours à cause d'épais fourrés qui se présentaient à de courts intervalles, et par lesquels il eût été impossible et dangereux d'avancer. Après avoir suivi péniblement et tout en nage cette direction pendant l'espace de cinq quarts d'heure environ, je m'arrêtai soudainement, afin de consulter encore une fois ma boussole. Outre la fatigue, la peur me prit sérieusement; j'aurais bien voulu m'asseoir un moment, mais je craignais à chaque instant d'être surpris par l'un ou l'autre animal féroce; je n'avais d'ailleurs pas de temps à perdre, et je repris bientôt ma course; mais cette fois je mis le cap au sud en marchant, autant que la nature du sol me le permettait, en droite ligne, afin d'atteindre le camp avant la nuit. Tout en courant, de sombres idées me travaillaient la tête. Ne plus retrouver mes camarades, me sentir tout à fait isolé dans de profondes solitudes éloignées de plusieurs centaines de kilomètres de tout endroit habité, cela brisait mon courage déjà tant de fois mis à de si fortes épreuves. Sous le poids de ces mélancoliques pensées, il fallait cependant hâter le pas; j'eus enfin la chance de déboucher sur la Cibilo, où je m'assis quelques instants pour étancher la soif qui me faisait cruellement souffrir. L'excellente eau de la rivière me rafraîchit et me permit de respirer plus librement. J'avais du moins l'espoir d'un heureux retour, et cet espoir ranimait mes forces. Toutefois il me restait une question assez difficile à résoudre : fallait-il suivre le cours de la rivière en



amont? fallait-il en redescendre le cours? Pendant que je me creusais la tête pour prendre cette grave décision, de laquelle pouvait dépendre en quelque sorte mon salut, j'entendis soudain un coup de fusil dans la direction du sud. Je vous avoue, cher lecteur, que ma joie fut grande, car c'était évidemment un signal donné par mes camarades, qui, ne me voyant plus revenir, commençaient à s'inquiéter sur mon sort. Aussitôt je me dirigeai d'un pas rapide et en rasant les eaux de la belle rivière du côté où j'avais entendu le bruit de la détonation. Le crépuscule étendait déjà ses sombres ailes sur cette agreste nature, et les étoiles, secondées par des milliers de cycoles, répandaient une clarté pâle et sereine. Entre temps d'autres détonations se firent entendre. Dès lors plus de doute pour moi. J'avais suivi la direction du bivac, où j'arrivai enfin tout heureux, mais exténué de fatigues et de privations. Je fus reçu par mes camarades de chasse, qui me croyaient réellement perdu, avec une joie indescriptible. Ils m'offrirent aussitôt les restes de leur souper, consistant en un morceau de chevreuil et la cuisse d'une dinde sauvage, et un bon verre de whisky vint à point pour arroser ces délicieux débris. Tous me conseillèrent cependant d'être plus prudent à l'avenir.

La nuit qui allait suivre fut pour nous tous une nuit d'insomnie; il n'y eut pas moyen de fermer l'œil ou de prendre quelque repos, à cause d'une multitude de garapatas qui couvraient la place où nous avions établi notre bivac. Ces insectes ressemblent beaucoup aux punaises, et s'attachent tellement à la peau qu'on a souvent beaucoup de peine à les en arracher. Cette circonstance nous fit prendre dans la suite la précaution, dans les endroits suspects, de mettre le feu aux herbes où nous

devions bivaquer; c'est là l'unique moyen de se préserver de ces hôtes importuns.

Le lendemain, nous fûmes debout longtemps avant le jour; nous voulions nous porter en avant pour chercher quelque repos en un lieu plus hospitalier. Nous eûmes ce jour-là la bonne fortune de tuer deux ours mâles, dont l'un était d'une taille extraordinaire. Nous campâmes encore cette nuit sur les bords de la Cibilo, que nous quittâmes assez tard dans la matinée du lendemain, pour nous diriger à travers un pays des plus pittoresques vers le fleuve Colorado.

Dans notre course, nous rencontrâmes d'innombrables troupeaux de chevreuils et de daims; et, sans exagérer, je crois pouvoir affirmer que j'en ai vu ce jour-là au moins cinq à six mille; nous n'en tuâmes pourtant que dix-huit, qui nous fournirent, outre les peaux, une belle provision de *carno secco*. La nuit suivante nous bivaquâmes dans la plaine, auprès d'un grand bassin contenant une eau noirâtre et tellement peu potable que nos chevaux n'en buvaient qu'avec répugnance. A peine étions-nous couchés, que tout à coup, au milieu du silence et des ténèbres, éclatèrent des hurlements lugubres et prolongés; l'homme en faction tira un coup de fusil d'alarme et chacun fut aussitôt sur pied; quant à moi, cet avertissement du chasseur en vedette était chose superflue, car je n'avais pu trouver le sommeil; je repassais dans ma mémoire toutes les aventures des chasses auxquelles j'avais assisté naguère en Afrique et dans l'Amérique méridionale. Les assaillants nocturnes étaient une nombreuse bande de loups affamés qui paraissaient vouloir nous attaquer sérieusement et auxquels nous ripostâmes par une vive fusillade, qui les fit bientôt battre en retraite, laissant six des leurs sur le terrain,



ce qui nous donna de la besogne pour le lendemain, car il fallut nécessairement enlever la peau de tous ces cadavres; aussi ce jour-là ne quittâmes-nous notre bivac que très-tard dans la matinée. Nous partions à peine que le ciel se couvrit de nuages, et quelques instants après une pluie abondante qui se prolongea jusqu'au soir vint interrompre notre chasse; cependant nous abattîmes encore un renard et trois dindes sauvages. Nous vîmes fuir un grand tigre à une longue distance et hors de portée; il nous échappa. A mesure que nous approchions du Colorado, le terrain devenait plus accidenté et plus boisé; nous passâmes la nuit très-paisiblement sur une éminence couverte d'arbres séculaires, à proximité de la rivière Piedernates; le lendemain nous atteignîmes le Colorado.

Ce fleuve immense est le plus grand et le plus magnifique cours d'eau du Texas. En passant par un pays d'une rare beauté et d'une richesse sans pareille, nous ne tuâmes dans notre journée qu'un seul buffle sur un troupeau de sept. Je dirai en passant que ces quadrupèdes vivent très à l'écart, dans les plus profondes solitudes, et se laissent difficilement approcher. En touchant à la rive droite du Colorado, nous y trouvâmes un emplacement convenable pour y séjourner pendant deux ou trois jours, afin de laisser le temps à nos chevaux de se refaire; durant ces trois jours, nous visitâmes les environs à pied, ne perdant pas notre temps: dans ce court espace de temps, deux tigres mâles de belle taille, trois ours avec un tout jeune ourson et deux renards furent abattus. J'oubliais d'ajouter que, dans ces montagnes, qui forment les deux rives du Colorado, se trouvent des milliers de lapins sauvages. On en tuait par douzaine pour nos repas.

Au lendemain du troisième jour, nous quittâmes notre bivac pour remonter le fleuve jusqu'au point où la Rio Aguitas vient mêler ses eaux à celles du Colorado. Ce jour-là, nous commençâmes à chasser vers les sept heures, et à peine avions-nous franchi la distance de deux lieues, qu'une lionne se leva à quelques pas devant notre front d'attaque; deux de nos camarades, un peu en avant sur la ligne, lui lâchèrent leurs coups et blessèrent l'animal, qui, devenu furieux, s'élança avec une rapidité inconcevable sur l'un des deux tireurs en s'attachant au poitrail de son cheval auquel il fit une large blessure. Celui-ci, en se cabrant, se dégagea assez promptement de son redoutable adversaire. La lionne voulut ensuite attaquer l'autre cavalier, qui, n'ayant pas eu le temps de recharger son fusil, fit volte-face et se retira précipitamment.

Dans l'intervalle, les deux hommes armés de lances, ainsi que d'autres camarades, avaient eu le temps de s'approcher du lieu du combat.

La lionne, déjà affaiblie par la perte de son sang, reçut encore trois balles presque à bout portant et si bien dirigées qu'elle s'affaissa en rugissant et mourut au bout de quelques instants. Au moment où nous la découvrîmes, elle allaitait ses deux lionceaux, âgés de quelques jours seulement, et que nous prîmes sans peine. Pendant ce petit drame, le lion mâle, plus poltron que la femelle, se tenait à l'écart et rôdait aux alentours, à distance respectueuse, signalant seulement sa présence par des rugissements prolongés. On jugea convenable d'aller le trouver, et l'on se forma en demi-cercle avec l'intention de le cerner, si c'était possible; mais la bête, effrayée sans doute par les coups de fusil, nous abandonna le terrain et s'enfuit pour ne plus revenir. Pendant l'après-midi, deux cavaliers furent expédiés à San Antonio de

Bexar, emportant toutes les peaux que nous avions recueillies jusqu'alors; ils reçurent l'ordre du chef de venir nous rejoindre, après avoir déposé leur charge en lieu de sûreté, dans la direction de la Rio Aguitas.

A partir de ce jour jusqu'à notre arrivée à l'embouchure de la Rio Aguitas, notre chasse ne fut guère fructueuse; un ours, quatre renards, cinq dindes sauvages, et quelques lapins, voilà quel fut notre butin. Après avoir inutilement explorés pendant deux jours les rives pittoresques de la Rio Aguitas, nous vîmes les montagnes s'abaisser sensiblement, et le terrain, moins accidenté, devenir plus praticable. Les chevreuils et les daims se présentèrent de nouveau en grand nombre.

Ceci nous décida à passer au moins quarante-huit heures à un endroit excessivement avantageux pour ce genre de chasse; aussi abattîmes-nous, dans ce court espace de temps, trente-quatre magnifiques chevreuils. Nous avions soin d'aller nous placer en embuscade, à l'aube du jour, derrière les arbres et les broussailles, à proximité d'une clairière donnant accès à la rivière où ces animaux venaient en foule s'abreuver chaque matin.

Au bout de deux jours ils s'étaient éloignés de notre camp. Nous continuâmes alors à remonter la rivière jusque près de sa source, où nous fûmes rejoints par les deux chasseurs qui avaient été expédiés quelques jours auparavant par notre chef, et qui nous rapportaient des nouvelles fraîches et agréables de San Antonio.

Pendant cette longue course, nous eûmes la bonne fortune de tuer encore une multitude de chevreuils et quelques loups; en quittant la Rio Aguitas, nous nous dirigeâmes en droite ligne sur la rivière Medina, à travers un pays d'une admirable beauté et d'une richesse inépuisable. A chaque pas un peintre y aurait trouvé de

délicieux sujets de tableaux, des paysages d'un pittoresque merveilleux.

Partout nous rencontrâmes et nous abattîmes des chevreuils, des daims, des loups, des renards et des dindes sauvages. A Castroville, sur la Medina, nous campâmes pendant vingt-quatre heures pour nous reposer. Je profitai de cet intervalle pour aller visiter quelques colons établis à cet endroit, avec lesquels j'avais fait la traversée d'Europe en Amérique, et qui me reçurent très-cordialement et comme un ancien ami.

De cet endroit à San Antonio de Bexar, il y a environ trente milles; nous y arrivâmes dans la soirée du lendemain, après une absence de trente-deux jours, pendant lesquels nous avions abattus en tout 232 chevreuils et daims, 16 renards, 29 loups, 10 ours et oursons, 2 tigres, 1 buffle, une lionne avec ses deux lionceaux et un grand nombre de dindes et de lapins sauvages.

Nous approchions de la petite ville. Notre retour y fut bientôt connu; en quelques instants une grande partie de la population fut sur pied, et se porta à notre rencontre, en nous acclamant par des cris de joie et de bienvenue. Elle voulait absolument fêter notre retour de la chasse par une rentrée triomphale digne des habitants. A cause de la foule compacte qui nous serrait de tous côtés, nous avions de la peine à nous frayer un passage, et bien que nos chevaux n'avançassent qu'au petit pas, nous étions obligés de nous arrêter-de temps à autre, afin de ne pas causer d'accident aux enfants et aux jeunes filles qui nous entouraient. Ces dernières, généralement très-jolies, se faisaient remarquer par leur entrain et leur grand nombre. Au milieu de cette cohue, je fus à même de voir se passer plus d'une scène attendris sante qui m'allait au cœur et qui avait pour acteurs



principaux des femmes et des enfants, qui embrassaient, ivre de bonheur, leurs maris, leurs pères, après une absence de plusieurs semaines. Ce qui ajoutait encore au plaisir qu'avaient ces braves gens de se revoir, c'est qu'on savait que mes compagnons rapportaient une belle collection de peaux d'une certaine valeur, dont on allait faire le partage le lendemain matin, en présence de tous les intéressés et d'un grand nombre de curieux. Parmi ces derniers, j'apercevais le curé de la ville, jeune prêtre espagnol, qui, tout en exerçant dignement les fonctions de son saint ministère, faisait un commerce assez suivi en fourrures, et voulait profiter de cette occasion pour enlever à nos chasseurs les plus belles peaux au prix le plus avantageux. Quant à moi, n'ayant point à participer au produit de la chasse, comme je l'ai déjà fait observer au commencement de ce chapitre, j'apportai pour ma part une quantité considérable de graines et de plantes que je m'empressai d'expédier pour l'Europe.

IV

EXCURSION CHEZ LES INDIENS.

Pendant mes longues courses à travers le Texas, où le voyageur est presque continuellement dans la dure nécessité de passer la nuit à la belle étoile, faute d'habitation ou d'abri convenable, j'avais été maintes fois inquiété par les nombreux sauvages qu'on rencontre dans presque toutes les parties du pays, et même parfois obligé pour ma propre conservation de leur tirer quelques coups de fusil. Il y a au Texas cinq nations d'Indiens, savoir : les Comanches, les Lipanos, les Tankawais, les Kadoos et les Tangawazis. Leur nombre réuni, calculé approximativement, est de 24,000 âmes; chaque nation est divisée en différentes tribus, ayant chacune une population qui varie de 700 à 1,200.

Les Comanches sont les plus nombreux et les mieux équipés; les Tangawazis ont la triste réputation d'être anthropophages. Tous ces Indiens ont d'instinct un penchant pour le vol, le brigandage et l'assassinat, et tâchent de surprendre les rares voyageurs qui osent s'aven-

turer dans les vastes solitudes de cet immense territoire.

Nonobstant tout ceci, j'avais souvent témoigné à mes amis le désir d'aller vivre quelque temps dans une tribu d'Indiens du pays; mais ils m'avaient toujours détourné de ce projet, alléguant des raisons très-plausibles.

Cependant leurs observations, bien loin de m'y faire renoncer, ne faisaient que rendre plus vif mon désir; ils avaient beau me dire que je m'exposerais à des dangers réels, que plusieurs voyageurs avaient déjà payé de leur vie une pareille témérité, que les droits de l'hospitalité et de la civilisation étaient inconnus parmi les Indiens, tout fut inutile: je voulais voir de près ces enfants du désert, ces restes d'une race qui bientôt aura tout à fait disparu du globe, et, me rappelant les mille récits des voyageurs qui ont vécu sous la tente des Hurons, des Iroquois, des Algonquins, des Osages, des Natchez, des Illinois, etc., les délicieux épisodes de la vie sauvage, racontés avec tant de poésie par Cooper, par de Humboldt, par Mme Ida Pfeiffer et tant d'autres célébrités, j'appelais de tous mes vœux le jour où il me serait permis d'étudier ces types d'une nature primitive, dernier vestige échappé à la civilisation qui passe partout son froid et monotone niveau. Mon parti était bien pris, et sans plus m'en ouvrir à personne, pour faire cesser les remontrances et les objections, je m'occupai des moyens de réaliser mon projet.

Je fis venir chez moi un jeune Mexicain, nommé Francisco, dont le père, après avoir pendant de longues années guidé les voyageurs étrangers et indigènes à travers les vastes savanes, les montagnes et les forêts de l'ancienne république, venait, à cause de son grand âge, de renoncer à son état pour le transmettre à son fils. Je dirai en passant que la profession de guide est généralement,

dans tous les pays transatlantiques, et particulièrement au Texas, très-lucrative ; les guides n'admettent point de tarif, et traitent toujours à forfait du prix des excursions, selon les circonstances. Bref, je fis part de mon dessein au jeune homme et lui demandai s'il consentirait à m'accompagner et à me servir de guide jusqu'au premier camp d'Indiens que nous rencontrerions.

Francisco était un beau et grand jeune homme de 26 ans ; son visage portait l'empreinte du courage et de la résolution ; mais lorsqu'il eut entendu ma demande, ses traits se rembrunirent, et je vis à sa physionomie que ma proposition l'avait quelque peu effrayé. Je m'y attendais ; aussi ne m'arrêtai-je pas aux objections qu'il me fit, objections tirées, comme celles que mes amis avaient faites, des dangers même de l'entreprise. Je vis qu'il fallait, pour vaincre les répugnances et les terreurs de Francisco, cet argument que dans d'autres circonstances Basile déclarait irrésistible. En un mot, j'obtins, en doublant le prix du salaire ordinaire des expéditions dans l'intérieur du pays, que mon futur guide m'accompagnerait chez les sauvages. Comme il ne se fit plus trop prier, je conclus que don Francisco, tout Mexicain qu'il était, connaissait assez la diplomatie pour employer à propos la dissimulation au profit de ses intérêts. Quoi qu'il en fût, nous tombâmes d'accord, et nous arrêtâmes les conditions suivantes : 1° Francisco toucherait chaque jour la somme de deux piastres fortes, et je me chargerais de lui fournir sa provision de galettes de maïs, quatre verres de whisky par jour et du tabac à discrétion. On voit qu'après tout, les prétentions du drôle étaient assez modérées, et qu'il aurait pu obtenir de prime-abord ces conditions, et même davantage, sans être obligé de faire de la diplomatie ; 2° aussitôt que nous aurions aperçu le

camp des sauvages, il aurait la permission de me quitter, et de retourner chez lui. Il est probable que si j'avais insisté, et que j'eusse offert quelques piastres de plus, avec quelques petits cadeaux susceptibles de séduire les hommes de son espèce, Francisco aurait consenti à m'accompagner jusque dans le camp des sauvages, et même à me servir d'introducteur auprès du chef de la tribu; mais je n'y tenais pas le moins du monde. A vrai dire, tous les récits que l'on m'avait faits de la férocité des Indiens ne m'avaient que médiocrement ému; je me fiais à ma bonne étoile; un secret instinct me disait que je ne serais pas accueilli en ennemi. D'ailleurs la compagnie de mon guide me serait d'un faible secours, s'il prenait la fantaisie à ces enfants de la nature de me scalper ou de me traiter à la façon de saint Sébastien.

Ces conditions faites et acceptées de part et d'autre, nous fixâmes le départ au surlendemain, à deux heures du matin. Le jour suivant fut employé à nous équiper, à faire nos provisions, qui consistaient en galettes de maïs, *carno secco* (viande séchée au soleil), poudre, balles, etc. J'eus soin de me munir en outre d'une foule de petits objets dont je me proposais de faire présent aux chefs de la tribu au sein de laquelle j'allais me rendre. Le peu que je savais des mœurs de ces sauvages me disait que c'était la meilleure précaution à prendre pour être bien reçu. Je n'oubliai pas une bonne provision de whisky, car j'avais appris que c'est là le plus sûr introducteur auprès des Indiens en général, et des Indiens du Texas en particulier. Mon futur guide se chargea pendant ce temps-là d'obtenir le plus de renseignements possibles, afin de connaître le séjour actuel de l'une ou l'autre tribu des Indiens Tankawais, une des plus nombreuses du Texas, avec laquelle je désirais me mettre en rapport pour en étudier les

mœurs. Au bout de quelques démarches et après des informations puisées à bonne source, l'intelligent jeune homme parvint à savoir que ces Indiens devaient se trouver campés sur les bords de la rivière Cibilo, dans la direction de la petite ville Gonzalès, à environ deux journées de marche de San Antonio de Bexar. La veille de notre départ, assez tard dans la soirée, je vis entrer chez moi, tout essoufflé, Francisco, qui m'annonça cette heureuse nouvelle, et après un long entretien, il me quitta à 10 heures et demie, en me promettant que le lendemain matin, à 2 heures, il serait à ma porte, tout prêt à partir.

En effet, à l'heure dite, le jeune Mexicain arriva chez moi monté sur un magnifique cheval moustingue dont j'avais entendu de loin les hennissements. Je n'ai pas besoin de dire que mes préparatifs étaient faits depuis plus d'une heure; le désir, l'impatience, l'anxiété, et ces mille émotions qui doublent la vie du voyageur aventureux m'avaient servi de réveil-matin. En un clin d'œil, je fus en selle, et nous partîmes après avoir traversé les rues désertes et silencieuses de San Antonio de Bexar. Nous passâmes à gué le fleuve San Antonio, un des plus grands du Texas, et nous nous acheminâmes dans la direction où, d'après nos renseignements, devaient se trouver mes Indiens. Nous gravîmes les hauteurs de la Casa de Polvere, dont les ruines grisâtres reflétaient les premiers rayons du soleil lorsque nous atteignîmes à leur sommet.

En descendant le revers de la montagne nous avions à nos pieds la vaste plaine boisée à laquelle l'arroya Salado servait comme de ceinture. Je fus frappé, en jetant les yeux sur cette immense étendue, du magnifique spectacle qui se déroulait devant moi : la verdure luxuriante



qui s'élevait de la plaine, inondée des rayons du soleil, l'air imprégné de cette poussière dorée qui est en quelque sorte la matérialisation de la lumière, au loin les lignes bleuâtres d'un horizon dont rien n'altérait la pureté, formaient une de ces grandes scènes de la nature devant lesquelles l'homme ne peut que s'incliner et admirer dans un silence respectueux.

Il était huit heures du matin lorsque nous arrivâmes dans la plaine; là le spectacle changea, mais sans être moins merveilleux et sans que les impressions qui remplissaient mon âme fussent moins enivrantes. Nous étions arrivés à la lisière d'un bois de chênes verts, acacias entremêlés de différentes espèces d'arbustes; les parfums sauvages qu'exhalait toute cette végétation puissante me procuraient de ces sensations de bien-être et d'abandon qu'on ne saurait exprimer, mais qui saisissent avec tant de force, qu'on serait incapable de s'y soustraire. Des fleurs, aux nuances les plus vives et les plus variées, s'élevaient du sein de cette verdure comme pour en relever la monotonie et fasciner l'œil de leur éclat chatoyant.

Le silence solennel qui régnait dans cette magnifique solitude n'était interrompu que par les cris aigus de quelques aras, qui s'envolaient effarouchés à notre approche, ainsi que par d'innombrables troupeaux de chevreuils et de daims qui, par leur course rapide et légère, frôlaient les plantes d'une certaine élévation.

Nous fîmes halte au milieu d'une sorte de clairière traversée par un petit ruisseau qui semblait nous inviter à nous reposer sur l'herbe qui lui servait comme de bordure. Nos chevaux, qui marchaient depuis plus de six heures, avaient besoin de se refaire; nous les laissâmes brouter l'herbe, tandis que nous prenions un modeste repas composé de galettes et de viande sèche que nous

arrosâmes de quelques verres d'eau coupée avec du whisky.

Après cette halte, qui dura environ une heure, nous reprîmes notre route. Bientôt le paysage changea, le bois devint moins touffu, la plaine n'était plus parsemée que de quelques moukas et de bouquets d'arbustes composés en grande partie d'une espèce d'aubépine en fleur. Une herbe épaisse couvrait le sol, des milliers de fleurs bleues, rouges et jaunes diapraient ce vaste tapis de verdure avec tant de régularité et une si admirable symétrie, qu'on eût dit que la main de l'homme avait passé par là, si toutefois ce n'est pas faire insulte aux magnifiques chefs-d'œuvre de la nature que de les comparer même aux plus belles productions du génie humain. Nous cheminions depuis près d'une heure à travers ce jardin enchanté; le pas de nos chevaux s'était ralenti; tout entier au spectacle que j'avais sous les yeux, et aux mille impressions auxquelles je me livrais avec délices, je laissais flotter les rênes sur le cou de mon cheval, lorsqu'un coup de feu vint interrompre ma rêverie. Je regardai autour de moi; Francisco avait disparu. Malgré ma résolution bien arrêtée de ne m'effrayer d'aucun des incidents qui pourraient signaler mon expédition, j'avoue que ma première impression fut une impression de crainte. Etais-je tombé dans une embuscade? Mon guide, prévoyant le danger, m'avait-il abandonné pour s'y soustraire? Les sauvages étaient-ils dans les environs? Ces suppositions et mille autres conjectures plus ou moins confuses traversèrent mon esprit avec cette rapidité et ce pêle-mêle qui caractérisent les impressions du cerveau lorsqu'il est atteint de quelque coup subit et imprévu. Heureusement cette disposition fâcheuse d'esprit ne dura pas longtemps, car, en suivant la direction d'où le coup était parti, j'aperçus



mon drôle poursuivant de toute la vitesse de son cheval un chevreuil qu'il venait de blesser. Il l'atteignit bientôt, et quelques instants après, il m'avait rejoint portant attaché sur la croupe de son cheval le trophée de sa victoire.

Après cet incident nous continuâmes à marcher en suivant toujours la direction qui devait me conduire au but de ma course. Le paysage était devenu plus accidenté ; nous eûmes à traverser quelques ravins, des collines assez escarpées, heureusement coupées par des vallons où la végétation reprenait toute sa vigueur. Aussi nos chevaux commençaient à être sur les dents, et il fallut songer à faire halte pour la nuit, car déjà le soleil était à son déclin, et ses derniers rayons n'éclairaient plus que la cîme des arbres et les lignes les plus saillantes des hauteurs voisines.

Nous nous arrêtâmes auprès d'un bouquet de chênes dont le feuillage touffu nous offrait un excellent abri contre la rosée trop fraîche de la nuit. Après avoir hôblé nos chevaux, pour qu'ils eussent le loisir de brouter la plus belle herbe qu'il fût possible de voir, notre premier soin fut de nous occuper du souper. Le chevreuil tué par Francisco nous offrit une pièce de résistance sur laquelle nous n'avions pas compté, mais qui méritait qu'on lui fît honneur. Après l'avoir dépouillé, dépecé et préparé avec toute l'habileté de l'écuyer tranchant le plus expérimenté, mon guide passa un quartier de l'animal dans une sorte de broche en bois que j'avais confectionnée moi-même sur les lieux, et dont l'extrémité fût plantée en terre devant un bon feu.

Les gourmets s'étonneront peut-être que nous ayons pu manger de la chair de chevreuil frais tué ; mais je puis leur donner toute satisfaction sur ce point : rare-

ment j'ai mangé du gibier aussi bon, et, pour me servir d'une expression très-usitée en Belgique, notre repas nous *goûta* fort à mon guide et à moi. Le soleil avait depuis longtemps disparu lorsque notre souper fut achevé; nos dispositions pour la nuit furent bientôt prises.

Cependant mon guide témoignait une certaine crainte de se coucher ainsi en quelque sorte en pays ennemi, car d'après son calcul les sauvages que nous allions chercher ne devaient plus se trouver à grande distance de nous; mais je le rassurai par quelques bons coups de whisky en sus de la ration obligée, et au bout de quelques instants, étendus l'un et l'autre sur l'herbe et enveloppés dans nos manteaux, nous dormions d'un sommeil aussi paisible que profond. Du reste nos corps fatigués par une longue journée réclamaient du repos, de sorte que le sommeil absorbait pour ainsi dire l'inquiétude et la crainte.

Le lendemain matin je fus le premier debout, et ce ne fut pas sans peine que je parvins à tirer Francisco de son sommeil. Enfin, après un déjeuner frugal accompagné du réconfortant ordinaire, un bon coup de whisky, nous nous remîmes en route à quatre heures du matin, avec l'espoir que la journée ne se passerait pas sans que je rencontrasse ces Indiens tant désirés. Comme je l'ai dit, c'était sur les bords de la Cibilo que je comptais les trouver; nous nous dirigeâmes donc vers le cours de cette rivière. A mesure que nous avancions, le terrain devenait de plus en plus accidenté, le paysage avait un aspect plus abrupt et plus sauvage. De temps en temps nous rencontrions sur notre route de grands arbres coupés et gisant sur le sol; il était facile de voir que tous ces arbres avaient été abattus pour en extraire le miel que les abeilles sauvages y déposent.

Les ruches se trouvent ordinairement dans quelque creux élevé du tronc de l'arbre. Les Indiens ont l'habitude d'allumer au pied un grand feu pour chasser les abeilles et prendre le miel sans danger. Francisco conclut des traces laissées par les sauvages que leur passage en cet endroit n'était pas très-récent; nous poursuivîmes donc notre marche sans aucun incident remarquable. La fatigue commençait à me gagner, et la chaleur, qui était accablante, amortissant la vivacité de mes impressions, je suivais machinalement mon guide auquel j'adressais de temps en temps quelque question insignifiante pour tromper mon impatience. Tout à coup je crus entendre, à une certaine distance, le hennissement d'un cheval. Francisco avait entendu le même bruit.

Nous nous arrêtâmes pour reconnaître de quel côté se trouvait l'animal. Presque en même temps le jeune Mexicain me montra un cheval blanc sur une hauteur, à une demi-lieue environ du point où nous nous trouvions. Le camp des Indiens ne doit pas être éloigné de là, me dit Francisco; c'est le moment, senor, de rassembler tout votre courage. Je le regardai fixement pour voir s'il parlait sérieusement, ou s'il voulait seulement m'éprouver. Le résultat de mon observation fut que maître Francisco était beaucoup moins rassuré que moi, et que je lui rendrais un très-grand service en le congédiant; je ne le fis toutefois que lorsque nous eûmes reconnu en effet le camp des Indiens. Sur le penchant dune colline dont le pied était baigné par les eaux de la Cibilo, s'élevaient un grand nombre de tentes, autour desquelles paissaient en toute liberté des troupeaux de chevaux et de mules. Francisco me quitta presque avant que je l'eusse congédié, et je me trouvai seul à environ 500 pas du camp.

J'avoue qu'en ce moment ma résolution fut sur le point de m'abandonner. Je me voyais seul au milieu de gens dont je ne connaissais ni les mœurs, ni la langue, ni surtout les dispositions, et qui pouvaient, on me l'avait dit assez souvent, me recevoir à coups de flèches. Mais ce n'était plus le moment de réfléchir ni de faiblir devant le danger. D'ailleurs la peur et le danger pouvaient être tant soit peu chimériques. Le plus sûr était de montrer de l'assurance et de la fermeté. Cette attitude impose toujours aussi bien à l'homme civilisé qu'au sauvage.

En songeant, j'avançais toujours; on m'avait aperçu du camp, et j'étais arrivé à la distance de 300 pas environ, mon cheval marchant au pas, lorsqu'un Indien vint droit à moi au galop en me criant: *Amigo! amigo!* Bien que ce sauvage eût son arc tendu et qu'il fût prêt à me tirer ni plus ni moins qu'un daim ou qu'un buffle, ces paroles me rassurèrent complétement sur ses intentions. Lorsqu'il fut tout près de moi je lui tendis la main en ami, et m'empressai de lui offrir quelques galettes de maïs, ainsi qu'un peu de tabac, qu'il accepta sans faire la moindre façon et avec infiniment de plaisir.

A l'aide de signes et de quelques mots d'espagnol qu'il parut comprendre (je dirai en passant que tous les chefs et quelques Indiens comprennent quelques mots de la langue espagnole), je le priai de me conduire auprès du chef de la tribu, qui se trouvait, fort heureusement pour moi, dans sa tente avec sa femme.

Je n'eus pas à me plaindre du premier accueil qui me fut fait au camp par les Indiens, mais je n'eus pas à me louer de la bienveillance de leurs chiens; peu s'en fallut que je ne servisse de pâture à ces animaux, chez lesquels n'a pas pénétré encore le sentiment des droits et des devoirs de l'hospitalité.



Je n'ai pas besoin de dire que toute la population du camp, hommes, femmes et enfants, vint se grouper autour de moi, et m'accompagna jusqu'à la tente du chef. J'étais pour ces sauvages un véritable objet de curiosité; les jeunes femmes surtout se montraient plus empressées encore que tout le reste autour de l'étranger; quelques-unes de celles-ci se risquaient même à toucher mes bottes, en souriant avec une grâce toute sauvage. Le moment était trop solennel pour que je songeasse à m'enorgueillir de la faveur dont je jouissais tout d'abord auprès du beau sexe de la tribu; seulement je répondis à leurs attentions en leur distribuant force galettes et une multitude de petits colifichets dont j'avais eu soin de me munir.

Le chef principal de la tribu, nommé Campo, était debout sur le devant de sa tente avec sa chère moitié; on venait de lui apprendre mon arrivée et il se préparait à me recevoir avec une certaine solennité. Après être descendu de cheval, je lui tendis la main très-amicalement et d'un air quelque peu protecteur; au fait, j'avais compris que j'étais en très-bonne position, et qu'il fallait en profiter pour gagner tout à fait les bonnes grâces du chef et des autres quatre chefs inférieurs de la tribu, ainsi que de tous les sauvages. Vint ensuite la présentation des cadeaux auxquels Campo se montra très-sensible : le whisky, le tabac, une paire de petits ciseaux, une petite glace, etc., lui allèrent au cœur.

A peine Campo était-il occupé à se mirer dans la petite glace que sa femme l'arracha brusquement de ses mains et se retira au pied d'un arbre pour se mirer à son tour avec une joie enfantine et grotesque. Entre temps, on m'avait engagé à entrer dans la tente; on me fit asseoir sur des peaux de buffle et de lion, et à l'aide de la

langue espagnole et de signes je commençai à lier conversation avec Campo. Ce chef avait une figure qui portait l'empreinte de la douceur et de la bienveillance, des traits réguliers, une taille élancée; en un mot, c'était un bel homme et qui, par son maintien, représentait admirablement. Il pouvait être âgé d'environ une quarantaine d'années. Eux-mêmes ne savent absolument rien de leur âge, quand on les interroge; à cet égard, ils ne savent pas ce que l'on veut dire. Les chefs de chaque tribu portent des noms qui se transmettent héréditairement à leur fils aîné; les simples sauvages, hommes ou femmes, n'ont point de nom. Campo me demanda d'où je venais, avec quelles intentions j'étais venu dans leur camp, et combien de soleils ou combien de lunes je comptais y passer. Le lecteur doit savoir que ces sauvages comptent les jours par les levers de soleil et les mois de l'année par les pleines lunes.

Le soir venu des feux furent allumés devant toutes les tentes, afin de préparer le souper, qui consistait pour tous en viande de chevreuil et de daim. Campo me fit partager le sien et m'indiqua ensuite une place à l'entrée de sa tente pour passer la nuit. Ses six chiens se couchèrent aux alentours. Décidément je commençai à soupçonner qu'on avait calomnié ces hommes encore à l'état sauvage; l'accueil qu'on me faisait ne ressemblait nullement à celui qu'on m'avait prédit.

Lorsque je fis savoir au chef que j'avais l'intention de passer quelque temps dans son camp, il n'en parut pas fâché, s'imaginant peut-être que les petits cadeaux ne feraient pas défaut. Quoi qu'il en soit, c'est grâce à l'hospitalité de cet homme que j'ai été à même de recueillir sur les Indiens quelques particularités qui, je l'espère, ne paraîtront pas sans intérêt.



Les Indiens Tankawaiz sont en général d'une stature ordinaire, leurs formes sont bien prises et régulières. Ils conservent sur leur visage ce caractère, type des anciennes races de l'Amérique septentrionale dont il ne reste plus que quelques rares échantillons parmi les tribus si nombreuses autrefois et si clairsemées aujourd'hui sur ce vaste continent. Le caractère particulier ne survivra pas aux envahissements continuels et progressifs de la civilisation.

Il est facile de prévoir qu'avant trois ou quatre générations il aura presque complétement disparu. Les femmes et les hommes de cette tribu ont les cheveux d'un beau noir lustré; ils ont l'habitude de les séparer sur le front par une ligne régulière de manière à les faire retomber à droite et à gauche sur les épaules. Tous les matins, les Indiens se teignent le corps avec du vermillon, et portent cette couleur éclatante pendue au cou dans une petite bourse en peau de chevreuil; ils rougissent également la ligne qui sépare leur chevelure, se teignent le bord des paupières, ce qui les embellit fort peu aux yeux d'un Européen et leur donne un air féroce et sanguinaire; enfin ils tracent avec cette même couleur, dont l'éclat a pour eux un charme inexprimable, diverses figures sur leur front, sous leurs yeux et sur leurs joues.

Plusieurs chefs, auxquels j'ai demandé pourquoi ils se barbouillaient de la sorte, m'ont dit que la couleur rouge était un excellent préservatif pour la peau contre le soleil; d'ailleurs ils attachent un très-grand prix à ce luxe de toilette; les jeunes femmes surtout s'y livrent avec une ardeur et une certaine coquetterie qui leur va à ravir.

Comme chez la plupart des Indiens de cette partie de l'Amérique, les hommes n'ont point de barbe; cette par-

ticularité et le soin que prennent les individus des deux sexes de dissimuler en quelque sorte leurs traits sous des couches de vermillon, établissent une sorte de ressemblance entre les hommes et les femmes, surtout aux yeux de l'étranger; mais les différences qui existent dans le peu de vêtements qu'ils portent font cesser toute incertitude.

Parmi les hommes il s'en trouve qui portent de temps à autre par fantaisie une sorte de pantalon en peau de chevreuil, qui couvre séparément chaque jambe jusqu'au haut de la cuisse, où il est retenu par une courroie qui entoure le corps. Les coutures extérieures sont garnies de franges de la même peau très-mince et d'une longueur de 8 pouces environ. Leurs pieds sont chaussés de souliers également en peau de chevreuil, cousus avec les boyaux de l'animal, et garnis d'une multitude de petits morceaux d'étain. Le bruit métallique que font ces ornements paraît être très-agréable aux Indiens; les semelles de cette chaussure bizarre sont en peau de buffle.

Les femmes ont pour se couvrir les épaules et la poitrine une peau de chevreuil percée au milieu pour donner passage à la tête; cette espèce de châle ou de dalmatique est ornée de larges lignes rouges et jaunes tracées tantôt horizontalement, tantôt verticalement, et d'un très-grand nombre de petits morceaux d'étain. Un petit jupon en peau de daim leur serre la taille et descend jusqu'à mi-cuisse; il est garni des mêmes ornements que le vêtement supérieur; leur chaussure ressemble à celle des hommes; seulement quelques-unes portent des bottines en peau peintes en rouge et en jaune. L'usage de ces vêtements constitue une espèce de luxe qui est loin d'être général. Le plus grand nombre des



hommes et des femmes ne portent d'autre vêtement qu'un lambeau chétif de quelque étoffe grossière qui leur entoure le milieu du corps. Les enfants, jusqu'à l'âge de 10 à 12 ans, sont entièrement nus. Pendant l'hiver, qui du reste est insignifiant au Texas, les Indiens se couvrent d'une peau de buffle qui est attachée sur la poitrine par une courroie; ni les hommes ni les femmes ne se couvrent la tête. Les premiers seulement portent sur le derrière une longue queue, tressée soigneusement, en crin de cheval ou de buffle. Cette queue s'attache aux cheveux de l'occiput, et descend ordinairement jusqu'aux mollets, à l'instar des Chinois; elle est ornée de différents objets : les uns y fixent des boutons de cuivre, des anneaux d'étain et de cuivre, de petits coquillages, etc., tandis que d'autres choisissent les plumes des plus beaux oiseaux du Texas. Ils portent également, mais seulement à l'oreille droite, un large anneau de cuivre auquel sont attachés des coquillages de différentes grandeurs, dont l'extrémité touche l'épaule.

Les femmes portent pour ornement des bracelets ainsi qu'un collier; ces objets de luxe sont composés ordinairement de petites baies rouges et jaunes, ou de corail et de verroterie.

Parmi les jeunes filles de la tribu, il s'en trouvait de très-belles; elles n'ont pour ainsi dire pas d'autre occupation que de conduire les chevaux et les mules de la tribu, deux ou trois fois par jour, à la rivière. Pour s'acquitter de cette besogne elles s'élancent sur l'un ou l'autre de ces animaux; et je me rappelle en avoir vu un jour jusqu'à quatre sur un seul cheval allant sans selle ni bride au grand trot, riant et chantant, ou pour mieux dire en criant, car littéralement le sauvage ne chante pas.

En s'approchant d'un camp d'Indiens l'on est saisi d'effroi par ces cris aigus, perçants et sauvages qu'on entend à grande distance, et qui se succèdent de l'aurore à la nuit.

Les Indiens choisissent de préférence, pour lieu de campement, le penchant d'une colline garnie de quelques arbres, à proximité d'un cours d'eau ; leurs tentes se composent de branches d'arbres fixées en terre et recouvertes le plus souvent de peaux de buffles, de chevreuils ou de bœufs sauvages, quelquefois aussi de larges feuilles superposées comme des ardoises, de manière que ni la pluie, ni les rayons du soleil ne peuvent pénétrer à l'intérieur. Ces tentes sont parfois adossées à un arbre qui leur sert d'appui ; elles sont de forme ronde et ont environ quatre pieds de haut sur six à huit de diamètre ; l'ouverture par laquelle on y entre est très-petite et d'un accès difficile.

Si la tribu quitte le lieu du campement pour se transporter ailleurs, l'on a soin d'emporter toutes les peaux qui couvrent les tentes en dehors comme en dedans ; la charpente seule reste debout, et indique ainsi, à tout venant, que des sauvages ont campé là.

Le mobilier de ces tentes se compose de quelques peaux de buffles, d'ours, de tigres ou de tout autre animal sauvage, des rares ustensiles de ménage, usités chez les Indiens, de leurs armes de guerre et de chasse, et, lorsque la famille a un enfant en bas âge, d'une espèce de petit berceau en roseaux réunis par des courroies. Cet objet est ordinairement suspendu à la partie supérieure de la tente.

Chaque famille occupe une tente particulière, et si la nuit on va visiter le campement de ces Indiens, on peut voir tous les individus composant une même famille

couchés pêle-mêle sur les peaux qui recouvrent le sol. Leurs chiens, au nombre de cinq ou six, dorment dans le voisinage de la tente. Je pense qu'au camp des Tankawaiz, il y en avait environ cent quatre vingt. Ces chiens, de grandeur moyenne, sont laids, ont tous la robe grise, le poil assez long, et accusent ainsi leur origine sauvage.

Pendant la soirée, en parcourant le camp, j'étais constamment obligé de me munir d'une longue baguette afin de me garantir contre les chiens de la tribu, et de les tenir ainsi à certaine distance. Nonobstant cette précaution, j'avais parfois des démêlés assez sérieux avec eux. Au fait, la plupart de ces animaux avaient bien de la peine à s'habituer à la vue de ma personne : ils me prenaient probablement pour un être étrangement diabolique, d'un extérieur tout à fait différent de celui de leurs maîtres. — Je me rappelle qu'une seule fois (je l'avoue ici à ma honte), me trouvant entièrement entouré et serré de près par une trentaine de ces quadrupèdes acharnés, je fus dans la dure nécessité de jeter des cris de détresse qui furent presque entièrement étouffés par les hurlements formidables de mes adversaires; cependant quelques Indiens sortirent de leurs tentes et s'empressèrent aussitôt de châtier ces agresseurs nocturnes, en leur lançant des pierres, des morceaux de bois ou d'autres objets qui leur tombaient sous la main, et parvinrent ainsi à me dégager, non sans peine, de cette attaque canine.

Ordinairement dans un de ces camps se trouvent une ou plusieurs tentes exclusivement occupées par des femmes; c'est une sorte de retraite pour les Indiennes qui ont perdu leur mari et qui n'ont pas d'enfants; ces tentes sont placées sous la protection de toute la tribu;

ainsi protégées, celles qui les habitent peuvent reposer en toute sécurité et vaquer aux occupations et aux loisirs permis à leur sexe. Je dois dire que le plus souvent ces tentes privilégiées et respectées sont habitées par des femmes auxquelles, vu leur âge avancé, le veuvage ne doit pas être un fardeau fort lourd à porter. Ces respectables Indiennes charment leurs ennuis par un usage immodéré de la pipe; aussi ces habitations de matrones sont de véritables tabagies. L'usage du tabac à fumer est d'ailleurs assez général parmi les Indiens des deux sexes; leurs pipes grossièrement fabriquées ont de trois à quatre pieds de longueur, le tuyau est en bois blanc et a l'épaisseur d'un pouce, la cheminée est en pierre grisâtre et molle, mais résiste très-bien à l'action du feu.

Le mariage parmi les Indiens Tankawaiz est entouré de fort peu de solennité; la plus grande simplicité préside à cet acte que l'on regarde comme si important dans les sociétés civilisées. Le jeune homme choisit sa fiancée parmi les jeunes filles de la tribu, il lui fait ses offres, et si celle-ci les accepte, les nouveaux époux se donnent mutuellement la main et courent au bois pour y couper les perches nécessaires pour élever leur tente. Lorsque celle-ci est construite et garnie de quelques peaux, l'on s'y installe et le mariage s'accomplit.

Cette absence de cérémonie dans le mariage est du reste particulière à toutes les tribus indiennes; mais, si la consécration des liens de la famille n'est entourée d'aucun prestige, ces liens n'en sont pas moins très-étroits parmi ces sauvages. L'homme ne cesse d'entourer la compagne qu'il s'est donnée *à la face des cieux*, comme disaient les saint-simoniens, de la plus vive tendresse, et cette affection se reporte sur les enfants. Sans vouloir faire honte à nos sociétés si avancées dans la civilisa-



tion, j'oserais dire que les instincts de la famille semblent, chez ces peuplades ignorantes et déshéritées, plus puissants et plus vivaces que chez nous.

Les femmes accompagnent rarement leurs maris à la chasse; elles restent le plus souvent au camp, occupées aux travaux de l'intérieur, qui consistent à tanner les peaux, à écorcher les animaux tués à la chasse, à rôtir les viandes, à confectionner les vêtements des membres de la famille et à couper des langues de viande pour les sécher ensuite au soleil. Cette viande est le fameux *carno secco*, qui est généralement connu de tous ceux qui ont voyagé sur le nouveau continent.

Les femmes indiennes ne sont pourtant pas étrangères aux exercices qui demandent de la souplesse et de la vigueur; ainsi elles montent fort bien à cheval, et sauraient au besoin le dresser aussi bien que les hommes.

L'éducation des enfants n'embrasse pas des détails bien étendus ni bien compliqués; leurs parents leur enseignent, dès que leurs membres ont pris un certain développement, à tirer de l'arc, à monter à cheval et à écorcher les animaux. Le rôle d'équarrisseur occupe une grande partie de la vie domestique de ces Indiens, et je dois avouer qu'ils s'en acquittent à merveille; ils se font un point d'honneur et d'émulation de dépouiller en un clin d'œil un buffle, un daim ou un chevreuil, sans que l'intérieur de la peau porte aucune trace de leur scalpel.

Les Indiens ne se nourrissent que du gibier qu'ils tuent à la chasse; le chevreuil et le daim forment la base essentielle de leurs repas. Lorsqu'ils ont abattu un de ces animaux, ils cassent les os des pattes sur une pierre pour en sucer la moelle toute crue et toute chaude encore; c'est un mets dont ils se montrent très-friands, les enfants aussi bien que les adultes. Ils ouvrent ensuite le

ventre de l'animal et en arrachent les entrailles, puis le déposent sur le devant ou sur la croupe de leur monture. J'ai vu plus d'une fois des hommes rentrer au camp avec deux ou trois chevreuils chargés sur leur cheval. Je ne parlerai pas de leur adresse à la chasse pour surprendre le gibier et le tirer lorsqu'ils l'ont fait lever; cette qualité n'est point particulière à telle ou telle race d'Indiens; dans tous les pays où l'habitude de la chasse est en quelque sorte devenue pour l'homme une seconde nature, on remarque cette habileté presque instinctive, cette adresse merveilleuse qui tiennent lieu de tout aux sauvages et fournit à tous leurs besoins. Les Indiens chassent tantôt à pied, tantôt à cheval, comme bon leur semble et selon la nature du terrain où ils se trouvent. Tous leurs chevaux sont des entiers *moustingues,* c'est-à-dire des chevaux sauvages, qu'ils savent dresser très-adroitement sans avoir recours à la méthode du célèbre Rarey. Ces chevaux sont admirablement bien faits, d'une excellente encolure, et ont une force et une souplesse de jarret incroyables.

Aucun accident de terrain, aucun obstacle ne les arrête lorsqu'ils sont lancés à la poursuite du buffle, du bœuf sauvage ou de l'ours.

Le plus intrépide coureur de *steeple-chase* serait effrayé des sauts et des bonds de ces animaux pleins d'ardeur et d'énergie. Ils sont de taille moyenne et ont la robe de nuances diverses; comme les chevaux privés leurs yeux sont très-souvent de deux différentes couleurs, l'œil droit blanc, l'œil gauche noir ou rouge; cependant la plupart ont les deux yeux blancs, brillants comme du cristal au soleil, d'un éclat extraordinaire, ce qui leur donne surtout un air sauvage et vif. Ils ne craignent ni les coups de fusil ni l'eau, et ils franchissent les plus

larges fleuves à la nage, avec une facilité étonnante. Il arrive rarement que la bête tirée par un chasseur ne soit pas frappée mortellement, et c'est presque une honte et un déshonneur pour un Indien que de manquer le but. L'usage des armes à feu est exclusivement réservé aux chefs; ceux-ci sont armés de fusils à silex à un coup, d'ancien modèle, et dont la crosse est ornée de petits clous en cuivre, arrangés de la manière la plus bizarre. Ils se procurent ces fusils, comme beaucoup d'autres objets, en tuant les rares voyageurs qu'ils surprennent. Les autres Indiens se servent de flèches dont la pointe est en fer très-tranchant, et qu'ils ont soin de tremper dans du poison quand ils se font la guerre. Ce poison consiste dans le jus d'une plante vénéneuse, généralement connue de tous les Indiens du Texas; quelques-uns ont aussi des lances très-longues et dont le fer est très-effilé; c'est surtout quand ils chassent à cheval qu'ils font usage de cette arme, qu'ils savent manier avec dextérité.

Quand l'Indien rentre au camp, au retour de la chasse, il confie sa monture à une jeune fille de la famille, et va se livrer au repos dans sa tente; pendant ce temps, les femmes sont occupées à préparer le repas, à dépecer les viandes et à suspendre aux arbres celles qui doivent être gardées pour le lendemain et les jours suivants. Quant aux enfants de la tribu, ils s'amusent à toute sorte de jeux; ils aiment surtout à se balancer à des courroies tendues à une certaine élévation du sol, à grimper aux arbres, en courant les uns après les autres, à se coucher sur les branches, etc.

Les sauvages sont généralement passionnés pour le bain, aussi vont-ils presque journellement, à l'heure où le soleil s'incline déjà vers l'horizon, se lancer dans les

eaux de la rivière, sur le bord de laquelle leur camp se trouve placé. C'est alors qu'hommes, femmes et enfants se livrent joyeusement à des évolutions vraiment dignes d'attirer les regards d'un Européen; quand parfois la fantaisie me prenait de partager le bain de rivière avec eux, de jeunes femmes se hasardaient quelquefois à venir me toucher la peau, la barbe et les cheveux. Cette indiscrétion naïve m'embarrassait, et alors je n'avais rien de mieux à faire qu'à me retirer en souriant, afin de m'y soustraire sans les fâcher.

Je me rappelle qu'un jour, me baignant dans les eaux limpides de la Cibilo, j'avais déposé mes vêtements au bord de la rivière, contre un arbre. Pendant que je jouissais de mon bain, une Indienne s'empara de mes bottes et essaya de les mettre. Mais elles étaient un peu trop grandes pour ses petits pieds. Aussitôt que je m'aperçus de ce manége, je me dépêchai de quitter la rivière et vêtu seulement de ma chemise, je me mis à courir après la larronne en lui réclamant ma chaussure. Elle, de son côté, me faisait comprendre par ses gestes qu'elle voulait absolument les garder. Bref, je fus obligé de les reprendre à mes risques et périls. En échange je lui offris deux boutons en cuivre jaune, avec lesquels elle rentra au camp toute joyeuse.

Une autre fois, deux Indiens voulurent à tout prix m'appliquer des figures avec du rouge au front et aux joues; mais je m'y opposai sérieusement, en faisant comprendre par des signes que chez nous c'était faire insulte à la nature que de se barbouiller ainsi; je ne les persuadai point et je dus m'esquiver le plus vite possible.

Les Indiens en général sont très-soumis à leurs chefs et leur obéissent sans murmures et sans objections; d'ailleurs ceux-ci n'abusent nullement de leur autorité,

haïssent le despotisme et l'arbitraire, ne veulent adopter aucun signe distinctif de supériorité, et restent en tous points et sous tous les rapports au niveau du simple sauvage. Le chef principal préside à tout ce qui peut intéresser le bien-être de sa tribu; c'est aussi lui qui choisit l'endroit et la place où le camp doit être établi, et, si au bout d'un certain laps de temps, il juge convenable, pour des raisons souvent connues de lui seul, de le transférer ailleurs, ses ordres ou plutôt ses désirs sont remplis avec la meilleure volonté du monde. Tous les chefs connaissent les abus que peuvent causer parmi les individus de la tribu l'usage des boissons fortes et ils les leur défendent strictement.

Lorsque les Indiens sont en voyage, qu'ils changent de lieu de campement, ou bien lorsque le mauvais temps les empêche de chasser, ils se nourrissent presque exclusivement de *carno secco*, dont ils ont toujours une assez grande provision. Il y a grande abondance de poissons dans toutes les rivières du Texas et dans les lacs et les étangs répandus sur la surface du sol; mais les Indiens n'en mangent pas. La viande constitue en tout temps et uniquement leur seule nourriture.

C'est probablement à cette circonstance qu'il faut attribuer leur force musculaire, qui est extraordinaire, et leur supériorité physique sur tous les autres sauvages.

Les Indiens savent parfaitement dissimuler leur pensée et mentir de toute façon pour atteindre leur but. En voici une preuve : j'avais un jour aperçu sous une tente une veuve déjà d'un certain âge, vivant seule avec sa fille, qui était âgée d'une quinzaine d'années. Cette jeune personne, d'une figure agréable et de formes élégantes, était réellement jolie. Outre ce don naturel, elle avait de la grâce et un charme dont je fus séduit.

Tous les soirs, je me dirigeais vers la tente qui abritait cette beauté sauvage; je m'asseyais à la droite de la jeune fille, tandis que la mère se plaçait à sa gauche, et je cherchais à lui faire comprendre par gestes et au moyen de petits cadeaux insignifiants l'attrait qu'elle m'avait inspiré. En ces matières, le langage est à la rigueur superflu. Les yeux et le cœur en disent assez. Bref, je ne tardai pas à voir que mes galanteries n'étaient pas dédaignées et que mes fréquentes visites l'intéressaient. Son cœur sauvage répondait déjà à mes avances. Je ne fus pas médiocrement fier de cette conquête. Cependant, au bout d'un certain temps, la veuve, jusqu'alors assez indulgente à notre égard, ne sembla plus envisager l'affaire si complaisamment, et je crus même voir qu'elle ne serait pas fâchée de me congédier.

J'appris bientôt qu'elle avait défendu à sa fille de me voir. Je dois dire en passant que les petits cadeaux offerts jusqu'alors à l'excellente mère avaient cessé, et pour une raison toute simple, c'est que ma petite provision touchait à sa fin. Ce serait ici le cas de rappeler le proverbe : « Les petits cadeaux entretiennent l'amitié. » Enfin, dépité de sa rigueur qui toutefois n'avait fait qu'augmenter sensiblement mon goût pour sa fille, je dus, pour mettre un terme à cette situation, recourir à un détour et m'en ouvrir à Campo, à qui je dis que cette jeune fille me tenait au cœur, mais que la mère s'opposait à mes vœux, et qu'il m'obligerait infiniment s'il voulait user de son influence sur elle et me la rendre favorable. Il répondit laconiquement qu'il ne s'y opposerait pas. Il ajouta pourtant que la mère ne tolérerait pas mes relations avec sa fille, de telles choses étant sévèrement défendues dans la nation, mais qu'il me répétait que lui, chef principal, ne les empêcherait pas, « pourvu, me dit-il, que vous me

donniez encore de votre plomb et de vos balles. » J'obtempérai à ce désir, croyant que tous les obstacles disparaîtraient; malheureusement, il n'en fut pas ainsi. J'avais la promesse de Campo, mais je n'eus que cela, et le soir même, arrivant tout joyeux à la chétive tente de ma maîtresse, je la trouvai vide et abandonnée. Ma déception fut égale à ma surprise. Je me perdis en conjectures. Que sont-elles devenues? me disais-je; quel parti ont-elles pu prendre? Vaines questions! Après être resté quelques minutes en face de la tente vide, debout, méditant sur l'aventure, je m'en retournai comme le renard de la fable, et j'allai me coucher.

Le lendemain, au point du jour, je n'eus rien de plus pressé que d'aller trouver Campo pour tout lui dire; mais il feignit de ne me point comprendre et d'ignorer où les deux femmes s'étaient cachées. Je sus plus tard qu'il leur avait lui-même conseillé ou plutôt ordonné de s'éloigner pour quelques jours du camp, jusqu'au moment où j'aurais quitté la tribu. C'est de cette façon que j'ai pu, ainsi qu'en beaucoup d'autres occasions, étudier à mes dépens les mœurs sauvages.

Pendant les migrations des tribus d'un lieu à un autre, les femmes, les enfants et les vieillards marchent à cheval au centre de la caravane. Les mères de famille qui ont de jeunes enfants les portent sur leur dos, placés dans de larges courroies qui s'attachent au-devant du corps.

Les Indiens conservent toujours une sorte d'ordre de bataille dans la marche de la tribu, et sont toujours prêts à repousser une attaque imprévue, de quelque côté qu'elle vienne. Un ou deux des chefs sont constamment en tête de la colonne pour lui servir de guide.

Je me suis trouvé dans une de ces migrations, et j'ai

pu jouir du spectacle curieux d'une de ces caravanes s'acheminant lentement à travers plaines, montagnes, rivières et forêts; j'ai remarqué alors que les Indiens ne suivent pas les rares sentiers qui sillonnent çà et là les vastes solitudes du Texas; ils suivent toujours la ligne directe; le soleil leur sert à s'orienter comme il leur sert à marquer les heures du jour. Le soir venu, la caravane s'arrête à un endroit convenable pour bivaquer, prend un repas, et se livre ensuite au repos pour continuer sa marche le lendemain à la pointe du jour.

Après le souper, les hommes et les femmes se rendent dans une grande tente commune pour se livrer aux plaisirs du bal et du concert, car l'un et l'autre de ces plaisirs se trouvent réunis dans cette espèce de casino banal, à l'érection duquel chaque chef de famille a contribué. Au centre de cette salle, qui a 15 à 20 pieds de diamètre, se trouvent les musiciens qui forment l'orchestre; leurs instruments consistent en une seule espèce de flûte de roseau, grossièrement faite, et à laquelle sont attachées des plumes de beaux oiseaux en guise d'ornements. Elle est, en général, d'une longueur de trois pieds. A celle-ci se joignent des calebasses remplies de petites pierres qui servent à marquer la mesure et un instrument composé d'un morceau de peau de buffle fortement tannée, attachée sur un large cercle en bois, non façonné, autour duquel sont suspendus de petits morceaux d'étain, et qui produit un vacarme et un bruit infernal.

A un signal donné cet orchestre commence à jouer, mais je dois avouer que les sons que j'ai entendus m'ont donné une bien faible idée de l'art musical parmi ces naturels; le son de nos plus grossières cornemuses est d'une mélodie ineffable auprès de celui que produisent leurs roseaux. Il faut croire que les Indiens n'en jugent

pas comme moi, car à peine les premières notes de cette musique extrêmement primitive frappèrent leurs oreilles, que les danseurs qui étaient à l'extérieur de la case ou de la tente, se mirent à sauter, à gambader, à se trémousser de toutes les façons avec des gestes et des attitudes qu'il serait impossible de décrire et qui auraient un grand succès, je n'en doute pas, sur les scènes de nos théâtres d'Europe. Cette danse était accompagnée de chants, de cris rauques ou aigus, suivant les impressions du danseur; ces cris ne tardèrent pas à former un concert beaucoup plus bruyant que celui de l'intérieur, et bientôt le son des instruments fut couvert par un tonnerre d'aboiements, de glapissements et de mugissements sauvages qui feraient frémir l'homme civilisé le plus téméraire.

En entendant ce vacarme qui n'a rien d'humain, je me suis dit plus d'une fois que nous avions encore fort à faire avant que nos bals de la Monnaie atteignissent pour le tapage le degré de perfection que j'admirai chez les Indiens Tankawaiz.

Les spectateurs de ces danses se tiennent presque tous dans l'intérieur de la case, assis autour de l'orchestre, dont les exécutants seuls restent debout. Ils prêtent une attention soutenue aux évolutions des danseurs, applaudissent à ceux qui se distinguent par leur souplesse et leur agilité. Ces spectateurs sont généralement de vieilles personnes auxquelles leur âge ne permet plus de prendre part à ces rudes ébats. Pour être admis soit comme acteur, soit comme spectateur à ces plaisirs publics, il faut avoir atteint l'âge d'homme; les enfants et les adolescents en sont exclus. J'ai assisté plus d'une fois à ces bruyantes soirées, et j'avoue que je n'aurais pas été fâché de me mêler aux danses des sauvages, si je n'avais

craint que ma gaucherie et ma raideur européennes ne m'eussent rendu la risée des autres danseurs et surtout des spectateurs.

J'oubliais de mentionner une particularité qui doit être pourtant signalée : l'entrain et l'ardeur avec lesquels les Indiens se livrent à la danse, l'exaltation de leurs chants et de leurs cris, l'ivresse enfin qui semble les posséder, sont l'effet d'un stimulant qu'ils prennent sous forme de petites baies rouges produites par un arbuste très-commun dans les forêts du pays. Le jus extrait de cette baie a une saveur âcre et mordante; l'exaltation qu'elle produit sur le système nerveux ressemble beaucoup à celle qui résulte de l'usage de l'opium ou d'autres matières narcotiques. Les danses se prolongent ordinairement jusqu'à une ou deux heures du matin, après quoi chacun rentre dans sa tente pour s'y livrer au repos.

En vivant parmi ces Indiens, j'avoue sincèrement avoir bien des fois regretté d'appartenir à la classe la plus civilisée de la race humaine, de ne pouvoir descendre à leur niveau; j'étais jaloux et envieux de leur bonheur, eux, toujours si insouciants, si gais, si bien portants, sans difformités physiques, vivant sans arrière-pensée, sans souci du lendemain, sans préoccupation de l'avenir : la mort du reste ne les effraie pas beaucoup, et ils ignorent complétement l'immortalité de l'âme. L'homme civilisé, au contraire, aux prises dès le berceau avec les besoins de la vie, sous l'influence d'une éducation presque toujours faussée et de préjugés ridicules, traîne une existence souvent malheureuse jusqu'au tombeau, si parfois, écrasé sous le fardeau de ses misères, le désespoir ou l'excès de ses souffrances ne le pousse pas au suicide.

Les Indiens atteignent généralement un âge très-avancé

et ne sont guère sujets à des maladies; ceci doit être attribué principalement à leur manière de vivre, qui est très-régulière et exempte de tout excès. L'excellente viande dont ils font usage, l'air pur et salubre qu'ils respirent, la chasse qui leur offre un passe-temps des plus agréables, ainsi qu'un exercice du corps très-salutaire, la liberté dans toute la force du mot, l'indépendance la plus parfaite et, ainsi que je viens de le dire, l'insouciance de la vie, tout cet ensemble fait naître en eux des sensations paisibles, un calme inaltérable, un bonheur que l'homme civilisé ne connaît pas.

La femme qui vient de donner le jour à un enfant va de nouveau vaquer à ses affaires quelques heures après son accouchement, comme si rien n'eût eu lieu; l'enfant, de son côté, ne réclame presque pas de soins. Sous ce rapport, l'Indienne est pour ainsi dire aussi favorisée que l'animal sauvage.

Quant à l'enterrement des morts, j'ignore absolument les usages pratiques en pareille circonstance, car je n'ai pas été à même de constater un seul décès pendant tout le temps que j'ai vécu chez eux.

Pendant mon séjour parmi ces Indiens, je remarquai que de temps à autre un certain nombre d'hommes de la tribu s'éloignaient furtivement du camp, et restaient jusque deux, trois et quatre jours dehors avant de revenir. J'ai pu connaître enfin les motifs de cette absence, en voyant un beau matin tous ces maraudeurs rentrer au camp avec un butin composé de toutes sortes de choses, entre autres d'un long fusil simple à piston, dont ils ne purent se servir faute de capsules, de deux beaux chevaux tout sellés, de fruits, etc. : tout cela provenait vraisemblablement de vols et d'assassinats.

J'ai déjà parlé de l'affection et de la tendresse des

Indiens pour leurs femmes et leurs enfants; cette tendresse se manifeste surtout lorsque quelque danger les menace; lorsque la guerre éclate entre deux tribus, toute la sollicitude du guerrier semble se concentrer sur les êtres qui lui sont chers pour les préserver de tout péril.

Les parents chérissent leurs enfants et en ont un soin tout particulier; je citerai ici un exemple qui le prouvera à l'évidence. J'avais l'habitude de flâner tous les jours à travers le camp des Tankawaiz, pour voir ce qui s'y passait, et pour troquer mes colifichets contre des objets appartenant aux sauvages, afin d'en former une petite collection, destinée à être offerte à quelque cabinet de curiosités en Europe. A mon retour, cette collection eut la bonne fortune d'attirer l'attention d'un souverain qui en fit l'acquisition.

Pour atteindre ce but, il fallait nécessairement me mettre en rapport tantôt avec des hommes, tantôt avec des femmes de la tribu ; j'entrais donc souvent dans les tentes, et me plaçais à leurs côtés pour traiter ainsi de mes affaires.

Un jour j'aperçus dans une tente où j'étais entré un petit châle de jeune fille; père, mère et deux enfants en bas âge étaient assis dans cette tente sur de belles peaux de buffle et de lion. J'offris, en échange de l'objet que je convoitais, un petit couteau et quatre boutons en cuivre, ce qui fut accepté; mais, au moment où le père me remettait le petit châle en question, une jeune fille d'une dizaine d'années se présenta à l'entrée de la tente, chargée d'une calebasse d'eau puisée à la rivière.

Aussitôt qu'elle vit quel objet je tenais entre les mains, elle se mit à pleurer et parut au désespoir. Tout d'un coup la mère se lève brusquement, s'élance de mon côté, et m'arrache le petit châle des mains. Presque aussitôt le

père me jette le petit couteau et les boutons à la figure, et je n'eus rien de mieux à faire que de m'éloigner le plus vite possible. Au lieu d'emporter une pièce de curiosité pour enrichir ma petite collection, j'emportais simplement un échantillon de mœurs indiennes.

J'ai parlé des qualités et des vertus des Indiens; je dois dire aussi un mot de leurs défauts et de leurs vices. Ils sont naturellement enclins au vol, au mensonge, à la fourberie et au meurtre. La haine chez eux est profonde et terrible, ils la gardent pendant des années, et ne reculent pas devant l'assassinat pour la satisfaire. C'est pour eux une affaire de tous les jours et innée dans leur esprit comme la rapine.

Il arrive fréquemment que des convois de marchandises, composés de plusieurs chariots, attelé chacun de dix ou douze bœufs, se rendant de Port-Labaca à San Antonio de Bexar, sont surpris par eux; ils tuent les conducteurs, s'emparent des marchandises et de tous les objets qui leur conviennent; ensuite ils brûlent les voitures vides sur place et laissent courir en liberté les bêtes de somme. Ce sont pour eux des razzias très-avantageuses et dont les auteurs sont parfois fêtés à leur retour au camp.

Tous les peuples primitifs qui sont encore éparpillés sur la surface du globe ont ces vices; c'est en quelque sorte un instinct; la civilisation seule pourrait l'effacer.

On chercherait vainement parmi ces sauvages la trace d'une croyance religieuse quelconque. Ils n'adorent ni idoles, ni fétiches, ni symboles, et je n'ai découvert chez eux rien qui fît soupçonner qu'ils crussent à l'existence d'un être suprême. Sous ce rapport ces pauvres gens m'ont paru au niveau de la brute.

Leur langage est presque aussi peu développé que

leurs sentiments religieux; il consiste en quelques sons gutturaux, qui ont entre eux une telle similitude qu'il faut être bien exercé pour saisir les nuances qui peuvent leur donner un sens différent. Il est vrai que le geste vient fréquemment et même presque constamment à l'aide de la parole, et l'on pourrait presque dire qu'il joue le principal rôle dans la conversation.

Après avoir vécu pendant quelque temps parmi les Tankawaiz, comme je voyais ma provision de colifichets entièrement épuisée (je l'avais échangée contre une foule d'objets très-intéressants), je commençai à songer sérieusement au moyen de quitter ces Indiens. Je craignais d'être assassiné en leur faisant part de mon départ, car de cette manière ils pouvaient s'emparer de mon cheval, de mon fusil double, de mes pistolets d'arçon, en un mot de tout ce que j'avais sur moi, donc il fallait nécessairement inventer une ruse ou un prétexte quelconque. Un soir, me trouvant seul avec le chef principal, Campo, qui m'avait donné jusqu'alors l'hospitalité avec ses bonnes grâces, je lui fis comprendre de mon mieux que je désirerais retourner le lendemain matin à San Antonio de Bexar, avec l'intention de revenir au bout de quelque temps avec une bonne provision de toutes sortes d'objets, surtout de petites glaces, de couteaux, de poudre, de balles et de sel. Le sel est très-recherché par tous les sauvages; ils en sont très-friands, et doivent cependant s'en passer une grande partie de l'année, car ils ne peuvent pas toujours s'en procurer.

Campo parut me comprendre et ajouter foi à mes paroles; il fut très-content de mes projets et me dit d'un ton joyeux : *Hombre, in quantos lunes usted revolvera a quia?* (Homme, dans combien de lunes reviendrez-vous ici?) Je répondis qu'en moins de deux lunes je serais de

retour dans sa tribu, laquelle, me dit-il, suivrait toujours, en changeant de campement, le cours de la rivière en amont.

Le lendemain, en me voyant faire mes préparatifs de départ devant la tente du chef principal, plusieurs Indiens, parmi lesquels étaient deux chefs inférieurs, les capitaines José et Oquinsé, venaient se grouper autour de mon cheval.

Au moment de me mettre en selle, je fus saisi d'un frisson nerveux qui aurait pu m'être fatal si l'on s'en était aperçu, mais je fis des efforts pour faire bonne contenance, et je partis après avoir cordialement serré la main de Campo et des deux autres chefs. En m'éloignant, je me retournai encore de temps en temps, pour leur adresser des gestes d'amitié, et, abandonné à moi-même, je retournai à Bexar, n'ayant devant moi ni route ni sentier, ce qui n'est pas chose facile pour un Européen. Cependant, à l'aide de ma petite boussole, je parvins à atteindre, après une marche de deux jours et demi, la petite ville de San Antonio de Bexar, et à l'heure qu'il est l'on m'attend peut-être encore au camp des Tankawaiz.

V

VARIÉTÉS SUR LE TEXAS.

San Antonio de Bexar, appelé par les Mexicains Bexar, est une ville mexicaine sur le territoire texien, à 330 milles de Galveston; elle fut bâtie par les Canariens. Il y a environ 172 ans, le roi d'Espagne y envoya des colons dans le but exclusif de peupler cette belle province du Mexique. Cependant les premiers habitants de cette colonie eurent bien des difficultés à vaincre : les Indiens massacrèrent souvent les individus qui s'occupaient à cultiver la terre, et menacèrent mainte fois la place d'une invasion; ils cernaient même la ville de si près que personne n'osait se risquer d'en sortir. Indépendamment des Indiens, les animaux féroces, très-nombreux dans ces contrées, déciment le bétail de telle manière que les malheureux colons se voient souvent obligés de conduire leurs troupeaux en lieu de sûreté pendant la nuit et de faire bonne garde durant la journée.

La ville compte environ 1,500 âmes; elle est assise dans une vaste plaine sur la rive gauche du San Antonio. Ce fleuve, qui fait, surtout à cet endroit, plusieurs

courbes très-bizarres, est assez rapide et va se jeter dans le golfe du Mexique. Quoique assez large, il n'est navigable que jusqu'à 125 mille anglais de son embouchure; au delà, on voit en plusieurs endroits, spectacle assez bizarre, de grands arbres s'élever au milieu de son lit. Sur la rive droite du Rio San Antonio, se trouve une espèce de faubourg composé de pauvres cabanes habitées exclusivement par des Mexicains qui communiquent avec la ville par un pont en bois. Ce pont ne peut servir qu'aux piétons, car il se trouve depuis quelque temps dans un état pitoyable; les poteaux enfoncés dans le lit du fleuve ont dérivé d'un côté, de manière que ce pont forme un plan incliné sur lequel le passant est souvent exposé à perdre l'équilibre. Au bout du faubourg, à proximité de la route qui conduit à Séguin, se trouve la forteresse Alloma, dont il ne reste que de hauts pans de murs couverts d'herbes et de ronces; cependant on s'aperçoit facilement que cette citadelle a été bâtie sur un plan aussi vaste que solide en pierres de montagne de toutes dimensions et non taillées, et dont la combinaison est assez remarquable. Dans l'intérieur, les murs sont couverts d'inscriptions et des noms des rares voyageurs qui visitent les restes de cette ancienne forteresse devenue célèbre par les guerres de l'indépendance.

San Antonio de Bexar, qui fut pris, saccagé et brûlé, vit une partie de sa population passée par les armes; des femmes furent outragées et maltraitées. Les rues ne sont ni pavées ni alignées; une partie de ses maisons sont bâties en pierres d'une architecture maure, les toits en sont plats et recouverts d'herbes; elles n'ont point de fenêtres, mais, en revanche, deux portes qui sans doute doivent y suppléer; les murs de ces maisons sont d'une épaisseur d'environ trois pieds.

La plupart d'entre elles ont un aspect sombre, bien fait pour influer fâcheusement sur les dispositions même insouciantes du voyageur qui les visite. Si nous ajoutons à ce genre d'habitations des huttes çà et là bâties en bois au moyen d'arbres de trois quarts de pied de diamètre fendus en deux, placés l'un à côté de l'autre, de manière que le plat est tourné vers l'intérieur, tandis que l'extérieur est couvert d'une terre glaise, et quelques maisons, mais en très-petit nombre, construites en briques d'une dimension colossale, ayant deux pieds et demi de long sur un pied et demi de large, confectionnées avec certaine terre bleuâtre qui se trouve non loin de la ville, jouissant d'une petite fenêtre, on pourra se faire une idée de cette cité isolée et très-éloignée de tout autre point habité.

Au milieu de cette ville, qui n'a pas même l'importance d'un grand village d'Europe, se trouve une grande place plus longue que large, au centre de laquelle est bâtie une jolie petite église toute blanche, avec une coupole et une tour dans laquelle sont suspendues des cloches fêlées qui rendent des sons étranges; cette église est entourée d'un mur de quatre pieds de haut, qui forme l'enceinte du cimetière planté d'arbres. Pendant mon séjour dans cette ville, l'intérieur de l'église a subi des changements et des embellissements assez considérables; par exemple, les notabilités de l'endroit y ont fait construire à leurs frais des bancs en bois de mosquitos. Avant cette époque, on n'y trouvait ni bancs ni chaises.

Je me rappelle, à ce sujet, un fait qui s'est passé il y a quelques années, et qui a causé quelque émotion parmi les habitants. Un des premiers négociants européens de la ville avait demandé en mariage une jeune Mexicaine sans fortune, mais d'une rare beauté; cette

jeune personne avait repoussé longtemps les assiduités de l'Européen, donnant pour motif qu'elle ne pouvait se donner à un étranger qui n'allait jamais à l'église et qui vivait absolument comme s'il n'avait pas de religion. Un beau jour, le malheureux jeune homme apprit de la bouche même de celle qu'il aimait cette fatale résolution; il ne perdit cependant point courage et se promit de la faire changer avant peu; dans ce but il fit venir un des deux menuisiers de la ville et lui fit construire, avec l'agrément du curé de la paroisse, un banc dans l'endroit le plus distingué de l'église. Ce banc j'ai été le voir, il était vraiment digne d'être occupé par la plus pieuse de nos Bruxelloises; ce n'est pas tout; notre amoureux y vint si souvent s'agenouiller qu'il aurait fait rougir les frères trappistes eux-mêmes. Tout semblait aller pour le mieux; la belle ayant appris que la conduite religieuse de son adorateur s'était modifiée dans un sens parfaitement en rapport avec la sienne, était parvenue à obtenir le consentement de ses parents qui, jusqu'alors, n'avaient pas voulu entendre parler de cette union.

Le jour de la célébration des noces était définitivement arrêté, et le futur mari s'attendait à voir naître l'heureux jour tant désiré; le prêtre avait été averti la veille; tout était préparé pour la célébration de ce grand acte, le plus beau de la vie d'un jeune homme; emplettes et cadeaux de toutes sortes avaient été faits par le futur avec une généreuse prodigalité; il ne restait plus à paraître que l'aube du jour fortuné. Mais, hélas! quel ne fut pas le désappointement de notre amoureux lorsque, arrivé devant la modeste demeure de sa fiancée, il s'aperçut que la maison était fermée; il craint de comprendre, il interroge, et voici ce qu'il apprend : pendant la nuit qui

devait précéder la célébration de son heureux hymen, toute la famille mexicaine s'était rendue silencieusement et sans avertir qui que ce fût à la Granja, située à 21 milles de Bexar. Voici les motifs de cette détermination :

La famille s'était réunie la veille, et l'on s'était demandé, quoique un peu tard, si le sort de la jeune fille serait suffisamment assuré en donnant sa main à un étranger dont on ne connaissait nullement les antécédents. La mère avançait que mainte jeune fille de sa nation avait été la dupe de pareils mariages contractés avec des étrangers qui s'en étaient allés après un certain temps d'union, abandonnant femmes et enfants; enfin, après un examen approfondi, il avait été décidé à l'unanimité que la jeune personne ne se marierait pas, et vers les deux heures du matin une charrette mexicaine, attelée de quatre beaux bœufs moustingues, était venue prendre toute la famille pour aller passer une dizaine de jours chez un proche parent à la Rantja (c'est ainsi que les Mexicains prononcent la Granja). Pendant que cette lourde charrette cheminait et faisait entendre au loin ses cris aigres et monotones sur les belles prairies de cette partie de la république, le malheureux fiancé était retourné chez lui sous le feu des plaisanteries des habitants de San Antonio de Bexar, peu rieurs cependant de leur naturel, mais qui avaient vu dans cette déconvenue le juste châtiment d'un manége religieux indigne d'un homme qui se respecte.

Mais il est temps de reprendre ma simple narration. San Antonio est à 240 milles de Rio-Grande, petite ville située à la frontière du Mexique, et avec laquelle il entretient des relations commerciales de contrebande. Ces relations sont, à la vérité, en souffrance depuis quelque

temps, à cause d'une multitude de brigands mexicains à cheval qui s'emparent des mulets des contrebandiers, et dépouillent ceux-ci des différentes marchandises dont ils sont chargés; or, quand le commerce de contrebande languit, on n'y fait point d'affaires, et tout se réduit alors au petit commerce d'échange à l'intérieur de la place.

Le commerce de San Antonio consiste principalement en peaux de chevreuils et de bêtes féroces : c'est pour ainsi dire l'industrie locale. Je dois ajouter que le voyageur, en arrivant à Bexar sans lettre d'introduction, a la faculté de s'y loger assez convenablement à l'unique hôtel qui s'y trouve. Cet établissement est tenu par un émigré italien, qui a l'avantage de parler presque toutes les langues et qui a le tact de deviner le contenu de toutes les bourses; il est donc prudent de convenir avec lui du prix en arrivant. Les armes belges sont bien demandées et se vendent très-avantageusement, surtout aux contrebandiers mexicains; les longs fusils simples conviennent mieux aux habitants de ces contrées que les fusils doubles; cependant j'ai vendu pour la somme de 90 à 100 francs des fusils à deux coups que j'avais payés à Liége 33 fr.; les pistolets d'arçon de grand calibre s'y placent aussi facilement : j'ai vendu à 50 fr. la paire de ces pistolets qui m'avaient coûté 18 fr. en Belgique; la poudre et les balles y trouvent également un débouché facile et lucratif. Quant au petit plomb, il serait absolument inutile d'en vouloir introduire comme article de commerce, ainsi que les pistolets de poche, vu que le Mexicain se sert uniquement de balles et qu'il considère le second article comme un jouet d'enfants; enfin les poires à poudre en corne se vendent avec gros bénéfices; je dois ajouter que, bien que les capsules y soient plus

en usage depuis les dernières années, la vente s'en fait toujours avec lenteur et en petite quantité à la fois.

Je conseillerais surtout aux émigrants qui se rendent au Texas d'avoir soin d'emporter avec eux une bonne provision d'objets de toilette, surtout en fait de chemises en couleur et couvertures en laine, car pendant quatre à cinq semaines de l'année le froid se fait vivement sentir, surtout aux endroits élevés du sol, et dans les plaines où il n'y a point d'arbres; il faut encore emporter d'Europe une bonne selle, bride, éperons, sadelsack, etc., car tous ces articles y sont rares et d'un prix exorbitant. Quant aux produits du pays, tels que riz, sucre, maïs, patates douces, miel, œufs, lait, etc., ils se vendent à un prix minime, ainsi que la viande de bœuf qu'on achète à raison de huit à dix centimes la livre, et dont la qualité est excellente.

En arrivant à Victoria, petite ville naissante située dans une magnifique plaine, entre Port-Labaca et San Antonio de Bexar, je devais nécessairement me fournir de montures pour explorer les vastes solitudes de cet immense pays; j'y fis donc l'acquisition de deux bons et beaux chevaux moustingues; l'un me fut vendu au prix de six piastres (1), l'autre en échange d'une paire de pistolets d'arçon que j'avais payée 16 francs. Les bons bœufs de trait sont infiniment plus rares et se vendent au prix de 25 à 30 piastres la paire. On rencontre parfois des charrettes attelées de dix ou de douze bœufs.

Le Mexicain de Bexar se nourrit avec des galettes de maïs, du lait de vache, des œufs et de la viande; il ne mange jamais de légumes. Il est naturellement sobre et forcé de l'être, car il cultive tout juste autant de maïs

(1) La piastre vaut cinq francs vingt-cinq centimes.



qu'il lui en faut pour vivre; il porte la majeure partie de ses vêtements en peau de chevreuil; il se couche sur des peaux de buffles, ou bien sur un matelas en *tillancia*; il possède pour tout ameublement une petite table, deux ou trois mauvaises chaises dont le siége est en peau de bœuf et quelques lourdes malles qui servent en même temps de garde-robe et de garde-manger; en un mot, il mène une existence qui ne paraît guère enviable. Du reste, il est assez heureux; se souciant fort peu des affaires du monde, il ignore parfaitement le confortable dont jouissent ses contemporains de l'ancien et du nouveau continent.

Les femmes de Bexar sont généralement très-jolies, de belle taille et de formes élégantes; leur démarche lente et fière impose aux étrangers qui visitent à des longs intervalles ces parages lointains et isolés; leur toilette est on ne peut plus simple; cependant elles se coiffent parfaitement entre elles, et font un cas tout exceptionnel de leur magnifique chevelure. Assises sur des nattes, elles passent la plus grande partie de la journée à se tresser les cheveux mutuellement. Les jeunes filles à marier, leur nombre dépasse de beaucoup celui des hommes, se défient des étrangers, parce que plusieurs d'entre elles furent la dupe de leurs galanteries et de leurs promesses.

La police est nulle dans ce pays, de sorte qu'on est obligé de se faire justice soi-même; mais il est évident que tout ceci changera par l'excellente idée que le gouvernement de Washington a eue, il y a quelques années, d'annexer le territoire texien à l'Union américaine. Sous le rapport de la salubrité on ne peut assez vanter cette belle contrée, située sous les 26, 27, 28 et 29me degrés de latitude nord, et là verdure y est presque éternelle.

A deux milles de distance de San Antonio se trouvent deux sources d'eau minérale dans un endroit pittoresque et très-boisé; nulle part au monde je n'en ai vu de plus pures et de meilleur goût; on peut dire qu'en général tous les fleuves du Texas contiennent de l'eau très-potable. Il est à présumer que le commerce de San Antonio de Bexar gagnera beaucoup dans l'avenir à cause de deux nouvelles colonies établies depuis quelque temps dans ces parages : l'une de M. Castro, nommée Castroville et dont j'ai déjà fait mention; l'autre d'une société allemande, appelée Neubraunsfels, et fondée par le prince de Salms, alors directeur de cet excellent et utile établissement qui est actuellement sous la direction du baron de Meissebach. La première est située à 28 milles anglais ouest de Bexar, sur la rive gauche de la Medina, rivière innavigable et qui quelquefois, dans la saison des pluies, monte de 24 à 30 pieds dans l'espace de 48 heures, de manière à rendre toute communication avec la rive droite impossible. Ce cours d'eau se jette dans le San Antonio à la hauteur de la Rantja di Padre. La seconde est placée à 30 milles est de San Antonio sur la Comal creek, qui se perd à peu de distance de là dans le fleuve la Guadelupe, navigable jusqu'à une certaine distance pour des bateaux de petit tonnage.

La colonie Neubraunsfels offre tous les avantages possibles aux émigrants; l'emplacement en a été bien choisi, et vaut infiniment mieux que Castroville. Elle possède, outre quatre pièces d'artillerie, un matériel considérable, composé de voitures à deux et à quatre roues, charrues, herses, bêches, et d'une multitude de bœufs de somme. Les colons y sont bien traités et bien soignés, et on pourvoit à tous leurs besoins pendant la première année. Un magasin de vivres est placé à Port-Labaca,

où des voitures bien attelées se rendent à courts intervalles pour transporter les subsistances nécessaires à la consommation. Les attelages sont toujours convoyés par des soldats à la solde de la Société, faisant partie de la compagnie de cavalerie légère formée par le prince de Salms; ils ont une espèce d'uniforme qui consiste en longues bottes, pantalon gris, blouse grise et chapeau de feutre blanc à larges bords surmonté par quelques plumes de dinde sauvage. Leurs armes sont un long sabre de cavalerie, une paire de pistolets d'arçon et une carabine de fabrique allemande portant l'inscription suivante : *Für die Auswandern in Texas.*

Un jour, après avoir passé la nuit dans leur camp à 84 milles de Gonzalès, j'ai eu le plaisir de voir manœuvrer cette belle compagnie avec une précision et un aplomb admirables. Le terrain appartenant à la colonie est, selon les connaisseurs, très-fertile et facile à défricher; le coton, le maïs, le seigle, etc., y réussissent parfaitement, de manière que l'avènir de cette colonie promet beaucoup, et ne laisse rien à désirer sous tous les rapports. L'émigrant actif et intelligent est sûr d'y trouver une existence honorable.

La casa de polvere (magasin à poudre) est située à 1 mille 1/2 dans la direction sud de Bexar, sur un promontoire assez élevé; c'est un bâtiment en ruine qui date, selon la tradition, de la même époque que la citadelle Alloma. Il figure un carré de hautes murailles d'une cinquantaine de pieds avec quelques ogives de différentes grandeurs; quant aux matériaux, ils sont exactement de la même espèce que ceux qui ont été employés à la construction de la forteresse dont j'ai parlé; un petit bâtiment également carré et d'une douzaine de pieds de haut sans toiture et sans porte, en est séparé d'une

huitaine de mètres; l'intérieur de cette bâtisse est couverte d'inscriptions, l'emplacement en est presque inaccessible à cause des broussailles qui l'obstruent. Un souterrain où personne n'oserait se risquer à descendre, et masqué par une quantité de plantes où foisonnent les serpents et où des sauvages se tiennent quelquefois cachés, est contigu à ce bâtiment. Ces ruines reçoivent la visite de tous les étrangers qui passent par Bexar, à cause de leur singulière construction, et parce qu'elles sont intimement liées à l'histoire du Texas.

L'eau potable est très-abondante, les magnifiques forêts offrent aux habitants le bois nécessaire à la construction de leurs maisons, ainsi qu'à la clôture de leurs terrains cultivés. Ensuite, ils y trouvent pour leur bétail les plus belles prairies naturelles qu'on puisse jamais admirer, où les bestiaux séjournent pendant toute l'année à cause de la douceur du climat. En un mot, le sol du Texas offre des ressources inépuisables aux colons; partout la végétation est d'une richesse étonnante; toutes les plantes appartenant aux zones tempérées y croissent; les riches forêts abondent en bois de sapin, de chêne vert, de mosquitos, de cèdre et d'autres espèces. Dans cette végétation vierge, on trouve également des plantes alimentaires, entre autres le mûrier, le pêcher, le pistachier et la vigne sauvage qui grimpe autour des grands arbres jusqu'à la hauteur de trente pieds et offre au voyageur ses énormes grappes noires, dont le jus est aigre, faute de culture, mais dont cependant les habitants font un excellent vinaigre.

Le territoire texien est coupé par d'immenses artères fluviales dont peu sont navigables aux navires d'un certain tirant d'eau, mais elles sont très-riches en poissons de différentes espèces; la tortue d'eau douce y est assez commune.

Le grand et le petit gibier y sont aussi très-abondants, surtout le daim et le chevreuil qu'on rencontre souvent par groupes de cent à trois cents. La dinde sauvage, la poule de prairie, la perdrix, le lièvre, le canard sauvage et la grue y pullulent; parmi les carnassiers je citerai le lion, le tigre, l'ours, le renard et le loup, qui, celui à robe noire surtout, y est de belle taille. Outre ceux-ci, on trouve dans les plaines du Texas grand nombre de chevaux sauvages qu'on attrape au lacet et dont la beauté et l'agilité sont admirables. Quand les Indiens sentent le besoin de renouveler ou d'augmenter leurs montures, ils vont à la chasse de ces quadrupèdes, une des plus curieuses et des plus agréables que je connaisse. J'ai eu le bonheur d'y assister une seule fois dans l'immense plaine de Goliad; huit chevaux et un poulain furent pris dès la première journée. Les sauvages y luttent d'adresse et d'agilité. Leurs lacets, d'environ 34 pieds de long, faits en crin de cheval, manquent rarement le but. L'Indien sait parfaitement bien dompter et dresser ces magnifiques animaux du désert, et en fait d'excellentes montures; quant aux buffles, on ne les rencontre que par petits groupes de cinq à douze à la fois; ils s'éloignent de tout endroit habité; on les tue avec des balles, des flèches et des lances, uniquement pour leur belle peau, car leur chair n'est pas mangeable.

La vie est donc facile et à bon marché au Texas; tout s'y trouve pour contribuer au bien-être de l'homme: beau climat, bons fruits, beaux chevaux, excellent gibier, poissons, moutons, cochons, bœufs et vaches de la plus grande beauté, des eaux limpides et potables, et la terre la plus fertile du globe. Ces choses réunies font du Texas un véritable Eldorado, avec des sites et des points de vue admirables que la plume ne saurait décrire et que

le pinceau aurait bien de la peine à retracer. Cependant, malgré cette belle nature et cette abondance, la vie est sombre et monotone au Texas; d'ailleurs, je ne vois d'autres amusements pour l'habitant de cette contrée lointaine que de monter à cheval et d'aller à la chasse. Cette dernière, il est vrai, lui offre des ressources inépuisables et pourrait être un puissant remède contre le spleen. Il se trouve par malheur au Texas un fléau terrible que l'habitant rencontre à chaque pas, et qu'il ne saurait vaincre : ce fléau, c'est le sauvage. Ces indigènes sont nombreux, disséminés par tribus nomades sur tous les points du pays, ils se font une guerre incessante, de tribu à tribu, de sorte que le rare voyageur et le paisible habitant sont toujours exposés à avoir des démêlés avec ces enfants de la nature. Je dois ajouter que personne au Texas ne sort de sa demeure sans armes, et qu'on y voyage à cheval avec un long fusil à un coup sur le devant de la selle et deux pistolets d'arçon à la ceinture; c'est ainsi qu'on traverse les vastes solitudes de cet immense pays, dont la population n'est que de cent quatre-vingt mille habitants, et le nombre des sauvages estimé à environ vingt-quatre mille, divisés en cinq nations ou tribus différentes.

Pendant que j'étais allé faire une visite chez les Indiens Lipanos sur les bords du Rio-Frio, que j'étudiais leurs mœurs et leur langue, que j'assistais à leurs danses, à leurs chasses et à leurs exercices à l'arc, je fus un jour très-surpris de voir approcher, vers les deux heures de relevée, dans la direction du camp, seize cavaliers appartenant à une de ces grandes tribus des Indiens Comanches, avec lesquels les Lipanos vivaient depuis plusieurs années en guerre, et par qui ils furent maintes fois inquiétés et contraints à combattre. Ils étaient arri-

vés à environ trois cents pas de notre camp quand l'alarme fut donnée; au bout de quelques minutes tout le monde fut sur pied : hommes, femmes et enfants couraient aux armes, accompagnés de tous leurs chiens, et se groupaient, avec leurs chefs en tête, pour riposter vigoureusement aux étrangers.

Ceux-ci s'avançaient toujours au pas de leurs chevaux, pendant que tous les préludes de guerre se faisaient au camp; deux Comanches se détachèrent de leur troupe et s'approchèrent en criant à tue-tête : *Amigo! amigo!* et en tendant les mains avec des gestes de paix et d'amitié. Ces deux Indiens délégués furent reçus par les Lipanos avec les signes de paix usités chez tous les sauvages; on y mit même un certain enthousiasme, car c'étaient deux chefs. Les quatorze cavaliers qui suivaient étaient tous parfaitement bien montés sur de beaux chevaux moustingues, et armés de flèches, de longues lances et de boucliers en peau de buffle, qui résistent à la balle. Les Comanches sont considérés comme les plus riches et les plus féroces parmi les cinq différentes races d'Indiens qui vivent au Texas.

Aussitôt entrés au camp, ils furent rejoints par les chefs de la tribu, auxquels ils manifestèrent le désir de faire la paix, et de vivre dorénavant en bonnes relations d'amitié avec eux, ce que les chefs Lipanos acceptèrent de tout cœur et avec une vive satisfaction, car c'était presque toujours au détriment des leurs qu'ils combattaient.

Donc, pendant la soirée du même jour, tous les préparatifs furent achevés pour célébrer dignement cette paix tant désirée, qui mettait fin à tant de pertes de part et d'autre. Après avoir hôblé et envoyé paître leurs chevaux à quelque distance du camp, les Comanches com-

mencèrent à se bâtir leur tente, d'une dimension extraordinaire, à environ cent pas des Lipanos, sur l'extrême bord du Rio-Frio. Cette tente, d'environ quatre pieds d'élévation et douze pieds de diamètre, fut couverte moitié en peaux de buffles, moitié en feuilles de moutas.

Au bout d'une demi-heure cette bizarre construction fut achevée, et occupée aussitôt; ensuite ils firent leur repas du soir, comme tous les autres sauvages, et vers les huit heures les grandes cérémonies commencèrent. Figurez-vous une douzaine de grands feux allumés devant la tente du principal chef Lipanos, nommé Castro, autour desquelles se groupèrent quelques centaines de sauvages, hommes, femmes, enfants et chiens, tous assis pêle-mêle, et vivement préoccupés de ce qui allait avoir lieu.

Les deux chefs Comanches furent placés en face des quatre chefs Lipanos, tous assis sur des peaux de buffles ou de lions; ensuite commencèrent des serrements de mains et des gestes plus ou moins bizarres accompagnés du mot *amigo, amigo* (ami). Pendant cette fête nocturne, les feux furent alimentés par des jeunes filles, et, après que la paix fut conclue, la musique et les danses commencèrent à jouer leur rôle dans cette cérémonie, qui se prolongea jusqu'à une heure du matin.

Le lendemain, à midi, les sauvages Comanches voulurent, à leur tour, honorer leurs nouveaux amis d'une brillante représentation masquée et travestie telle qu'on n'en voit guère en Europe. Cette fête grotesque parut amuser infiniment tous les Indiens, mais particulièrement les femmes. Les acteurs passèrent tous en file, et au petit pas de leurs chevaux, en suivant différentes directions à travers le camp. Les uns avaient fiché sur leur tête de belles plumes, s'étaient couverts d'une peau de

tigre et avaient le corps teint de trois différentes couleurs; d'autres avaient la tête surmontée de cornes de buffle, garnies de plumes enlevées aux plus beaux oiseaux du Texas, et à leurs longs cheveux noirs, tressés à l'instar des Chinois, pendait une peau de renard.

D'autres avaient toute la figure couverte en manière de masque d'une tête d'animal féroce quelconque; bref, il serait presque impossible de décrire exactement l'accoutrement et les costumes bizarres que ces Indiens avaient adoptés pour fêter dignement cette paix. Leur langue ne leur servait de rien, car l'idiome des cinq différentes races d'Indiens du pays diffère à ce point qu'une nation ne saurait comprendre l'autre; il fallut jouer la pantomime pendant toute la fête.

J'y assistais à demi caché parmi les assistants, blotti entre quelques Lipanos que j'affectionnais le plus, pour être à même d'observer scrupuleusement et à l'aise ce qui se passait, car pour un Européen tout cela était neuf et digne d'être vu. Après avoir passé deux jours dans le camp, les Comanches s'apprêtèrent à partir dans la matinée du troisième jour, pour se rendre ensuite avec la même mission auprès de la tribu des Indiens Kadoos, qui se trouvaient alors campés sur les bords de la rivière Medina, à quatre journées de marche de là.

Aussitôt que j'appris cette nouvelle, je me rendis en hâte auprès des chefs Comanches pour leur faire connaître mon désir de les accompagner dans cette excursion et leur promis de leur faire cadeau des quelques colifichets qui me restaient encore. A ces conditions, ils y consentirent. Le départ eut lieu vers les onze heures du matin; tous les Comanches, après avoir sellé leurs chevaux, se réunirent auprès de la tente du chef principal Castro, pour lui faire leurs adieux; quant à moi, j'en

fis autant, et, serrant la main de Castro, je lui promis de revenir un jour le voir et de lui apporter alors une multitude d'objets intéressants pour lui et pour sa femme, ce qui lui semblait causer infiniment de plaisir, tandis que la femme restait indifférente, sans témoigner le moindre contentement. Je dois dire que pendant tout le temps que je vécus parmi eux, elle ne me montra jamais la moindre bienveillance.

Nous quittâmes le camp Lipanos sous les plus heureux auspices; un brillant soleil dans un magnifique ciel bleu dorait toute la végétation déjà si riche de ces latitudes; des milliers de plantes en fleur répandaient leurs suaves odeurs, et le gazouillement d'une multitude d'oiseaux rehaussait l'éclat de cette belle nature. Il serait difficile d'exprimer exactement l'impression que ce spectacle fait naître dans l'esprit du voyageur européen. Pour lui tout est nouveau : arbres, plantes, fleurs, oiseaux, montagnes, vallées, etc.; les fleuves et les rivières qu'il est obligé de franchir à la nage lui font admirer les plus beaux poissons du monde, qui animent ces eaux par milliers, et qui suffiraient à nourrir plusieurs millions d'hommes.

Selon l'usage des Indiens, nous nous dirigeâmes en ligne directe sur un point convenu du Rio San Antonio, traversant tout : forêts, plaines, montagnes, rivières. Nulle part je ne découvrais de sentiers ou de traces d'hommes; seulement de nombreux troupeaux de daims et de chevreuils s'enfuyaient à notre approche et un grand nombre d'oiseaux que nous inquiétions par notre présence inattendue s'envolaient tout effarouchés à gauche et à droite de notre caravane.

Comme je l'ai déjà dit plus haut, les sauvages voyagent toujours en file, l'un après l'autre; les deux chefs de

notre petite troupe se trouvaient en tête de la colonne; c'était à eux de nous diriger; à cette fin, ils n'ont pas d'autre guide que le soleil; c'est leur boussole dans ces vastes solitudes, et c'est leur chronomètre pendant le jour, car ils savent aussi bien indiquer le temps sur cette pendule universelle que compter exactement les mois de l'année selon le nombre des pleines lunes. Ils sont doués d'un instinct qui les guide infailliblement dans leurs courses vagabondes et dans leurs observations. Pour eux point d'obstacles : ils se fraient un passage à travers les forêts les plus épaisses et les arbres les plus touffus, et ils découvrent aisément les bas-fonds et les étangs où se trouve l'eau potable.

Je me rappelle que nous descendîmes un jour, c'était le second de notre voyage, au milieu d'une vaste et épaisse forêt, plusieurs centaines de pieds pour aller chercher un endroit où l'on présumait qu'il y aurait de l'eau; chemin faisant, je reçus un petit arbre mort sur l'épaule droite, je me dégageai aussitôt en le faisant retomber sur la tête de mon cheval, qui se cabra sous ce fardeau inaccoutumé et causa ainsi une halte involontaire des cavaliers qui suivaient. Après avoir repris notre course, nous arrivâmes enfin au bas-fond.

C'était l'oasis que nous cherchions avec tant d'impatience, car hommes et chevaux sentaient le besoin de se rafraîchir et de se refaire. Mais quel ne fut pas notre désappointement en trouvant le fond entièrement vide et séché par l'ardeur du soleil. Nous fûmes donc obligés de remonter, tout désappointés, par l'étroit passage que nous nous étions frayés si péniblement à travers le bois. Un silence absolu régnait parmi les cavaliers; pas une parole, pas un geste n'animaient notre fatigante ascension; enfin, arrivés au niveau du sol, il fallut s'arrêter quelques minu-

tes pour laisser reprendre haleine à nos chevaux, complétement mouillés par la transpiration. Ensuite, sur un signal donné par un des chefs, la petite colonne s'ébranla, et nous traversâmes encore pendant environ deux heures la forêt avant de déboucher sur un de ces terrains à demi boisés qu'on rencontre si souvent au Texas.

Figurez-vous un sol couvert du plus beau gazon émaillé de mille et mille fleurs aux nuances vives et éclatantes, des arbres de différentes espèces éparpillés sur ce beau tapis, parfois très-symétriquement groupés en rond et en ovale, absolument comme si la main d'un jardinier l'avait fait; souvent on se croirait dans un beau verger de la Belgique, tellement certains arbres ressemblent, par leur forme, aux pommiers et aux poiriers d'Europe. Toute cette belle nature est animée par une multitude d'oiseaux au plumage le plus vif et le plus varié. Cette luxuriante végétation règne parfois sur un terrain légèrement accidenté, avec des points de vue admirables et qui troublent tellement l'imagination que je croyais mainte fois découvrir derrière une butte boisée ou un massif d'arbres une maison de campagne avec toutes ses beautés. L'âme est singulièrement impressionnée en face de ces incomparables merveilles; aussi de temps en temps je levais les yeux vers le ciel pour rendre hommage à l'auteur de tant d'admirables choses.

Partout la vigne sauvage parasite grimpe le long des arbres, et étale pendant la saison ses énormes grappes, qui causent toujours une certaine déception à l'Européen novice, car le raisin, comme je l'ai déjà dit ailleurs, en est aigre et désagréable au goût. Cependant, j'ai lieu de croire que par une bonne culture on pourrait facilement l'adoucir et le rendre bon; la nature a fait le premier pas, c'est à l'homme de faire le reste. Elle a créé la



matière, et la créature possède les moyens de l'appliquer à son usage.

Vers trois heures de l'après-midi, nous touchâmes à un grand ruisseau dont les bords sont délicieusement ombragés par des arbres parés de la plus riche verdure; c'était *l'arroya Salado,* dont les eaux sont limpides et très-fraîches. Le lecteur comprendra facilement le bonheur que chacun de nous éprouva à la vue de ce ruisseau; aussi des cris sauvages, en signe d'allégresse, furent poussés par tous les Comanches, et en quelques instants, hommes et bêtes s'en donnaient à cœur joie. Nos chevaux furent dessellés et hôblés, pour pouvoir brouter à l'aise; cette besogne finie, deux grands feux furent allumés, auprès desquels deux chevreuils, que quelques-uns de nous avaient tués, furent embrochés et rôtis pour notre dîner. Pendant que quelques Indiens s'occupaient à préparer ce repas champêtre, d'autres, en chassant aux alentours, découvrirent un nid d'abeilles dans un arbre fortement creusé. Ce fut pour nous tous une heureuse trouvaille, car une quantité considérable de miel en fut extrait. L'abeille sauvage est répandue dans toutes les parties du Texas, et fournit un miel blanc et délicieux. Elles bâtissent leurs demeures dans des arbres creux, et à une certaine hauteur du sol, sans doute pour se mettre ainsi à l'abri des animaux malfaisants.

Aussitôt que le Texien, ainsi que le sauvage, découvre un nid d'abeilles, il commence par allumer du feu au pied de l'arbre, et pendant qu'on alimente ce foyer on entame l'arbre avec un objet quelconque à l'endroit où doit se trouver le miel. Quand l'ouverture pratiquée dans l'arbre est suffisamment large, et que toutes les abeilles ont été chassées ou suffoquées par la fumée, on commence à en extraire le précieux liquide, qu'on recueille ordinaire-

ment dans des peaux de chevreuil ou tout autre objet propre à le contenir. Le miel est une grande ressource pour l'habitant de cette contrée ; en le mêlant à la farine du maïs, il en fait un pain doux, d'un goût exquis et à la fois sain et nourrissant. Quant aux sauvages, ils le mangent sans le mêler à d'autre matière et le donnent en friandise à leurs enfants.

Comme nous avions tué, dans l'espace de quelques heures, trois chevreuils et deux daims, il fut décidé, d'un commun accord, d'établir là notre bivac pour la nuit et de nous préparer une ample provision de *carno secco*. Après m'être restauré assez confortablement avec d'excellente viande et un miel comme on n'en trouve pas en Europe, je fis, en société des deux chefs Comanches, une promenade tout le long du ruisseau, et vers la brune tout le monde s'étendit sur le sol, les uns la tête adossée à un arbre, les autres en pleine prairie. Quant à moi, je me couchai un peu à l'écart, au bord de l'eau, la tête contre un gros chêne. Selon la mode du pays, la selle de chaque cavalier lui sert d'oreiller, comme l'herbe de matelas.

Bref, après avoir passé une nuit très-paisible, nous fûmes sur pied le lendemain à l'aube du jour ; nous mangeâmes un morceau à la hâte, et après avoir rempli le gourdes d'eau fraîche, la colonne mit le cap sur le fleuve San Antonio. Nous parcourûmes pendant toute la matinée un pays aux trois quarts boisé. A l'heure de midi, nous faisions halte sur la lisière d'une forêt, auprès de laquelle nous avions la bonne fortune de rencontrer deux grands étangs qui contenaient de l'eau en abondance, mais tant soit peu trouble et saumâtre. J'y tuai d'un coup de fusil un crocodile de belle taille. Ce saurien est assez commun dans cette partie de l'Amérique sep-

tentrionale. Les habitants ne se servent de la peau de cet animal que pour en couvrir leurs malles, afin de les rendre imperméables.

Nous restâmes environ deux heures en cet endroit, avant de nous engager dans le bois qui se trouvait devant nous; après une course fatigante de cinq quarts d'heure dans ce bois épais, nous arrivâmes dans une magnifique plaine sans arbres, qui s'étendait à perte de vue, et dans laquelle nous fûmes obligés de passer la nuit sans rencontrer une goutte d'eau et sans pouvoir dormir à cause d'un grand nombre de loups qui nous approchèrent d'assez près et qui nous inquiétèrent pendant la nuit, au point d'être obligé de leur tirer de temps à autre un coup de fusil, afin de les tenir à distance. Cette bande de carnassiers nous força à nous mettre en selle avant le jour, et vers les huit heures nous nous arrêtâmes quelques instants auprès d'un petit bassin d'eau assez plein pour rafraîchir hommes et chevaux.

Vers les onze heures du matin, l'aspect du pays changea assez brusquement; il devint de nouveau boisé et partant moins monotone que la plaine que nous venions de quitter. C'était le troisième jour de notre voyage, et l'un des plus rudes de ma vie, car pendant cette journée j'avais remarqué une certaine froideur de la part des Indiens à mon égard, et j'en conçus l'idée qu'ils avaient formé le plan de m'assassiner au premier moment favorable. Je formai la résolution de prendre la fuite et de m'esquiver pendant la nuit suivante, si toutefois on me laissait la vie jusque-là.

Vers le crépuscule nous découvrîmes un maigre filet d'eau très-claire qui serpentait en murmurant à travers la prairie sur un fond pierreux; quelques gros chênes, éloignés de quelques toises les uns des autres, abri-

taient des oiseaux nocturnes qui faisaient entendre leur cri lugubre et sonore. C'est là que nous allions camper la nuit. Je tâchai de m'isoler autant que possible de mes compagnons de voyage, et m'étendis à portée de flèche du plus rapproché de moi. Vers les dix heures, quand je crus tous les sauvages profondément endormis, je jetai sans faire le moindre bruit la selle sur mon cheval, que j'avais eu soin de tenir à ma portée, et m'éloignai furtivement du bivac, dans la direction de Bexar, d'où je présumais qu'une distance de 70 milles anglais me séparait. Mon unique guide pour effectuer ce trajet fut une petite boussole qui ne me quitta jamais et que je portais en guise de montre. C'est grâce à ce petit objet qu'au bout d'une nuit et deux jours de voyage à travers plaines et forêts, j'arrivai épuisé de fatigue sur le fleuve San Antonio, à un quart de lieue de l'*Arantja di Padre,* modeste plantation mexicaine, située auprès dudit fleuve, à une journée de voyage de la ville de Bexar.

Il faisait nuit depuis longtemps quand j'approchai de cette habitation ; trois gros chiens commencèrent à faire un vacarme diabolique à l'intérieur de l'enclos palissadé, avertissant ainsi leurs maîtres de ma présence. Ceux-ci s'empressèrent aussitôt de venir à ma rencontre pour m'offrir l'hospitalité de la façon la plus aimable, et j'en usai largement, car j'avoue que l'esprit et le corps réclamaient chez moi quelques soins et surtout du repos. La fille de la maison, jeune Mexicaine d'une tournure charmante, aux yeux noirs et passionnés, aux cheveux abondants et de couleur d'ébène, à la bouche petite et embellie d'un doux et éternel sourire, en un mot, une beauté capable de faire damner un évêque, me servit un souper composé d'œufs, d'un quartier de dinde sauvage, de galettes de maïs, de miel et de lait. Après quoi j'allai me coucher

dans un hamac suspendu dans les galeries de la *Granja*.

Le lendemain, après le déjeuner en famille, je repris ma route pour San Antonio de Bexar, où j'arrivai sain et sauf dans la soirée du même jour et où mon arrivée causa une certaine sensation, vu le bruit qui y était répandu depuis quelque temps que j'avais été massacré par les naturels du pays. Comme je comptais plusieurs amis dans cette petite ville, j'y séjournai de nouveau pendant quelques semaines, avant d'entreprendre mon voyage pour Galveston où j'avais des affaires à régler.

Après avoir vainement cherché quelque compagnon de voyage, je partis seul; d'ailleurs, c'était une route que j'avais déjà parcourue lors de mon arrivée dans le pays. Un beau jour, à deux heures du matin, je quittai ce poste avancé dans le désert qui me laissait tant d'heureux souvenirs, et, au bout de trois jours, j'atteignis l'endroit appelé : *Butte de Goliad,* où se trouvent deux établissements agricoles et une station militaire. A l'époque où je me trouvais au Texas, toute l'armée texienne consistait en quatre-vingts cavaliers, disséminés sur trois points différents du territoire de la République. Ils étaient armés d'une carabine et d'un excellent revolver à six coups, provenant d'une fabrique de Boston. Ils étaient continuellement en campagne, et exposés ainsi aux intempéries de l'air. Ces quelques hommes rendaient pourtant de grands services aux habitants, et faisaient de temps à autre de grandes razzias et de terribles massacres parmi les sauvages, qu'ils harcelaient souvent pendant des journées entières. Enfin, leur bravoure fut connue de tous, particulièrement des Indiens, et le nom seul du capitaine Hays, qui commandait le corps, leur causait une vive terreur. Ce jeune chef conduisait ses hommes au combat avec un sang-froid et un talent admirables. Souvent il arriva

que trente-cinq des siens combattirent avec succès une tribu d'Indiens au nombre de six à sept cents. Avant d'être armés du revolver, ils n'avaient outre la carabine qu'un seul pistolet d'arçon à silex, et les Indiens, sachant très-bien qu'ils n'en pouvaient tirer qu'un seul coup à la fois, se hasardaient dans mainte occasion à se ruer en masses serrées sur ces vaillants soldats, immédiatement après que ceux-ci avaient lâché leur coup, ce qui rendait parfois la position très-critique et décimait leur petite troupe. Heureusement le revolver mit tout d'un coup fin à ces escarmouches sanglantes. Dès lors un nouveau système de combattre fut mis en pratique et causa souvent aux sauvages, surtout pendant les premiers jours, des pertes considérables. Le revolver dut produire un effet assez singulier sur les Indiens la première fois qu'ils se virent exposés au feu d'une demi-douzaine de coups de pistolets presque sans interruption ; ils ne savaient absolument qu'en penser et ils devaient croire évidemment que chaque soldat s'était métamorphosé en diable, s'ils avaient eu connaissance de l'existence de ce rusé coquin. Le détachement campé à la Butte de Goliad, promontoire situé sur la rive gauche du fleuve, presque en face de la ville du même nom, comptait seize cavaliers avec leur commandant.

Je fus reçu très-cordialement dans leur camp hospitalier; le chef me demanda d'où je venais et vers quel point j'allais me diriger; à quoi je répondis que je me rendais à Port-Labaca, afin de m'y embarquer pour Galveston, mais que j'avais le désir, avant de continuer mon chemin, d'aller visiter la ville déserte de Goliad, située sur la rive droite du San Antonio.

Il me répondit que cette visite était aussi faisable qu'intéressante, mais toutefois plus ou moins dangereuse,

puisqu'il fallait franchir à la nage le fleuve qui, outre sa largeur considérable, a un courant très-rapide et redoutable. Ensuite de nombreux et grands serpents se tenaient dans les rues de la petite ville abandonnée. Après tout, il me recommanda la plus grande prudence. Malgré ces divers obstacles, je ne voulus pas reculer; du reste, ma décision était prise depuis longtemps, et je voulais l'exécuter à tout prix.

Après avoir passé la nuit à la belle étoile, en société de mes nouvelles connaissances, je me remis en route de grand matin, par un temps magnifique; un soleil radieux ne tarda pas à faire resplendir le beau paysage que j'admirais déjà au loin. Arrivé à deux portées de fusil du fleuve, j'allai visiter l'ancien magasin à poudre, bâti à la même époque que la ville. C'est un bâtiment qui ressemble à tous les anciens magasins à poudre en Espagne; il est très-délabré sur tous les points; le mur qui l'entoure est seul resté debout. En entrant dans cette enceinte par une des deux portes qui donnent accès à la poudrière, mon cheval hésita et recula de manière à être obligé de lui donner de l'éperon. Je pense que l'excellent animal avait encore plus peur que son maître. Le chemin, en effet, n'était pas bon. Imaginez un fouillis de mauvaises herbes d'une hauteur d'environ quatre pieds, parsemé de grosses pierres qui rendaient le terrain extrêmement inégal et difficile.

Après avoir parcouru la distance de quelques toises, le monceau de ruines devint tel que je jugeai prudent de rebrousser chemin, ce que je fis en me dirigeant en droite ligne vers le fleuve, que je passai péniblement à la nage. Bien que mon cheval fût excellent nageur, le courant nous poussait avec une telle violence que nous n'arrivâmes à la rive droite qu'à environ dix minutes de distance au-des-

sous de notre point de départ. Aussitôt je mis pied à terre pour desseller le pauvre animal qui était tellement exténué de fatigue qu'il refusa l'abondant fourrage qui lui montait jusqu'à mi-jambe. Quelques instants après il se coucha.

Le lecteur comprendra facilement mon inquiétude croissante; la raison en était toute simple : si je perdais ma monture je risquais beaucoup de perdre la vie n'ayant plus le moyen de regagner la rive opposée. Réflexions faites, je rassemblai tout mon courage et me mis aussitôt en train d'étriller et de bouchonner mon cheval avec des herbes sèches, ce qui parut le soulager; je continuai cette besogne pendant un quart d'heure, et le résultat en fut tellement satisfaisant qu'il se releva bientôt, et mangea l'herbe comme si de rien n'était. Après un repos d'environ cinq quarts d'heure, la bête ayant eu le temps de se refaire, je me remis en route pour atteindre la ville, qui est placée sur une certaine élévation, à quatre cents pas du rivage.

En arrivant aux premières maisons qui, au nombre de cinq, forment une espèce de faubourg, je m'arrêtai quelques instants pour contempler ces légères constructions, les seules que j'y ai vues en bois; ensuite j'entrai dans la ville, qui possède une assez belle et large rue, à laquelle aboutissent deux autres rues plus petites.

L'église, bâtie dans un style des plus simples, est surmontée d'un élégant petit clocher; les portes en étaient fermées, et un morne silence régnait autour de ce temple délaissé, naguère si animé par les fidèles du lieu. Je parcourus la grande rue dans toute sa longueur; les maisons en sont parfaitement conservées, du moins au dehors. L'architecture espagnole y domine.

Je remarquai plusieurs portes et fenêtres ouvertes, et



cela agit singulièrement sur mon imagination. Je m'attendais à chaque instant à en voir sortir un être vivant quelconque; cependant il n'en fut rien, tout resta silencieux et désert. J'aurais voulu pour beaucoup pénétrer dans une de ces demeures, mais j'avoue franchement que le courage me manqua.

Les rues sont sans pavés et entièrement couvertes de mauvaises herbes. Mon cheval s'y enfonçait j'usqu'au ventre et j'étais obligé de rester constamment en selle, à cause du grand nombre de serpents.

Il serait presque superflu de vous dire que mon esprit était alors absorbé dans des idées mélancoliques et sombres. Je méditais sur le triste sort que les malheureux habitants de Goliad avaient dû subir en 1841 lorsqu'une forte tribu d'Indiens Comanches, entourant soudain la ville pendant la nuit, enfonça les portes des maisons et massacra hommes, femmes et enfants. Toute la population fut anéantie par ces barbares, excepté quelques hommes jeunes et vigoureux qui eurent le bonheur d'échapper, grâce à l'obscurité de la nuit. On compte que, sur les 2,000 habitants que contenait la petite ville, 140 seulement purent se saúver. Dans ce nombre se trouvaient quelques femmes. Pendant plusieurs jours les sauvages occupèrent la ville pour achever entièrement leurs victimes, leur pillage et leur œuvre de destruction. Après l'exécution de ce terrible drame, ils se retirèrent et furent bientôt remplacés par les loups qui dévorèrent les cadavres étendus pêle-mêle sur le sol. En quittant la ville, je me retournai encore de temps en temps sur mon cheval pour voir si je n'étais pas suivi; mais nulle ombre d'être humain ne parut.

En retournant au bord du fleuve, je m'arrêtai de nouveau au moins un quart d'heure avant d'entreprendre le

passage pour lequel j'avais à lutter contre les mêmes difficultés qu'au matin. Je parvins heureusement sur l'autre rive et je me dirigeai vers un groupe d'arbres, où j'allai me coucher un peu après avoir mangé quelques galettes de maïs et un peu de *carno secco*. Ce modeste repas achevé, je repris gaiement ma route pour Victoria, où j'arrivai le lendemain, vers trois heures de relevée, ayant dû passer la nuit dans la prairie, auprès d'un petit étang d'eau potable que j'avais trouvé, grâce à l'intelligent animal que je montais. Il semblait réellement flairer à distance le précieux liquide, et voulait toujours se diriger vers l'endroit où son admirable instinct le poussait. Aussi les Indiens laissent-ils parfois aller à volonté leur monture quand ils cherchent de l'eau, et il est bien rare que le cheval ne réponde pas à leur désir. A Victoria, je passai deux jours dans une famille américaine de ma connaissance.

La ville est assise dans une vaste plaine; toutes les maisons sont en bois et placées sans alignement. La population, de sept à huit cents âmes, possède deux églises en bois de quelques pieds de longueur; l'une est protestante, l'autre catholique. Je quittai ce lieu à quatre heures du matin pour arriver à Port-Labaca à huit heures du soir, et j'attendis vainement pendant cinq jours, dans cette ville naissante, une de ces petites goëlettes américaines qui font la navigation régulière entre Port-Labaca et Galveston. Pendant ces quelques jours d'attente, je n'avais rien de mieux à faire que d'aller chasser dans les vastes plaines qui entourent la petite ville, en société de quelques émigrants français arrivés récemment des environs de Strasbourg. Enfin, las d'attendre plus longtemps, je me décidai à faire le voyage, du reste très-dangereux pour un homme seul, par terre jusqu'à Houston, d'où je

m'embarquai sur un bateau à vapeur pour Galveston. Je fus atteint dans ce port de la fièvre jaune et contraint d'y séjourner pendant quelques semaines, afin de me guérir de cette terrible maladie. Ce temps écoulé et encore convalescent, je prenais passage à bord du brick américain *Hopes Home,* en destination de la Nouvelle-Orléans. Ce petit voyage maritime qui se fait en moyenne en huit jours par navire à voiles, en exigea dix-sept de notre beau brick. Des vents contraires furent l'unique cause de cette lenteur, car le navire se trouvant sur lest filait admirablement bien. Vingt-six passagers de cabine, une douzaine d'autres à l'entrepont et quatorze mules sur le pont, faisaient le seul fret du bâtiment. Au dixième jour de notre voyage, le capitaine du *Hopes Home* prit la résolution de nous mettre à la ration. Ces mesures furent considérées comme urgentes par tous les voyageurs, excepté par les mules et par un seul passager de chambre; ceux-ci y furent cependant contraints par la discipline du bord. La plus grande privation consistait dans l'eau potable, qui devenait de plus en plus rare et mauvaise. La disette de ce précieux liquide causa en quelques jours la mort de six mules. Quant au voyageur qui ne voulait pas se soumettre de bon gré au régime du bord prescrit par une nécessité absolue, il employait toutes les ruses possibles pour satisfaire sa voracité. Ce jeune Américain, natif de Boston, avait l'air d'un véritable misanthrope; il était très-pâle et d'une maigreur extrême, ne parlait à personne, passait les nuits à se promener sur la dunette, et se couchait pendant le jour entre les heures des repas. A cause de l'exiguïté de la salle à manger, une moitié seulement des passagers pouvait y prendre le repas et devait succéder à l'autre moitié, environ un quart d'heure après : le service

s'y faisait prestement. Cet inconvénient, notre misanthrope affamé le mettait à profit. En quittant le premier service, il retournait au second, après une absence de quelques minutes, et faisait ainsi deux repas au lieu d'un; cependant cette fraude ne devait durer que quelques jours, car le maître d'hôtel du brick s'en aperçut, un peu tard il est vrai, et le mettait à la raison. Ceci ne faisait pas l'affaire du Bostonnais; aussi eut-il recours à un autre expédient. Après avoir assisté au premier service, il se retirait un instant dans sa cabine, afin de changer entièrement sa toilette, ainsi que sa coiffure, pour se replacer ensuite de nouveau à la table; malheureusement pour lui, cette nouvelle ruse ne réussit point, car l'un des garçons le reconnut avant que la soupe fût servie; il se retira sans le moindre embarras et comme si rien ne s'était passé.

En débarquant dans la capitale de la Louisiane, j'y pris immédiatement passage à bord du magnifique clipper américain *Queen Victoria,* qui se trouvait en partance pour le Havre, où nous arrivâmes après une traversée de cinquante-trois jours.

VI

VOYAGE DANS L'ILE D'HAITI.

Chargé d'une mission scientifique aux grandes Antilles et ayant obtenu l'autorisation d'aller explorer l'île d'Haïti sous les auspices du gouvernement belge, je me rendis d'abord à Saint-Domingue, et je débarquai à Port-au-Prince, muni d'une lettre ministérielle pour le consul de Belgique dans cette résidence. Cet obligeant magistrat m'offrit l'hospitalité dans sa demeure avec l'urbanité la plus exquise; il me rendit ensuite de grands services et m'introduisit dans l'intimité du ministre des affaires étrangères dont il avait épousé la fille. C'était pour moi un puissant auxiliaire pour vaincre les nombreux obstacles qui allaient se présenter pour obtenir du gouvernement de Faustin Soulouque l'autorisation de voyager dans l'intérieur de l'île, chose sévèrement défendue à tout étranger que la nature a favorisé d'un épiderme blanc. La loi sous ce rapport est formelle, et pour l'enfreindre, il fallait nécessairement chercher à gagner les bonnes grâces d'un personnage haut placé auprès du chef de l'Etat, qui seul



pouvait m'accorder l'insigne faveur de pénétrer dans l'intérieur. Après bien des démarches, et sous certaines réserves, j'obtenais l'autorisation tant désirée, signée par Faustin Soulouque lui-même. Aussitôt en possession de cette espèce de passe-port, je fis mes préparatifs de départ pour visiter l'intérieur de ce pays, que je parcourus dans différentes directions. Après dix mois d'exploration , j'étais à même de pouvoir fournir une courte mais exacte description de cette île lointaine, jadis soumise à la France, dont elle avait secoué le joug, et aujourd'hui occupée et gouvernée par des créoles africains indépendants, qui, pas plus que leurs pères esclaves, n'ont su mettre à profit leur émancipation et leur indépendance nationale. La situation déplorable où se trouve d'ailleurs cette terre bénie du soleil le prouve d'une manière éclatante.

L'île d'Haïti, également connue sous son ancien nom de Saint-Domingue, occupe par son étendue et son importance commerciale le premier rang parmi les îles des grandes Antilles. Elle est située entre le 17e et le 20e degré de latitude nord ; sa plus grande longueur du cap Angano au cap Tiburon est de 150 lieues, et sa largeur, de Jacmel au cap Haïtien, de 60. Saint-Domingue jouit par sa position entre les tropiques et l'équateur d'un climat chaud et des plus agréables. Il serait difficile de rencontrer dans aucun pays du monde une nature plus riche, une végétation plus abondante et plus luxuriatne. Généralement toutes les plantes des zones torrides y croissent; les plantes alimentaires y sont nombreuses et très-variées, et fournissent largement aux besoins de l'homme ; de plus, la plupart d'entre elles ne réclament pas la moindre culture et rapportent deux fois par année. C'était tout ce qu'il fal-

lait pour satisfaire le nègre d'Haïti, qui aime avant tout la vie oisive et insouciante, comme tous les hommes primitifs; en général, il déteste le travail, l'industrie et le progrès.

Haïti peut être cité à juste titre comme un second Eldorado, où la nature semble s'être épuisée à créer des richesses et des merveilles inouïes. Sous ce beau ciel d'un azur perpétuel, les hommes, les animaux et les plantes sont bien plus précoces que dans notre brumeuse atmosphère; là une simple bouture devient un arbre au bout de quelques mois; en un mot, le moindre germe de vie se développe d'une manière extraordinaire sous l'influence de cette tiède et voluptueuse température. D'ailleurs les rapports adressés par Christophe Colomb au roi d'Espagne, au moment où il en fit la découverte (1492), confirment pleinement nos appréciations, et le surnom glorieux de Reine des Antilles, que ce hardi navigateur donna à cette île, est mérité à tous égards. Des montagnes, des vallées et des rivières innombrables offrent au voyageur des sites pittoresques et variés. Les cours d'eau y serpentent sous des ombrages que les forêts tropicales seules peuvent procurer; mais ils ne sont guère navigables; quelques-uns cependant, comme l'Artibonite et l'Ozamo, donnent accès aux bâtiments légers; dans leurs ondes fraîches et limpides se meuvent des poissons d'une rare beauté, dont les écailles resplendissantes rivalisent avec l'admirable plumage des oiseaux qui gazouillent au-dessus de leurs têtes. La population haïtienne de l'île s'élève à huit ou neuf cent mille âmes, tandis que la partie dominicaine ne possède guère au delà de trois cent mille habitants. Les premiers sont noirs et parlent un jargon dérivé du français, sauf l'élite de la société qui parle assez correc-

tement la langue française, qui est la langue nationale. Les autres sont basanés et parlent l'espagnol. Ces deux races sont presque constamment en guerre, sans pourtant se livrer de fréquentes batailles. Leurs armées sont échelonnées sur les deux rives de la Massacre, rivière considérable, qui sépare les deux territoires sur une grande étendue.

Originaires de la côte d'Afrique, les Haïtiens n'ont presque pas changé et sont restés aussi peu civilisés que leurs ancêtres, les nègres d'Angola et du Mozambique. Les deux sexes sont généralement bien constitués; les femmes surtout ont la taille bien prise, la démarche dégagée, et sont plus jolies et plus gracieuses qu'on ne le croit. Leur toilette est aussi simple que légère et consiste en une robe d'indienne, un fichu sur les épaules et un madras autour de la tête. Quelques ornements au cou, aux bras et aux oreilles forment leur seule parure; les plus coquettes cependant mettent dans leur chevelure des fleurs naturelles que leur fournissent l'oranger, le citronnier, le canellier, etc.

Les gibbosités, les pieds bots et autres infirmités, si fréquents parmi la population de notre vieille Europe, y sont absolument inconnus. Ces insulaires, presque sauvages dans les localités écartées, vivent dans l'indolence et à moitié vêtus, confiants dans la nature qui fournit amplement à tous leurs besoins. Ils ne sont point forcés de cultiver le cafayer, le bananier, l'arbre à pain, le goyavier, le trayaux, l'igname, le mangolier et tant d'autres, pour en récolter les fruits; la fécondité prodigieuse du sol y pourvoit. Les moutons, les cabris, les cochons, les dindes, les poules, les pintades, les canards, les pigeons sauvages et les poissons, très-abondants dans l'île, leur donnent une nourriture substantielle.

Un morceau de pain et un plat de riz constituent pour ces lazzarones du Nouveau-Monde des mets de luxe non moins recherchés que les boissons fortes; mais le prix exorbitant de ces dernières les contraint à être sobres. Parmi les populations isolées, le pain est tout à fait inconnu. La polygamie règne à Saint-Domingue. J'ai vu des propriétaires, des fonctionnaires, des généraux et même des officiers subalternes possesseurs de trois, quatre et cinq femmes. Un général de brigade, commandant d'une certaine bourgade dans l'Arcahaye, chez qui j'avais reçu pendant quelques jours l'hospitalité, m'avouait un soir franchement qu'il en possédait cinq, avec lesquelles il comptait avoir environ quarante enfants; je dis *environ,* car l'excellent homme n'en savait pas à deux près exactement le nombre. Lui ayant demandé comment il s'y prenait pour entretenir ce nombreux personnel, il me répondit en souriant : « Mais c'est tout simple; c'est le soleil qui leur fournit tout ce dont ils ont besoin. »

Comme les registres de l'état civil ne sont pas encore introduits à Haïti, le mariage y est célébré uniquement par des danses africaines, suivies de musique; dans les villes seulement le prêtre préside à cette fête de famille. Beaucoup de petites localités n'ont ni prêtre, ni église; souvent trois ou quatre communes, pourvues d'églises, situées à de grandes distances l'une de l'autre, sont desservies par un seul prêtre. Les églises et les habitations sont construites en bambou et couvertes de feuilles de bananier ou de palmier. Comme ces églises ne sont pas surmontées de clocher, on a la coutume de suspendre à une traverse, posée sur deux arbres placés à proximité de l'édifice, la cloche, qui dans les petites communes est en bois dur; les localités d'une certaine

importance l'ont en métal; mais comme elle est très-souvent fêlée, elle rend des sons peu agréables à l'oreille. La dimension des huttes ou des cases est proportionnée au nombre d'individus qu'elles doivent abriter, et ne contiennent généralement qu'une seule pièce; une très-petite ouverture sert de fenêtre et une ou deux portes y donnent accès. Quant à l'ameublement, il brille le plus souvent par son absence. Les habitants se couchent par terre sur des nattes qu'ils confectionnent eux-mêmes.

Les hameaux sont administrés par des chefs de famille qui ont pour signe distinctif de leur autorité une cabane un peu plus grande que celle de leurs subordonnés. Ce doyen possède presque un pouvoir souverain, et chacun lui doit respect et obéissance. Les villes, les bourgs et les villages sont placés, selon leur importance, sous le commandement d'un général de division, d'un général de brigade, d'un colonel, et ainsi de suite. Ces gouverneurs jouissent également d'une autorité illimitée; ils remplissent en outre un grand nombre de fonctions subalternes, comme celles de juge de paix, de bourgmestre, de secrétaire communal, de commissaire de police, etc. Ils ont sous leurs ordres une poignée de soldats logés dans une espèce de corps de garde, contigu à leur demeure. Les sentinelles s'acquittent de leur tâche en s'étendant sur le sol, souvent un cigare à la bouche et le fusil placé à leur côté; pendant la nuit, le factionnaire qui n'est remplacé qu'au bout de vingt-quatre heures, va se coucher tranquillement comme les autres, et reprend sa faction le lendemain à l'aube du jour. Officiers et soldats reçoivent leur paie chaque mois, savoir : un général de division 200 gourdes (1),

(1) La gourde d'Haïti vaut environ 1 fr. 20 c.

un général de brigade 170, un colonel 150, et ainsi de suite. La situation de l'armée haïtienne, sur laquelle on pourrait au besoin écrire toute une brochure, est déplorable et laisse à désirer sous tous les rapports; il est vrai qu'avec les éléments dont on dispose dans le pays, il n'est guère possible de former une bonne armée : les mœurs des Haïtiens, leur caractère indolent, une instruction publique très-négligée sont autant d'obstacles à cette formation; on s'imaginera aisément ce que peut être l'éducation militaire d'une pareille armée lorsqu'on saura que les officiers eux-mêmes ne savent ni lire ni écrire et ne possèdent par conséquent aucune notion sur l'art militaire. Comme la loi défend formellement et sous quelque prétexte que ce soit d'admettre un étranger dans l'armée, son amélioration ne me semble pas bien près de se réaliser. Il est aussi sévèrement défendu à tout blanc de faire partie de l'armée et de la marine, et pour occuper les différents grades les noirs sont même préférés aux mulâtres; ainsi pour être promu au grade d'officier supérieur, le règlement exige que l'on soit noir.

Rien de plus pittoresque qu'une armée haïtienne : qu'on se figure des soldats portant des habits en partie sans manches et sans boutons, des pantalons troués ne descendant qu'à mi-jambe, des shakos difformes, la plupart sans fond ni visière et remplacé bien souvent par un chapeau de paille ou un mouchoir roulé autour de la tête en forme de turban. Quant à la chaussure, c'est un objet de luxe dont fantassins et cavaliers se passent fort bien, ainsi que la majorité des officiers subalternes. Il va sans dire que de pareilles troupes n'ont pas encore adopté nos armes perfectionnées. Leurs vieux fusils à silex sont tellement endommagés par la rouille qu'ils sont en grande partie hors d'état de ser-

vir. Beaucoup d'officiers cumulent avec leur emploi militaire un métier ou négoce quelconque. J'ai connu, entre autres, un capitaine aux dragons qui était le principal sellier de l'endroit; un capitaine d'infanterie qui était cordonnier; un chef de bataillon, agent d'affaires; enfin un général de division qui tenait une boutique de liqueurs et de tabac et dont la femme s'installait sur la place publique, le jour du marché, pour y débiter sa marchandise. Le ministre de l'intérieur lui-même possédait à Port-au-Prince une boutique d'aunages, gérée par sa dame.

Pour faire disparaître ces anomalies, le gouvernement devrait commencer par augmenter considérablement son budget de la guerre, afin de pouvoir entretenir l'armée sur un pied plus respectable.

Quant à la marine militaire, elle était dans un état bien plus pitoyable encore. Elle se composait, à l'époque où je résidais à Saint-Domingue, de quatre goëlettes canonnières, de deux bricks, d'un petit bateau à vapeur et de la corvette *la Présidente*. Avant mon départ de l'île, cette dernière, se trouvant mouillée sur la rade de Port-au-Prince, fit explosion avec un fracas terrible. On attribua cette catastrophe à une malveillance dont l'auteur ne put être saisi.

Le climat d'Haïti, sauf dans quelques ports de mer, est très-salubre, surtout dans les régions montagneuses, ou règne presque continuellement une brise fraîche et agréable, tandis que dans les vallées la chaleur est excessive. Saint-Domingue possède un grand nombre de mines d'or, d'argent et de cuivre, qu'on n'a pas encore exploitées, bien qu'une compagnie anglaise ait offert dans ce but des conditions très-avantageuses. Mais les lois absurdes qui régissent le pays, et qui interdisent aux étran-

gers de posséder une parcelle de terre ou d'immeuble quelconque, ont fait rejeter toutes les propositions. Tout porte à croire que les richesses minérales que renferme le sol d'Haïti resteront pendant de longues années encore paisiblement enfouies au sein de la terre, foulées sous le pied du nègre indolent, indigne de sa liberté et de tant de sources de bien-être. Depuis l'indépendance d'Haïti, le commerce n'a cessé d'y déchoir, et l'on peut prévoir le temps où cette magnifique île n'exportera plus que quelques faibles cargaisons de café, de bois de campêche et d'acajou.

Déjà le sucre, le cacao, le tabac, le riz et le maïs ne suffisent plus à la consommation des habitants, qui négligent la culture des terres et l'entretien des arbres, au point que certains fruits, qui ne réclament que de légers soins, l'orange entre autres, deviennent aigres et sauvages. Sous la domination française les moulins à sucre étaient nombreux; aujourd'hui l'île n'en possède plus qu'un seul, appartenant aux héritiers du général Richer, ancien président de la république, et je crains fort qu'il ne disparaisse aussi. Chaque commune possède un forum, au centre duquel croît un beau palmier-cocotier, emblème des armes du pays et autour duquel se trouve une petite estrade en bois. C'est là que l'autorité locale fait lecture des décrets émanant du gouvernement, et où s'affichent les nouvelles lois et les nouveaux règlements mis en vigueur. C'est également sur cette place publique que se tient le marché hebdomadaire. Le dimanche est le jour consacré à ces marchés dans toutes les communes du pays. Les fruits et les animaux, qui se vendent à bas prix, en forment les principaux produits. Malheureusement une guerre qui semble devoir durer longtemps encore, entre les deux parties respectives de l'île, en-

trave les relations commerciales. Néanmoins, le tabac est l'objet d'une contrebande assez active, malgré les punitions sévères qu'on applique à ceux qui ont des rapports avec l'un ou l'autre parti ennemi. L'or et l'argent monnayés sont rares, et l'on ne trouve pour ainsi dire en circulation que du papier et du cuivre; aussi reçoit-on au pair l'argent de France et les piastres d'Amérique: On remarque avec surprise que les quadrupèdes sont aussi peu communs à Haïti que les volatiles y sont nombreux, et l'agoutille est le seul animal sauvage de cette espèce que l'on y trouve. Le lézard et le serpent sont très-communs. Les morsures de ce dernier reptile sont très-venimeuses et causent une mort certaine après quelques heures d'horribles souffrances, si des remèdes efficaces ne sont administrés à temps. Les abeilles sauvages et domestiques sont très-nombreuses, et procurent le miel le plus blanc, le plus doux et le plus limpide que je connaisse. On le vend à vil prix. Les chevaux sont de petite taille, vigoureux et agiles comme des chamois, supportent longtemps la fatigue et se contentent d'une faible ration de maïs et d'herbe de Guinée; par contre leur allure est disgracieuse. On peut se procurer un bon cheval pour le prix de 200 à 300 gourdes. On se sert exclusivement des entiers, tandis que les juments sont réservées à propager la race. Les mulets sont rares et chers; les ânes sont de belle taille et se vendent à un prix très-raisonnable. Comme il n'y a guère plus d'une cinquantaine de kilomètres de routes carrossables dans toute l'étendue de l'île, les voitures y sont rares, et les personnes des deux sexes ont la coutume de monter à cheval, sur lequel elles disposent des feuilles de palmier en forme de selle; cela est très-commode et a surtout l'avantage de ne pas coûter une obole.

Si l'ancien proverbe : *pas de roses sans épines,* peut trouver ici son application, c'est à propos de cette Reine des Antilles que je le citerai, car il n'y a pas de pays qui ne soit ravagé d'une manière plus terrible par les ouragans et les tremblements de terre que cet Eden. Ces deux fléaux ont causé déjà bien des désastres sur tous les points de l'île. Le violent tremblement de terre de 1842, entre autres, n'avait pas épargné une seule maison de la ville du Cap-Haïtien, et sur une population de quatorze mille habitants, dix mille furent ensevelis sous leurs demeures, dans l'espace de deux minutes. Cette terrible catastrophe eut lieu vers les trois heures de relevée, et les secousses portèrent la dévastation dans un rayon de huit lieues. Peu de jours après cet événement, la peste fit son apparition parmi les survivants, qui avaient été obligés de se construire à la hâte de misérables huttes, à côté de la ville en ruines. Cap-Haïtien, jadis la capitale de l'île, était une très-jolie ville, bâtie à l'européenne et ayant toutes ses rues à angle droit. La cathédrale était un bel édifice d'un style moderne et pour l'érection duquel on avait fait venir expressément de France toutes les pierres nécessaires. Je visitai le Cap (c'est ainsi que les insulaires la nomment) quelques années après sa destruction. Il me serait impossible de rendre l'impression pénible que j'éprouvai à la vue de tant de ruines amoncelées, visitées surtout la nuit par un brillant clair de lune. Un silence de mort, que troublait seul le cri lugubre de quelque oiseau nocturne, régnait sur ces décombres, sur ces ossements blanchis par le soleil et éparpillés sur le sol. Enfin, pour compléter cette scène de désolation, l'ivraie croissait plantureusement dans les terrains effondrés et sur les fragments de murs qui avaient su résister à la violence du choc. En parcourant



les hautes montagnes de la Vallière, j'ai pu observer par-ci par-là, dans le sol et les rochers, de larges crevasses qui accusaient clairement le passage d'un tremblement de terre dans ces régions élevées.

Port-au-Prince, capitale de la république d'Haïti, compte environ 30,000 habitants; dans ce nombre il y a une cinquantaine de blancs, qui sont journellement exposés aux insultes et aux vexations des noirs, et qui, quand il s'agit de quelque différend devant être tranché par la justice, sont à peu près sûrs d'avance d'être condamnés, par le juge nègre, soit à un emprisonnement, soit à une forte amende pécuniaire. La ville est bâtie sur la pente d'une montagne, au fond d'une vaste baie, et présente du côté de la rade un magnifique panorama. Les rues sont bien alignées, mais la plupart ne sont pas pavées et n'ont pour réverbères que les astres de la nuit; par contre elles ont des galeries latérales qui protégent les promeneurs contre le brûlant soleil des Antilles. Port-au-Prince ne possède ni édifice public, ni monument remarquable. Le quasi palais du président de la république est une véritable baraque en planches, sans étage, et dont les portes et les fenêtres sont d'une simplicité primitive. Par-devant s'étend un grand gazon, mal soigné et entouré d'une grille en bois; de l'autre côté, un jardin soigneusement clôturé par un mur de six pieds de haut, mais qui accuse hautement l'absence complète de tout jardinier. La capitale ne compte que deux églises, dont l'une est consacrée au culte catholique, l'autre au culte protestant; l'intérieur en est aussi simple que l'extérieur; elles n'ont pas de tours et sont sans la moindre architecture. La moitié environ des maisons sont en bois, n'ayant qu'un rez-de-chaussée; parmi celles qui sont bâties en briques on en trouve à un et à deux étages.

Comme les hôtels, restaurants et cafés y sont entièrement inconnus, l'étranger qui y arrive sans lettre d'introduction est réduit à passer la nuit dans la rue; il n'y a en tout qu'une petite tabagie en face du port, fréquentée par les marins. Tous les Haïtiens un peu civilisés sont francs-maçons, il en résulte que toutes les villes, sans en excepter une seule, possèdent une loge maçonnique; c'est aussi partout le bâtiment le plus grand, le plus beau et le plus fréquenté de la localité. Le bâtiment de la douane, situé sur le rivage, est un affreux carré de briques, et qui doit donner d'abord une bien triste idée du pays au voyageur qui met pour la première fois le pied sur le territoire haïtien. Comme il n'y a point de quais, les navires de commerce sont forcés de mouiller à quelques encâblures de la terre, et doivent par conséquent débarquer leurs cargaisons au moyen d'alléges. Cependant la nature du sol se prêterait merveilleusement à la construction d'un beau port, ce qui éviterait à l'armateur et au négociant de perdre des sommes importantes et un temps souvent très-précieux. Port-au-Prince est défendu par trois forts détachés, situés dans une position admirable. Le fort Lamal et le fort National, placés au nord et à l'est de la ville, la dominent entièrement tandis que le fort Républicain au midi, domine la rade. Malheureusement ces citadelles ne sont point entretenues et tomberont tôt ou tard en ruine. On considère le climat de la capitale comme le plus insalubre de l'île. La fièvre jaune y règne pendant une grande partie de l'année et choisit ses victimes surtout parmi les Européens. A ce fléau on peut en joindre deux autres, qui, quoique moins dangereux, n'en sont pas moins fort désagréables et nuisibles à l'homme : ce sont les moustiques et les rats. Les premiers, aussi nombreux que les grains

de sable du désert, s'acharnent particulièrement sur les personnes à peau blanche, et ne leur laissent pas un instant de repos. Quant aux rats, qui sont, les blancs comme les gris, d'une grosseur énorme, on les trouve par milliers dans tous les bâtiments indistinctement, et ils ne causent pas seulement des pertes considérables de différente nature, mais ils attaquent également, quand ils sont très-affamés, les enfants en bas âge.

Pendant mes longues courses à travers l'île, je fus pour ainsi dire constamment exposé à perdre la vie; l'antipathie et la haine profonde que les noirs ressentent envers les blancs est notoire et se transmettra évidemment de père en fils et de génération en génération. Personne parmi eux n'ignore que les Haïtiens, jadis esclaves des blancs, furent opprimés par eux et que leur émancipation a coûté beaucoup de sang; qu'ils ont obtenu enfin leur indépendance après des combats nombreux et au prix de bien de sacrifices et d'efforts inouïs.

A peine les blancs, leurs anciens maîtres, furent-ils expulsés de l'île, qu'une loi décrétée par le gouvernement provisoire défendit désormais à tout blanc, n'importe de quelle nation, d'y mettre encore le pied. Cependant, à la longue, cette loi si absurde et si onéreuse fut quelque peu modifiée, et aujourd'hui les étrangers sont admis dans tous les ports de mer et leurs environs. Mais, je le répète, le blanc qui se hasarde à parcourir l'intérieur de l'île, est en tous temps exposé à être massacré. Il faut être constamment sur ses gardes, être bien armé, ne pas étaler trop de luxe, et surtout éviter la moindre contestation avec qui que ce soit. Le rare blanc y est très-remarqué, et est en quelque sorte surtout dans les endroits isolés, un objet de curiosité pour les enfants, dont la plupart n'ont jamais l'occasion de voir un blanc;

aussi, en passant à proximité de leurs chétives cabanes, devant lesquelles les enfants s'amusaient à des jeux de leur âge, ils se sauvaient vers l'intérieur de la case, en criant à tue-tête jusqu'à ce que leurs parents en sortissent pour venir me voir; alors aussi j'entendais souvent échapper de leurs lèvres les mots insultants de f... blanc, accompagné d'un crachat. Dans les localités où il m'arrivait parfois de m'arrêter pendant une dizaine de jours, —et entre autres aux Perches, où j'avais une lettre d'introduction à remettre au curé, qui eut l'obligeance de m'offrir l'hospitalité dans une cabane, située en face de l'église, et lui appartenant, — durant les deux premiers jours que j'y résidais, ma case était continuellement entourée, ou plutôt assiégée par la jeunesse du village, avide de me voir; quelques-uns poussaient même l'indiscrétion jusqu'à pénétrer dans l'intérieur de la case, afin de pouvoir m'admirer plus à l'aise; j'oublie d'ajouter que les jeunes filles y étaient toujours en majorité et plus empressées encore que les autres. Je recevais toutes ces visites avec la meilleure grâce possible—il fallait bien mettre toute étiquette de côté — et témoignais de la bienveillance envers tout le monde. Donc pendant mon séjour aux Perches, j'allais prendre journellement mes repas au presbytère, qui se trouvait placé de l'autre côté de l'église et qui consistait en une vieille cabane passablement délabrée. Un beau jour nous y vîmes arriver à l'improviste un groupe d'une quinzaine de jeunes filles toutes à cheval, qui venaient, comme elles avaient la coutume de le faire chaque année, passer une couple de jours chez le Père (nom que les Haïtiens donnent à leurs prêtres), avec l'intention de venir lui demander sa bénédiction. Comme ces jeunes personnes habitaient des lieux très à l'écart dans les montagnes et où il n'y a point de prêtres, elles

faisaient cette espèce de pèlerinage, je pense, autant par agrément que par dévotion. Qoui qu'il en soit, le séjour de cette volée de jolies filles au presbytère me causa un passe-temps très-agréable, que je mis à profit, afin de m'initier davantage aux mœurs et aux coutumes du pays. Comme la cure ne possédait pour tout ameublement que deux misérables chaises, une petite glace fêlée, un hamac, quelques nattes et un grand buffet noir, qui portait l'empreinte d'un autre siècle, elles furent toutes obligées de s'asseoir et de se coucher sur des nattes étendues sur le sol de la grande pièce, tandis que l'excellent prêtre se couchait dans un hamac suspendu aux poutres d'une petite chambre, qui communiquait avec la grande par une large ouverture sans portes. Après le repas du soir, le digne Père se lançait nonchalamment dans son hamac pour y faire sa sieste de tous les jours; en même temps commençaient les causeries intimes qui égayaient toute la société et se prolongaient fort tard dans la nuit. Le curé paraissait se plaire autant que moi au milieu de cet essaim de jeunes montagnardes, dont l'une ou l'autre alternativement s'empressait de donner une légère impulsion à la corde du hamac, afin de procurer au bon Père le plaisir du bercement; ce léger service était toujours dignement rendu par un baiser à la berceuse. Enfin, vers l'aube du troisième jour, ces charmantes pèlerines se disposèrent à monter à cheval, et nous quittèrent avec infiniment de regret, en promettant toutefois au Père de revenir sans faute l'année suivante; à quoi il applaudissait cordialement, en y joignant ses vœux. D'ailleurs, le bonhomme était très-sensible aux petits cadeaux qu'on n'oubliait jamais de lui apporter, et qui lui causaient évidemment autant de plaisir que les charmes de leur personne.

Je me rappelle qu'au retour d'une excursion, en rentrant chez moi, c'est-à-dire à la plantation, portant pour nom *Rabier le Hôgue,* que j'habitais alors pendant les plus fortes chaleurs de l'année, et que le propriétaire, un de mes amis, négociant au Cap-Haïtien, avait eu l'obligeance de m'offrir pour y résider (cette habitation est située sur une colline, richement ombragée, jouissant de quelques points de vue très-agréables, à une lieue de la ville), je fus singulièrement intrigué de voir, dessiné à la craie, sur les parois de ma chambre, l'image d'un soi-disant diable, avec tout son attirail : chaînes, cornes, rien n'avait été oublié. Aussitôt je fis appeler le gérant de l'habitation, et lui demandai d'où provenait cette grotesque figure.

— C'est moi, monsieur, qui l'ai faite, s'empressa-t-il de me repondre sans détour.

— Pourquoi cela?

— Oh! pour rien, uniquement pour passer mon temps. — C'est le diable, ajouta-t-il.

— Je n'y mets pas le moindre doute, répondis-je; mais dis-moi, Bernard, pourquoi l'as-tu peint en blanc, tandis qu'en Europe on le dit partout noir.

— Noir, dites-vous? le diable noir, monsieur, mais c'est impossible! Ici et dans toute l'étendue de l'île, on croit fermement qu'il a la peau blanche, et soyez persuadé qu'il en est ainsi.

— Enfin qu'à cela ne tienne, Bernard, il serait même très-possible qu'il ne fût ni blanc, ni noir; cependant le monde entier le considère comme un rusé coquin; donc faites-moi le plaisir de le faire déguerpir d'ici et de ne plus introduire dorénavant le diable chez moi, car je me passerai volontiers de ses visites.

Avant de quitter l'île d'Haïti, je voulus absolument me



rendre à Sans-Souci, dont le nom est inscrit en grands caractères dans l'histoire de Saint-Domingue.

Je partis donc un beau jour à quatre heures du matin, tout seul. Les nombreux chemins en zig-zag qui mènent du Cap au village de Sans-Souci, distant de six lieues, sont excessivement difficiles à trouver, surtout pour un étranger. Les rares habitations que l'on rencontre sur tout le parcours ne suffisent pas pour avoir les renseignements nécessaires, de sorte que le voyageur est exposé à faire souvent fausse route et maints détours. Enfin, vers les onze heures, je découvris au loin les premières maisons de ce chétif village, qui se trouve néanmoins fier du beau nom dont il a été doté, nom devenu aussi célèbre sur le nouveau continent que sur l'ancien, et qui a été singulièrement illustré à Haïti par un roi nègre, qui eut la fantaisie d'y mener une existence somptueuse et toute à l'européenne, en imitant sous tous les rapports les coutumes et les étiquettes de la cour de France, dont il avait emprunté le nom d'un de ses plus grands rois, celui de Henri IV. En entrant dans le village, je n'aperçus âme qui vive, et j'avais déjà parcouru une grande partie de la commune quand je vis enfin, couché à l'ombre d'un tamarinier, un jeune nègre, qui, éveillé par mes cris, fut tellement saisi à la vue d'un blanc qu'il ne répondit pas d'abord aux questions que je lui posai; il lui fallut quelques instants pour revenir de sa surprise.

— Mon ami, répétai-je, indiquez-moi la demeure de Phanor Dupin.

— Oh, rien de plus facile, blanc; vous voyez là-bas, à main gauche, ce grand palmier? Eh bien, c'est là. Je crois même voir M. Dupin perché sur sa maison.

Au fait, en arrivant à l'endroit indiqué, je demandai

à l'homme qui s'occupait tout bonnement de restaurer la toiture de sa cabane, si c'était à M. Phanor Dupin, représentant du peuple, que j'avais le plaisir de parler; à quoi il répondit :

— Oui, monsieur, je m'appelle ainsi; qu'y a-t-il pour votre service?

— Monsieur, je désirerais vous remettre une lettre d'introduction de la part d'un de vos amis du Cap-Haïtien.

— Ah, c'est très-bien, je vais descendre; je suis à vous à la minute.

Pendant que le représentant au congrès national descendait de sa chétive cabane, je descendis de mon cheval. A peine M. Dupin eut-il parcouru la lettre de son ami, qu'il me fit entrer chez lui, me comblant d'amitiés, tandis que Mme Dupin s'empressait de me préparer une excellente omelette. Tout en déjeunant, je témoignai à M. Dupin le désir d'aller visiter le château. Aussitôt et avec la plus entière obligeance, il s'empressa de m'offrir ses services et de m'initier à tous les détails attachés à cette ancienne résidence, et que je ne tracerai ici que très-brièvement.

Le roi Christophe fit bâtir le palais de Sans-Souci en 1814, d'après le plan dressé par un architecte français; une grande partie de l'ameublement venait de France, ainsi que le matériel de la cuisine et toute la vaisselle en porcelaine. L'emplacement du palais sur une éminence, à proximité du village, avait été bien choisi. L'architecture, toute française, présente deux étages, avec belles et larges façades, dont la principale donne sur une immense place, tandis que l'autre a vue sur un grand jardin emmuraillé. Du côté droit l'édifice donne sur une forêt vierge, à l'entrée de laquelle se



trouve une source d'eau très-potable; c'est là que le roi nègre allait tous les matins puiser dans une grande cruche l'eau nécessaire à sa consommation. La crainte d'être empoisonné lui faisait prendre ces mesures de précaution. Quant aux mets qu'on lui servait aux différents repas, le cuisinier en chef était toujours obligé d'en manger une bouchée devant son royal maître; sous ce rapport il se méfiait de tout le monde, même de ses aides de camp qui lui paraissaient le plus dévoués. Sur la grande cour qui précède le château se trouve la chapelle royale, les remises, les écuries, ainsi qu'une petite caserne qu'occupait la troupe de service à la résidence. La grande et belle porte en fer qui donne accès sur cette place entièrement grillée supporte en haut les armes royales, savoir un phénix entre deux lions, au-dessous desquels se trouve la légende : *Je renais de mes cendres,* tandis qu'au-dessus on lit les mots : *Dieu, ma cause et mon épée.* Le palais, quoique encore debout, a été horriblement maltraité par le fameux tremblement de terre de 1842, et se trouve lézardé de haut en bas. Je l'ai visité dans tous ces détails, ainsi que la chambre à coucher du feu roi, située au premier étage, ayant vue sur la grande cour. C'est dans cette chambre qu'un événement tragique mit fin à ses jours, et voici comment :

Le roi Christophe, avant de monter sur le trône d'Haïti, n'était qu'un esclave, mais doué d'une rare intelligence pour les gens de sa caste; il se distingua, et sut mériter les suffrages du peuple haïtien. Cependant son règne ne devait pas être de longue durée, car la nation le prit bientôt en aversion, et ne tarda pas à le détester ouvertement. Ce mécontentement avait même gagné une partie de l'armée, dont

la solde n'était plus payée que très-irrégulièrement, et se trouvait déjà arriérée de plusieurs mois. Cet état de choses ne pouvait se prolonger indéfiniment. Le grand train de vie que menait Christophe, une cour nombreuse, très-dispendieuse, en un mot, un luxe inusité et peu en rapport avec les ressources du pays avaient grevé et épuisé la nation au bout de quelques années et devaient infailliblement hâter sa chute. Entre temps des clameurs sinistres qui se répandaient d'une ville à l'autre donnaient comme un dernier avertissement, et venaient retentir jusque sous les délicieux ombrages de Sans-Souci, où ils effrayèrent et troublèrent quelque peu l'esprit du despotique monarque, car il renonça dès lors à mainte distraction et n'osa plus s'éloigner de l'enceinte du château, dont les postes et les factionnaires furent généralement doublés. Mais ces mesures de sûreté, loin d'être utiles, ne servirent qu'à augmenter le mécontentement qui régnait dans la garde royale, dont la fidélité était déjà très-douteuse, et qui ne cherchait qu'un prétexte pour se prononcer ouvertement contre la personne du roi. En effet, un beau jour, peu avant le lever du soleil, les deux compagnies sortirent en armes de leur caserne, coururent, sans hésiter un instant, enfoncer la principale porte d'entrée du palais, en criant à tue-tête : Vive la République ! Mort au roi ! Mort au tyran ! Celui-ci, réveillé en sursaut par ces effrayantes clameurs, et voulant sans doute prévenir un assassinat, un ignoble châtiment, sauta en bas de son lit, saisit un de ses pistolets, et se brûla la cervelle.

En pénétrant dans l'appartement, on ne heurta plus qu'un cadavre. La nouvelle de cette mort inattendue se répandit dans toute l'île avec une célérité inconceva-

ble, et causa une joie universelle parmi toute la population.

Je terminerai ce petit volume en disant que la vie du voyageur est parsemée de soucis, de fatigues, de privations et de périls de toute espèce. En se mettant en route le matin, il ignore très-souvent où il se reposera le soir; et puis combien de nuits ne passe-t-il pas dans l'insomnie, en rase campagne, à ciel ouvert, inquiété par les ennemis de différente nature qui l'entourent et l'obligent à se tenir constamment sur ses gardes. Il se rend d'un pôle à l'autre à travers les fleuves, les marais, les plaines, les savanes, les forêts, les montagnes, les déserts, devant se frayer un chemin n'importe à quel prix. Des régions glaciales il passe aux contrées tropicales, et doit nécessairement traverser tous les degrés de température, dont les transitions sont parfois si subites, et produisent en certains endroits des intempéries dont le corps ressent les effets les plus nuisibles. Explorer des pays peu ou point connus, y admirer les beautés et les bizarreries que la nature nous offre à chaque pas, en étudier toutes ses allures; prendre des notes et des dessins, et enrichir sa mémoire de connaissances utiles et précieuses sont les seules compensations auxquelles il a le droit d'aspirer. — Quant à moi, j'ai la conviction de n'avoir jamais ambitionné autre chose; la plus grande partie de ma vie y a été consacrée. Dès ma plus tendre jeunesse, je me suis sentis une certaine vocation pour les voyages, vocation qui ne fit que grandir jusqu'au jour où il me fut permis de donner libre carrière à ces aspirations mystérieuses que l'esprit de l'homme ne saurait

définir. Aujourd'hui, à la fin de ma carrière fugitive, obligé par le poids des années de renoncer à mes longues courses, j'ai la douce satisfaction de pouvoir jouir d'un bonheur auquel le vulgaire ne peut participer, celui d'avoir recueilli des connaissances universelles sur les hommes et les choses de ce monde, et dont le souvenir inépuisable servira à charmer et animer mon esprit pendant le reste de mes jours.

FIN.


DUE NOV 8 1916


3 2044 025 696 741